

LA REVUE NATIONALE



Publiée par la
SOCIÉTÉ SAINT-JEAN-BAPTISTE
DE MONTREAL
Directeur et gérant: **ARTHUR SAINT-PIERRE**

*"Le porte-voix en quelque sorte officiel
Par quoi le cri du sol s'échappe vers le ciel"*
Edmond ROSTAND.

Nouvelle série, vol. I, No. VII.

MONTREAL, JUILLET 1920

La copie : CANADA, 10 SOUS
ETATS-UNIS, 15 "



GEORGES DELFOSSÉ

La gloire sortant du combat

La Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal

Fondée en 1834

Grand aumônier : Mgr l'ARCHEVEQUE DE MONTREAL.

Président général : Victor MORIN, LL. D., notaire, 97, rue Saint-Jacques.

1er vice-président général : V.-E. BEAUPRE, I.C., professeur, 676, rue Saint-André.

2e vice-président général : J.-B. LAGACE, M.A., professeur, 836, rue Saint-Hubert.

Secrétaire général : Guy VANIER, LL.L., avocat, 97, rue Saint-Jacques.

Trésorier général : Joseph HURTUBISE, courtier, 2, place d'Armes.

DIRECTEURS :

L'hon. L.-O. David, sénateur, 291, rue Saint-Hubert ;

Thomas Gauthier, courtier, 11, place d'Armes ;

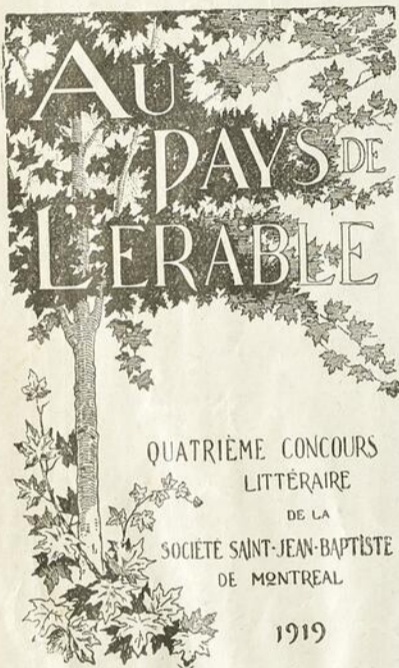
L'hon. F.-L. Bérque, sénateur, 740, rue Sherbrooke ouest ;

Chef du Secrétariat : Emile MILLER, bureau 1, Monument National.

Corporations filiales de la Société :

La Caisse Nationale d'Economie — la Caisse de Remboursement — le Monument National — la Société Nationale de Fiducie.

AU PAYS DE L'ERABLE



Ce livre, — l'un des plus beaux de l'année, — est le fruit du 4e des grands concours littéraires de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal. Il contient treize nouvelles signées par des littérateurs avantageusement connus et de jeunes écrivains pleins de promesses.

Marie-Alice, — par Mme Yvette O.-Gouin, ill. d'O.-A. Léger.

Les boeufs, — par Sylva Clapin, ill. d'E.-J. Massicotte.

Nestor et Piccolo, — par Mlle Marie-Rose Turcot, ill. de J. McIsaac.

Pour l'honneur, — par Fr. Arsène, ill. de Georges Delfosse.

Le retour au foyer, — par Fr. Robustien, ill. d'A.-S. Brodeur.

La visite de M. le curé, — par J.-E. Larivière, ill. de Nap. Savard.

La fin d'un traître, — par Eugène Achard, ill. de Georges Latour.

La Noël à Saint-Hilaire, — par Camille Perras, ill. d'Ozias Leduc.

Claire Desroches, — par Joseph Courteau, ill. de J.-B. Lagacé.

Le mariage du fils de Jacques Latouche, — par Joseph Patry, ill. d'Ivan Jobin.

Le petit docteur Alice, — par Mlle Clara Saint-Arnaud, ill. de Mlle Rita Mount.

Mathias L'Anglais, — par Fr. Elie, ill. de J. McIsaac.

Les souvenirs ineffaçables, — J.-F. Simon, qui terminent le recueil, nous reportent au milieu des sympathiques populations de la région de Joliette.

Au Pays de l'Erable, un volume de 192 pp. 12 hors-texte en demi-ton, 80 sous, franco 90 sous, \$8.00 la douzaine.

Fleurs de Lys, IIIe concours littéraire de la Société Saint-Jean-Baptiste. Un volume de 160 pp. 8 hors-texte en demi-ton, 60 sous, franco 70 sous, \$6.00 la douzaine.

La Corvée, IIe concours littéraire. Epuisé.

La Croix du Chemin, Ier concours littéraire. Epuisé.

L'Histoire Acadienne, Abbé Lionel Groulx, B. 32 pp., avec carte et gravure, 10 sous, franco 12 sous.

Vers les terres neuves, R. P. Alexandre Dugré. Br. 64 pp., 10 sous, franco 12 sous.

Album Lafontaine, Ed., de luxe, 16 pp., abondamment illustré, 25 sous, franco 30 sous.

Souvenir du 75e anniv. de la Société. Un vol. 387 pp., illustré. 25 sous, franco 30 sous.

CONTES HISTORIQUES

	CONTE PAR	ILLUSTRE PAR
Jacques Cartier	Fr. Methodius, des E.C.	Nap. Savard.
Samuel de Champlain	R.P. Alexandre Dugré, S.J.	J. McIsaac.
Louis Hébert	Abbé A. Couillard-Després	O.-A. Léger.
Marie Rollet	Marie-Claire Daveluy	A.-S. Brodeur.
Guillaume Couillard	Abbé A. Couillard-Després	Maurice Lebel.
Robert Giffard	Abbé Ivanhoë Caron	A.-S. Brodeur.
Chomedy de Maisonneuve	Victor Morin	J.-B. Lagacé.
Jeanne Mance	Marie-Claire Daveluy	Rita Mount.
Lambert Closse	E.-Z. Massicotte	O.-A. Léger.
Mère de l'Incarnation	Laure Conan	O.-A. Léger.
Le martyr des PP. Brébeuf et Lallemant	Abbé Lionel Groulx	J.-B. Lagacé.
L'intendant Jean Talon	Thomas Chapais	O.-A. Léger.
Charles Le Moyne et ses fils	Victor Morin	J. McIsaac.
Pierre Le Moyne d'Iberville	Fr. Elie, des E.C.	J. McIsaac.
La Vénérye	Juge L.-A. Prud'homme	O.-A. Léger.
Le «Grand dérangement» de 1755	Aégidius Fauteux	O.-A. Léger.
Le Marquis de Montcalm	Chanoine Emile Chartier	O.-A. Léger.
Charles-Michel de Salaberry	Fr. Elie, des E.C.	J. McIsaac.

Les contes historiques, en huit couleurs, se vendent soit en feuilles, 2 sous chacune, soit en albums de 18 feuilles, à 50 sous. Au secrétariat de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, Monument National, ainsi que chez les libraires et les marchands de journaux.

A nos nombreux clients

¶ Durant plusieurs années nos clients ont souffert de l'exiguité de nos magasins ; depuis deux ans surtout, la situation à ce point de vue était déplorée par eux. Dans quelques semaines, cet état de choses aura cessé d'exister. Il nous fait plaisir de vous annoncer que deux autres magasins, après avoir subi une métamorphose complète, seront réunis à nos deux magasins actuels.

¶ A mesure que notre commerce prend de l'envergure, nous nous attachons à rester toujours fidèles à notre principe de

« SATISFACTION AVEC CHAQUE ACHAT »

¶ Rien n'a été épargné afin de vous donner le comble de l'attention et le maximum de service.

¶ L'inauguration officielle et solennelle de nos nouveaux magasins aura lieu samedi, le 17 juillet. A cette occasion nous aurons une grande vente. Le principe fondamental, l'essence même de cette vente est :

« Vendre du Bon pour vendre Beaucoup, Vendre Beaucoup pour vendre Bon Marché »

¶ Les valeurs n'ont pas été semées avec parcimonie, mais avec largesse, à vous de profiter largement des économies offertes.

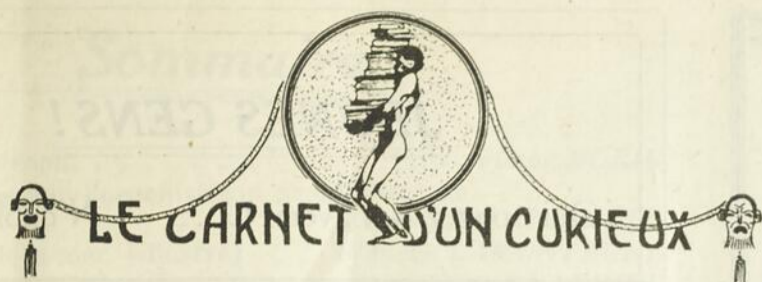
¶ Voyez les journaux, lisez nos circulaires, vous aurez une idée de la multiplicité des valeurs et de l'importance des réductions mises à votre disposition durant cette vente d'inauguration.

L.-N. Messier

MARCHANDS DE NOUVEAUTES

847-849-851,
Avenue Mont-Royal est

Téléphone : St-Louis 3460.



On sait que les cariatides sont des figures sculptées dont la tête supporte, à la manière des pilastres, certaines parties des édifices. Peut-être connaît-on moins l'origine de ce mot. Il est formé, dit-on, du nom de la ville de *Carya*, en Laconie, par allusion à la servitude écrasante à laquelle les Grecs réduisirent les femmes de cette cité prise d'assaut.

Le mot *once* ne s'emploie pas seulement pour désigner un poids, c'est aussi le nom d'un animal appartenant à l'ordre des carnassiers, famille des chats, et que les anciens appelaient « petite panthère ». — Sa peau est connue sous le nom de « tigre d'Afrique ».

La scène se passe dans la boutique d'un orfèvre, où sont installées en évidence plusieurs grandes coupes en argent finement ciselées. Un passant pénétre dans la boutique et demande au marchand :

— Qu'est-ce que c'est que ces coupes-là ?

— Elles sont destinées, répond le marchand, aux courses à pied qui vont avoir lieu dans quelques jours. Ce sont les prix qui seront offerts aux meilleurs coureurs.

— Ah ! dit le passant en prenant une coupe comme pour l'examiner. Eh bien ! si on faisait une petite course tous les deux, le meilleur aurait la coupe !

Et se précipitant vers la porte, il décala à toutes jambes emportant l'objet d'art.

Le marchand s'élança à sa poursuite, mais le voleur était agile et garda la coupe.

Léon XIII ne fumait pas, mais comme plusieurs grands hommes — Louis XIV par exemple — il aimait beaucoup à priser. Cependant, il fallait être admis dans l'intimité du pape et dans sa chambre même pour le surprendre, la large tabatière en bois des îles dans une main, et, dans l'autre, un grand mouchoir de soie rouge à rama-ges fleuris ; sur la flanelle garnie de la soutane de travail, par-ci, par-là, quelques trainées brunnâtres du tabac. La coquetterie du camerier Centra était, d'ailleurs, de ne laisser sortir son maître du cabinet de travail pour la salle des audiences, qu'avec des flanelles immaculées.

Mais s'il ne fumait pas, comme Pie IX, dont les deux odeurs préférées furent celles du tabac et de l'eau de Cologne, Léon XIII aimait sentir pour un instant dans son cabinet, la fumée du cigare. Parfois, il appelait un de ses familiers et le pria d'allumer un pur havane dont il suivait des yeux la fumée bleuâtre en souriant.

BIZARRERIE DE LA LANGUE.

On dit souvent en parlant des dépenses que l'on a faites :

Je me suis mis en frais.

Et l'on ajoute presque toujours :

Ça me coûte chaud !

UN MOT INEDIT D'ALEXANDRE DUMAS.

On discutait devant lui sur l'importance relative des grandes familles de l'aristocratie :

— Avant tout, dit l'auteur « d'Antony », je

préfère les *Bouillon* : ils sont d'une noblesse plus consommée !

LA GAÏETE DE PIE X.

« Sans nombre sont les traits d'enjouement « naturel et les aimables saillies qu'on appelait « dans l'entourage du Saint Père » les scherzi del « Papa. » Un jour, Pie X interrogeait les deux cameriers de service sur l'emploi de leur temps pendant le trajet en voiture, assez long, de leur hôtel au Vatican. Et comme l'un accusait l'autre de ne faire que chanter : — « Auriez-vous, par hasard, mon fils, demanda le Pape avec malice — la prétention d'aller au paradis comme cela, en carrosse, et toujours chantant ? — Saint Père, se hâta de répondre le chambellan, pour le moment du moins, j'y vais comme cela tous les matins. On rapporte que Pie X, avisant parmi des pèlerins venus de très loin, une « pélerine » de formes un peu massives, s'approcha d'elle et lui dit : — « Ma fille, décidément, il est bien vrai que la foi transporte les montagnes ! » La ressemblance d'esprit de Pie IX et de Pie X était frappante. « Même gaité, même grâce vive, spirituelle, rieuse », écrit Camille Bellaigue dans son bel ouvrage sur « Pie X et Rome ». Cependant, Pie X se défendait modestement de rappeler en rien Pie IX. « Pio Nono, disait-il, era moico di noi » !

La vanité est un effet sans cause.

GO.
IN REAL ESTATE
BIG.

GOHIER & BIGRAS
COURTIERS D'IMMEUBLES

7 Place d'Armes, - - - Montréal.
Téléphone : Main 3220.

La plus importante Librairie et Papeterie Française du Canada. Fondée en 1885.

Littératures Canadiennes et Françaises. Livres et articles religieux. Livres et fournitures de classes. Articles de bureaux et fantaisies. Travaux d'imprimerie et de reliure.

GRANGER FRÈRES
Libraires, Papeteriers, Importateurs
43 Notre-Dame-Ouest, Montréal

Catalogues sur demande.

Banque d'Hochelaga

Fondée en 1874

Capital autorisé	-----	\$10,000,000
Capital versé et réserve	-----	7,900,000
Total de l'actif, au delà de	-----	71,000,000

Siège social : MONTREAL

CONSEIL D'ADMINISTRATION :

M. J.-A. VAILLANCOURT, président.
L'hon. F.-L. BEIQUÉ, vice-président.
A. TURCOTTE l'hon. J.-M. WILSON, E.-H. LEMAY, A.-A. LAROCQUE,
A.-W. BONNER ; BEAUDRY LEMAN, gérant-général.

— 151 succursales et 144 sous-agences au Canada —
41 succursales dans la cité et le district de Montréal.

La Banque émet des lettres de crédit circulaires payables dans toutes les parties du monde, ouvre des crédits commerciaux, achète des traites sur les pays étrangers, émet des traites, des chèques et fait des paiements télégraphiques sur les principales villes du monde, prend un soin spécial des encaissements qui lui sont confiés et fait remise promptement aux plus bas taux de change.

INTERET ALLOUE AU PLUS HAUT TAUX COURANT
SUR TOUS LES DEPOTS D'EPARGNE DE \$1.00 ET PLUS

QUALITE



STYLE

Fourrures

L'acheteur particulier viendra directement à notre établissement, où il est certain de trouver une rare collection de nouveaux styles dans la meilleure qualité de toutes les fourrures, et d'un fini absolument parfait.

Nos prix ne sont jamais trop élevés.

LABERGE, CHEVALIER & CIE

LIMITEE

457, RUE SAINT-PAUL OUEST

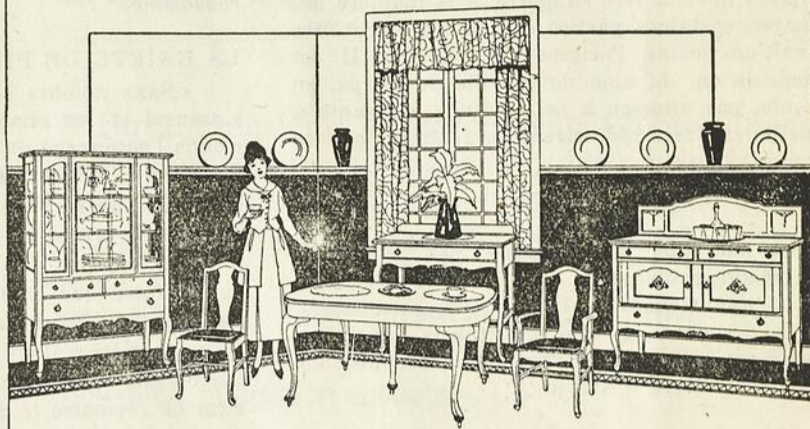
MONTREAL

(Entre McGill et Saint-Pierre)

JEUNES GENS!

Qui songez à l'avenir!....

N'oubliez pas



L.-G. St-Jean, cie Ltée

20-ouest, rue Notre-Dame

Tél. Main 1756

MONTREAL

Tout notre
Commerce se fait
à notre domicile.

Nous vendons à
meilleur compte
que partout
ailleurs.

TAPIS! - TAPIS! - TAPIS!

Carpets (rugs) - Douillettes

Joseph Lagarde

1113, rue Bordeaux

ÉCOLE POLYTECHNIQUE DE MONTRÉAL

GENIE CIVIL — ARCHITECTURE
INGENIEUR CHIMISTE

Ingénieurs spécialistes : MINES — ELECTRICITE

(UNE ANNE COMPLEMENTAIRE)

ÉCOLE DE PRÉPARATION

Préparation aux examens d'admission à l'École Polytechnique. Les finissants des collèges classiques sont admis sans examens à l'École de Préparation.

COURS D'ÉTÉ

Des cours d'été spécialement établis pour les finissants des collèges classiques qui désirent entrer directement en 1ère année se donnent du 1er juillet au 15 septembre et préparent les candidats aux examens d'admission de septembre.

POUR RENSEIGNEMENTS S'ADRESSER AU DIRECTEUR

228, rue Saint-Denis,

Tél : Est 3477.

Montréal

Canadiens - français

Nous vous invitons avec plaisir à venir pour tous appareils dans l'électricité. Nous occupons un endroit très central : 810 rue Papineau, angle Mont-Royal.

Nous sommes en mesure de vous procurer tous les appareils électriques les plus modernes et à des prix défiant toute compétition.

REPARATIONS — Nous nous occupons de tous genre de réparations, ainsi que de la pose des fils, des réinstallations de moteurs, réparations de cloches et de téléphones. Nous vous recevrons avec la plus grande courtoisie, toujours anxieux de vous créer un logis des plus enviables.

GROS ET DETAIL

D. VANASSE

MARCHAND ELECTRICIEN

Tél. St-Louis 1076.

810, rue Papineau, MONTREAL.

Faisant partie de l'association des entrepreneurs électriciens ; vous avez en ceci la garantie d'ouvriers compétents et à des prix uniformes.

Ecole des Hautes Etudes Commerciales de Montréal

PREPARANT AUX SITUATIONS SUPERIEURES DU
COMMERCE, de L'INDUSTRIE ET DE LA FINANCE

Bibliothèque économique, Musée commercial et industriel

Délivre des diplômes de « Licencié en sciences commerciales », de « Licencié en sciences comptables » et de « Docteur en sciences commerciales ».

Le diplôme de « Licencié en sciences comptables » donne droit à l'admission dans « L'institut des comptables et auditeurs de la province de Québec » et dans « L'Association des Comptables de Montréal » (Chartered accountants).

Des BOURSES DU GOUVERNEMENT

sont accordées aux élèves méritants.

Cours spéciaux, le soir : Comptabilité théorique et pratique, opérations de banque, correspondance commerciale anglaise et française, arithmétique commerciale, algèbre, économie politique, droit civil, droit commercial, langues étrangères (espagnol, italien, allemand) etc.

Pour tous renseignements, prospectus, inscriptions, etc., s'adresser

AU DIRECTEUR DES ETUDES

399, AVENUE VIGER

MONTREAL

Sommaire :

Patriotisme fécond	Victor MORIN
Considérations sur l'organisation professionnelle	Arthur SAINT-PIERRE
Petites filles de la mer. (illustré)	Blanche LAMONTAGNE
Anatole Lebraz	Albert LARRIEU
A Villiers de l'Isle-Adam (poésie inédite)	Anatole LeBRAZ
Le remplaçant, (nouvelle illustrée)	Joseph-H. COURTEAU
A un enfant (poésie)	Elie BOURGAULT
Le pain quotidien (poésie)	Alphonse DESILET
Kernevez (roman illustré—suite)	Mlle PAPE-CARPENTIER
Ce qu'elles dirent	Marie-Claire DAVELUY
Çà et là	Jeanne CLOSSE
Du Salon à la Cuisine	Perle SATIN
Chez Marraine	Marraine ODILE
L'indisposition de Jeannette (piécette)	Juliette LAVERGNE
Ce qui se passe	Henri du VALLIER
L'aubépine (poésie)	Albert FERLAND
L'oiseau-mouche (poésie)	Benjamin SULTE
La Société Saint-Jean-Baptiste demande un roman	Emile MILLER

Notre revue. — Correspondance graphologique. — Courrier de la Dame-qui-lit. — Courrier de Marraine. — A la queue de la poêle. — Le carnet d'un curieux. — etc, etc.

Illustrations : Page frontispice, *L'apothéose de Dollard*, tableau de Georges Delfosse. A l'intérieur, *Le serment de Dollard*, tableau de Joseph St-Charles. Une composition originale de A.-S. Brodeur ; une composition originale d'Edmond-J. Massicotte. Une page de gravures, *Le Canada illustré* et plusieurs autres illustrations : portraits, modes, broderie, etc.

LA REVUE NATIONALE est publiée par la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, administrée par la Société Nationale de Fiducie. Rédaction et administration, 286, rue Saint-Laurent, Montréal. Elle est imprimée par l'Imprimerie Maisonneuve, 478, avenue Lasalle. Directeur et gérant, Arthur Saint-Pierre.

Enregistrée comme matière de seconde classe. Tous droits réservés.
Abonnement annuel : \$2.00, strictement payable d'avance. Les demandes de changement d'adresse doivent être accompagnées de la somme de 5 sous.

Notre Revue

LA REVUE NATIONALE A \$2.00.

Nous avons avec notre imprimeur un arrangement qui devait durer toute l'année, et sur les conditions duquel nous nous étions basés pour fixer à \$1.00 par année, l'abonnement à la *Revue Nationale*. Notre imprimeur lui-même avait préparé sa soumission sur les bases d'un contrat qu'il avait avec les unions des divers métiers de l'imprimerie et sur le prix du papier au moment où il plaçait sa commande de papier pour l'année. Or, il est arrivé ceci : le papier ne lui a été livré que par petite quantité avec une augmentation de prix à chaque nouvelle livraison. Il lui coûte à l'heure actuelle exactement moitié plus cher qu'en janvier. De plus, les ouvriers imprimeurs, dont le contrat avec les patrons ne finissait qu'en juillet 1922, se sont arrangés pour se faire accorder une augmentation de salaire de 20 pour cent. Avec le résultat que la revue nous coûte actuellement 33 1/3 pour cent de plus qu'au début et que l'on nous annonce une nouvelle augmentation en octobre et une autre en janvier. Dans ces conditions il n'y a que deux choses à faire, ou diminuer la qualité de notre publication; ou en augmenter le prix. Pas plus que nous nos lecteurs ne voudraient que nous nous arrétions à la première solution et c'est pourquoi nous avons décidé de porter le prix de vente de la *Revue Nationale* à 15 sous la copie, et l'abonnement annuel à \$2.00. Le nouveau tarif, pour la vente au numéro, entrera en vigueur avec la livraison d'août ; pour l'abonnement annuel il entre en vigueur immédiatement. Il est uniforme et ne tient plus compte des zones postales, que notre gouvernement est en train de faire disparaître en augmentant, lui aussi, son tarif de livraison, dans les zones jusqu'ici privilégiées. C'est encore une considération qui a contribué pour sa part à nous imposer le relèvement de notre tarif d'abonnement et de vente.

Nos lecteurs comprendront, sans aucun doute, la situation qui nous est faite et feront sinon avec joie, du moins sans récriminations, le sacrifice que nous sommes obligés de leur demander. Quant à leur fidélité, pas un instant nous ne voudrions la mettre en doute, car malgré l'augmentation de notre tarif nous avons conscience que la *Revue Nationale* reste encore, suivant le mot d'ordre que nous avons adopté : « la meilleure revue possible — au plus bas prix possible ».

Pour vos vacances

ANSCO
CAMERAS



CAMERA ANSCO,
\$8.00 et plus.
Pellicules « ANSCO »
et « VULCAN »

SPECIAL

Nous vous ferons un agrandissement à 5 x 7, fini sépia et monté sur un joli carton brun, de tout négatif que vous nous apporterez, pour

48 sous

SEULEMENT

Travail garanti.

Nous développons et imprimons pour amateurs.

Papier, cartes postales et tous accessoires pour photographie.

CAMERAS
BUSTER BROWN

Dupuis Frères
LIMITED

LE MAGASIN DU PEUPLE.

447-449 est, rue Ste-Catherine, Montréal

M. HENRI D'ARLES A LA REVUE.

Tout de suite après cette mauvaise nouvelle et pour en atténuer, sans doute, même en effacer l'effet, annonçons-en une excellente. A partir de septembre prochain, M. Henri d'Arles devient un collaborateur régulier de notre publication. Il y tiendra la critique littéraire, et sans ignorer le mouvement littéraire en France, notre distingué collaborateur se propose d'accorder une attention toute particulière à la vie littéraire chez nous. Nous en recauserons du reste, le mois prochain.

ON DEMANDE... DES IMITATEURS.

Donnons maintenant, en conclusion, le texte d'une lettre que nous avons reçu de l'un de nos nombreux amis québécois. Nos lecteurs nous croiront sans peine, si nous leur disons qu'elle représente exactement le genre de lettre qu'un directeur-gérant de revue aime à recevoir... souvent.

A Monsieur l'Administrateur de
La *Revue Nationale*,
Monsieur,

J'ai lu avec infiniment de plaisir votre Revue, numéro adressé au curé de N.-D. de Jacques-Cartier, et je vous félicite de tout ce qu'elle donne à ses lecteurs : typographie, gravures, articles, annonces, — en particulier de l'esprit qui inspire et anime chaque livraison. Continuez dans cette voie, et la *Revue Nationale* fera œuvre féconde dans le peuple. Je vous entends d'ici : les compliments, aux yeux d'un administrateur, ne pèsent guère. Aussi faisons du pratique.

Veillez porter sur vos listes d'abonnés pour un an, (à compter de la 1ère livraison, si possible) :

Ci-incluse une valeur au montant de dix (\$10) en paiement des dix abonnements.

Comme le temps est précieux pour vous comme pour moi, ayant dit le principal, et fait le geste qui importe à tout Canadiens-français, j'ai bien l'honneur, en terminant, de vous saluer respectueusement ainsi que vos gens, et de vous souhaiter un éclatant succès.

Votre humble serviteur,

*** Prêtre desservant.



La maison de charité n'est pas gaie pour les "vieux" ; que les jeunes y pensent...

Comment y penser ?

En s'assurant, pour les années à venir, un revenu substantiel et viager.

Pourquoi y penser ?

Parce que l'homme ne peut rester éternellement dans sa prime jeunesse ; il vieillit, sa puissance de production diminue, il devient moins apte à concevoir, à préparer les transactions avantageuses, l'argent se gagne plus péniblement, se fait plus rare... il faut de toute nécessité prévoir et préparer l'avenir.

A quoi penser ?

A la « deuxième période » de la Caisse Nationale d'Économie, le meilleur système de pensions viagères qui soit au monde pour les personnes de 21 ans et plus, celui que vous devez choisir.

Raisons de ce choix

- 1° La Seconde Période donne une pension viagère après vingt ans de sociétariat régulier, avec police acquittée au bout de cinq ans. Remboursement des primes payées à la mort ;
- 2° La Seconde Période donne un chiffre de rente sur lequel on peut se baser pour vérifier l'exactitude des bénéfices présentés ;
- 3° Les rentes ont un maximum ni variable, ni fixe, mais continuellement ascendant pendant 25 années ; après quoi, ce maximum se stabilise au plus haut chiffre atteint ;
- 4° Contre un placement à 5%, la Caisse Nationale d'Économie offre un gain supérieur de \$4,750.00 pour 25 années, de \$616.00 par année, jusqu'à la mort, une fois ces 25 ans écoulés.

La Caisse Nationale d'Économie

286, RUE SAINT-LAURENT

Main 4577-8.

MONTREAL

LA REVUE NATIONALE



Publiée par la
SOCIÉTÉ SAINT-JEAN-BAPTISTE
DE MONTREAL
Rédaction et administration :
286, rue Saint-Laurent, Montréal.

*“Le porte-voix en quelque sorte officiel
Par quoi le cri du sol s'échappe vers le ciel”*

Edmond ROSTAND.

Nouvelle série, vol. I, No. VII.

MONTREAL, JUILLET 1920

La copie : CANADA, 10 SOUS
ETATS-UNIS, 15 "



Le Patriotisme fécond



On ne saurait s'imaginer combien d'avis contradictoires nous recevons chaque année à l'occasion de la fête nationale. — « Pour l'amour du ciel, tuez le mouton » disent les uns. — « Quand vous déciderez-vous à nous donner des chars allégoriques ? » clament les autres. — « Sus au Saint-Jean-Baptiste ! » hurle un troisième groupe. — « Hélas ! on n'entend plus de discours », gémit un quatrième. — « Pourquoi ne faites-vous pas les examens d'écoles » suggère un autre. Et chacun critique à sa façon. Tant il est vrai qu'on ne peut « contenter tout le monde et son père », suivant l'expression consacrée.

Pour plaire à tous, il faudrait avoir l'esprit inventif du boulanger qui avait construit son four sur un pivot. « Si vous aviez suivi mon conseil, lui disait un voisin, vous n'auriez pas fait la cheminée du côté de l'ouest ; le vent fera toujours rafaler la fumée ». — « Vous avez bien raison » répondait le malin boulanger et d'un tour de cabestan il orientait son four dans la direction indiquée. — « A quoi avez-vous donc pensé, intervenait un autre, en plaçant votre four dans ce sens ; la chaleur ne sera pas tenable pendant la cuisson du pain ». — « En effet, je vous remercie du conseil », reprenait le mitron qui, d'un nouveau tour de main contentait encore son homme.

Mais la Saint-Jean-Baptiste n'est pas une machine à pivot, qui peut évoluer suivant les caprices du moment. Fondée pour la conservation de l'idéal national, elle doit rester immuable dans ses principes et dans ses actes. Son rôle ne se borne pas à la célébration du 24 juin, car les discours d'apparat et les processions ne produiront qu'un patriotisme stérile si l'on ne met pas en action, pendant les trois cent soixante et quatre jours qui suivent, les résolutions solennelles provoquées par l'enthousiasme des belles paroles.

Aussi, avons-nous conscience de n'avoir pas failli à la tâche. Les oeuvres nombreuses que notre société nationale a entreprises et conduites à bonne fin pendant ces dernières années en sont la preuve ; on n'a qu'à lire les rapports présentés aux congrès annuels pour s'en convaincre. Le Conseil général estime que son activité doit s'exercer tous les jours de l'année, car son influence doit se faire constamment sentir dans la solution des questions nationales, sociales et économiques où les intérêts des Canadiens-français sont en jeu. Entre le patriotisme à mots

sonores, mais vides de résultats, et celui qui consiste à parler peu mais à bien faire, il s'est prononcé sans hésitation pour la dernière alternative, et la cause nationale y trouve tout avantage.

La fête de la Saint-Jean-Baptiste a revêtu cette année le triple caractère que Duvernay voulait donner à la société qu'il a fondée : affirmation de notre foi, glorification de notre histoire et surveillance de nos intérêts. La fidélité à nos principes religieux est étroitement liée à la conservation de notre caractère national ; c'est la foi qui nous a soutenus dans nos luttes, et c'est avec le puissant appui du clergé que nous maintiendrons nos institutions ; l'acte religieux doit donc nécessairement faire partie de notre programme. L'histoire du Canada français est remplie de si grands enseignements qu'on ne peut assez la redire à nos compatriotes ; du sacrifice de Dollard et de ses compagnons courant à une mort certaine pour assurer le salut de la patrie se dégage une leçon de patriotisme qui survivra même au bronze de l'immortalité ; le superbe monument de Laliberté marque un événement dont le souvenir ne pouvait être trop exalté un jour de fête nationale. Et pour couronner cette journée, les apôtres du catholicisme social nous ont indiqué les moyens à prendre pour apporter une solution rationnelle aux problèmes qui menacent l'humanité ; la sagesse de leurs enseignements, fruit d'études approfondies, produira infiniment plus que les déclamations tapageuses pour la sécurité de nos institutions.

Quant au déploiement extérieur, nous avons laissé toute initiative aux sections paroissiales, et les comptes-rendus de ces fêtes locales ont démontré que nous avons eu raison de nous en rapporter à leur émulation.

Chaque paroisse connaît mieux ce qui convient aux désirs de sa population, et le territoire de notre ville, avec ses trente sections de paroisse, est tellement étendu, qu'une grande manifestation générale ne doit intervenir qu'à des époques périodiques, ou lorsqu'un événement important la justifie. Le rôle du conseil central est plutôt d'indiquer la direction à suivre et de concentrer ses efforts sur la production d'oeuvres fécondes.

Victor MORIN,
Président général.

QUESTIONS ECONOMIQUES ET SOCIALES

Quelques considérations sur l'organisation professionnelle

La Semaine Sociale qui vient de clore ses travaux, à Montréal, a mis ce fait en pleine lumière : aujourd'hui, plus encore qu'à l'époque où Léon XIII l'écrivait, il existe une question qui « préoccupe et exerce à la fois le génie des doctes, la prudence des sages, les délibérations des réunions populaires, la perspicacité des législateurs et les conseils des gouvernants, et il n'est pas de cause qui saisisse, en ce moment, l'esprit humain avec tant de véhémence », cette question, c'est la question sociale.

Or avec l'Ecole sociale catholique tout entière je considère l'organisation professionnelle comme un remède indispensable à la crise sociale que nous traversons, comme la base nécessaire de toute réforme sociale vraiment efficace et bienfaisante. Il m'apparaît que le syndicat est l'œuvre sociale par excellence, à laquelle presque toutes les autres œuvres, qui ont pour but l'amélioration du sort des ouvriers et des ouvrières, peuvent se rattacher et même le doivent sous peine de perdre une partie de leur efficacité.

Il est évident par ailleurs que l'organisation professionnelle est une force ou bienfaisante, ou malfaisante et destructive suivant les principes qui l'inspirent et la meuvent. Nous en avons des preuves nombreuses et manifestes dans les grèves, plus ou moins ouvertement révolutionnaires, qui paralysent partiellement, depuis la signature de l'armistice, la vie économique de toutes les grandes nations industrielles. Dans tout ce qu'elles ont de non-économique, de politique ces grèves sont dues à l'affollement des imaginations ouvrières par la propagande socialiste au sein de syndicats soi-disant neutres. Grâce aux formidables moyens d'action que ces syndicats mettent à sa disposition le socialisme fait trembler les gouvernants de plus d'un pays, devant qui se dresse le spectre hideux du bolchévisme, lequel n'est, quoi qu'on dise, qu'un socialisme parvenu.

A côté des associations professionnelles dominées par des influences révolutionnaires se développent lentement, mais sûrement, l'organisation professionnelle chrétienne ou catholique. Du succès de ce mouvement, de l'acceptation générale des principes qui le guident dépendent le maintien ou plutôt le rétablissement de la paix sociale et le redressement sans violence des injustices criantes dont l'existence au sein de notre civilisation moderne explique, pour une large part, l'emprise de l'utopie socialiste sur les masses. Les syndicats catholiques féminins de France, fédérés sous le nom d'*Union Centrale des Syndicats Professionnels Féminins* peuvent être considérés comme formant un groupe type d'organisation professionnelle catholique. C'est pourquoi, ayant justement reçu leur dernier rapport annuel, j'ai cru qu'il y aurait à la fois intérêt et profit à exposer leur organisation et à rendre compte brièvement de leur activité. Les lecteurs et les lectrices de la *Revue Nationale* pourront ainsi se faire une idée de l'orientation donnée au mouvement d'organisation professionnelle catholique et du précieux concours que ce mouvement peut apporter à la solution des problèmes de l'heure.

* * *

L'Union Centrale des Syndicats professionnels féminins, dont le siège est à Paris, 5 rue de l'Abbaye, se compose aujourd'hui des syndicats suivants : des Institutrices privées ; des Dames employées du Commerce et de l'Industrie ; des ouvrières de l'habillement ; du « Ménage » ; des Gardes-malades diplômées ; des Maîtresses-ménagères ; des Dames Sténo-dactylographes ; des Ouvrières d'Usines. Ces huit syndicats se subdivi-

sent en plus de quatre-vingts sections, dont 42 sont à Paris et le reste en province. Sur 55,000 membres que les syndicats catholiques de France ont fourni à la Fédération internationale des Syndicats chrétiens fondée à Paris en mars 1919, les syndicats féminins de la rue de l'Abbaye en ont amené pour leur part 23,000. C'est un beau chiffre, surtout si l'on tient compte du fait que l'organisation professionnelle féminine, catholique ou non, était pratiquement inexistante en France, il y a à peine quelques années.

Les Syndicats de l'Union centrale se réclament ouvertement de la doctrine sociale catholique ; ils ne sont pas de ceux qui mettent leur drapeau dans leur poche. Ceci n'enlève rien à la vigueur ou à l'efficacité de leur action professionnelle ou économique, comme on va le voir.

L'Union Centrale a pris une part active aux diverses agitations qui ont abouti au vote par le parlement français des lois suivantes : repos hebdomadaire (1906) ; minimum de salaire (1915) ; semaine anglaise (repos du samedi après-midi) (1917) ; capacité civile des syndicats (1918) ; journée de 8 heures, (1919).

La section des Employées de banque, des Syndicats de la rue de l'Abbaye a pris part, avec le Syndicat des Employées de banque affilié à la fameuse Confédération Générale du Travail, (C.G.T.) à une grève qui a obtenu des banquiers français, en faveur de leurs employés, d'importantes et nombreuses réformes, y compris de substantielles augmentations de salaire et la reconnaissance du principe des négociations collectives. Elle a été dans cette grève un élément modérateur qui a empêché les *Cégétistes* de faire bien des bêtises. Les chefs du Syndicat rouge ont, du reste, reconnu publiquement la valeur du concours que leur apportaient leurs camarades catholiques en les suppliant, à plusieurs reprises, de ne pas les « plaquer ». Les Dames employées du Commerce et de l'Industrie ont été partie à une importante convention collective conclue avec les grands marchands de nouveautés : Bon Marché, Galeries Lafayette, Louvre, etc., etc. ; convention qui fixe des salaires minimums, réglemente les heures de travail, protège les employées contre les renvois abusifs, leur assure des vacances payées et d'autres avantages encore.

Les diverses sections syndicales ont établi des bureaux de Placement qui fonctionnent avec succès. Les cours de perfectionnement professionnel de l'Union fédérale ont été suivis par plus de 2,500 syndiquées, et ses cours d'art ménager par un nombre d'auditrices plus considérable encore. L'Union a établi une coopérative d'achats qui fait merveille, une caisse de retraite qui se développe lentement, des maisons de repos à la campagne pour ses membres, des *Foyers* et des restaurants syndicaux, une Pouponnière syndicale, où l'on prend soin des enfants des syndiquées obligées de travailler, une Mutualité du Trousseau, des Cours de pré-apprentissage, une Caisse de prêts gratuits, une Caisse des familles, des lits dans les hôpitaux, un Comité d'avocats-conseils.

Les Syndicats se sont occupés de faire respecter la loi du salaire minimum pour les ouvrières à domicile et ont obtenu l'établissement, dans la couture, de comités mixtes de patrons et d'ouvrières qui ont réglé à l'amiable bien des difficultés et évité bien des grèves. L'établissement de ces comités mixtes de patrons et d'ouvrières ou d'ouvriers est poursuivi avec ardeur par le mouvement professionnel catholique depuis les premiers moments de son existence. On sait que l'idée a été mise en pratique il y a plusieurs années aux usines des grands industriels catholiques français MM. Harmel. De sorte que, dans le domaine de la « démocratisation de l'industrie » comme on dit de nos jours, les catholiques sociaux, patrons et ouvriers, ont été des précurseurs.

Parmi les initiatives intéressantes prises au sein de l'Union, mentionnons encore l'établissement d'un *atelier de chômage et l'organisation du travail à domicile* pour 500 ouvrières. Aux époques les plus pénibles de la guerre, cette double initiative a sauvé de la misère bien des ouvrières. Depuis son origine, elle a distribué annuellement

en salaire la jolie somme de 200,000 frs. L'œuvre continue à fonctionner et l'exiguité de son local l'empêche seule de prendre un plus grand développement.

L'Union recommande l'établissement de cercles d'études dans chacune de ses sections et déplore que le manque de ressources l'empêche de lutter à armes égales avec les syndicats révolutionnaires, qui conduisent, aux moyens d'employés payés, une formidable propagande parmi les ouvriers et ouvrières de toutes les professions.

Ce problème se pose devant les syndicats catholiques de tous les pays et n'a été résolu que là où l'on a eu le courage d'exiger des contributions raisonnables des syndiqués.

Le Syndicat des Institutrices privées est peut-être la plus sympathique de toutes ces associations si intéressantes. On sait à quelle situation précaire le sectarisme de l'Etat a réduit l'enseignement catholique en France. Les femmes héroïques qui se dévouent encore à cette enseignement souffrent profondément des conséquences de cet état de choses. Obligés de payer l'impôt à l'Etat pour le soutien des écoles sans Dieu, de porter tout le fardeau des frais du culte, depuis la spoliation des biens d'Eglise, les catholiques français ne peuvent pas consacrer à l'enseignement libre tout l'argent qu'il faudrait. L'apathie, l'indifférence d'un bon nombre à l'égard des choses de l'éducation aidant, les institutrices catholiques parisiennes en sont réduites à travailler pour un salaire moyen de 150 francs par mois, 1800 francs par année, alors que d'après les enquêtes les plus sérieuses, le budget de dépenses d'une ouvrière s'élève à 3600 francs au moins.

Le Syndicat des Institutrices privées de la rue de l'Abbaye s'occupe activement de la question et en cherche la solution dans l'établissement d'un comité composé de pères et de mères de familles, de directrices d'institutions et d'ecclésiastiques, comité qui aurait pour première mission d'éveiller l'opinion publique et de l'amener à une plus juste appréciation du travail accompli par le personnel enseignant catholique. Ceci fait, le relèvement des traitements et l'amélioration générale des conditions d'existence de ce personnel suivraient nécessairement, espère-t-il. Souhaitons-lui la réalisation de ses espérances.

* * *

De tout ce qui précède, en dépit de sa trop grande brièveté, une conclusion me paraît se dégager avec suffisamment de force.

A la faveur du triomphe des théories individualistes, les masses avaient été réduites à un état d'asservissement économique d'où l'organisation professionnelle, entre autres agents, a contribué à les tirer dans une assez large mesure. Malheureusement il est arrivé trop souvent que l'organisation professionnelle, dominée par des influences révolutionnaires, n'a arraché les travailleurs au despotisme que pour les jeter dans l'anarchie, puis (là où l'évolution est assez avancée, comme en Russie) sous une dictature plus implacable et plus universelle que celle des Czars. Un mouvement grandit, qui prétend protéger efficacement les travailleurs et contre l'oppression du capital et contre la tyrannie plus redoutable encore de l'utopie révolutionnaire ; c'est le mouvement d'organisation professionnelle catholique qui, encore de date récente et en dépit de circonstances adverses a déjà donné plus que des promesses ainsi que nous l'avons vu dans le cas de l'Union Fédérale des Syndicats professionnels féminins. Il s'en suit donc que tous ceux, patrons et ouvriers, riches ou pauvres, hommes et femmes, qui veulent d'abord l'avènement de plus de justice dans le monde, comme ceux qui redoutent par-dessus tout le déchaînement des forces stupides et malfaisantes de la Révolution doivent donner leur sympathie active au mouvement syndical chrétien, lequel a déjà jeté dans notre sol de vigoureuses racines.

La paix sociale, la prospérité économique de notre pays l'exigent, comme aussi le bien-être et le bonheur de notre population.

Arthur SAINT-PIERRE.

Choses du large

Petites filles de la mer...

par Blanche LAMONTAGNE

Petites filles de la mer, petites filles aux yeux bleus, deux petites sœurs aux longues tresses qui pêchaient du poisson, au bout d'une île déserte... Leur image est vivante dans ma mémoire. Pourquoi ? Je ne sais... Leur prunelle était bleue comme le flot, leurs cheveux, bruns comme les algues, et leurs pieds nus, simples comme la vague elle-même. Je les vis par un clair matin de grand soleil. Un bateau paresseux, à lourdes voiles, nous avait amenés, pour un jour, dans la solitude sauvage de l'île X. Des rochers bruns, rouges et jaunes s'élevant, s'étendant, se crispant en formes bizarres au-dessus des flots. Sur ces rochers, des épines vinettes, des sapins, des genièvres, des petits fruits sauvages, des fleurs sombres, de l'herbe rude, pesante de sel. Au fond, l'horizon où grouille le flot, où bouillonne la vague, où hurle le vent, le grand vent si pur du large. A côté une lourde colonne d'arbres épais où semble s'arrêter la lumière... C'est derrière cette forêt que je découvris la maisonnette de pêcheurs et les deux petites filles qui, dans l'eau claire, pêchaient à la ligne.

Petites filles de la mer, petites filles aux yeux bleus !...

Elles avaient de longues jambes, de longs bras hâlés par l'air salin, un corps délicat et robuste recouvert d'une robe mince dont on ne voyait plus la couleur. Leur visage était plein de soleil, et leurs cheveux, bruns et longs, dansaient, sur leurs épaules, au gré du vent. Deux petites psychées des grèves... Elles pêchaient avec une habileté étonnante. La ligne passait et repassait dans leurs mains, sans secousse. Elles avaient une façon à elles d'arracher sans trop le meurtrir le poisson qui, au bout du croc, agonisait en spasmes éblouissants... Deux petites fées... Leur peau brune s'ornementait peu à peu d'écailles d'argent, et l'eau ruisselait de leurs doigts, comme un long collier de diamants... Quelle vision de simplicité et de grâce ! — « Pêchez-vous comme cela tous les jours, leur demandai-je, et par tous les temps ? — Oh ! oui, répondit la plus grande, surtout quand il fait sombre, au « montant », c'est dans ce temps-là que « ça mord » le plus. On ne fournit pas à appâter. La ligne jetée, un de pris. Ça grouille dans le panier, ça donne une ambition. On pêche même le soir, des fois, jusqu'à la nuit. Quand les étoiles dansent dans l'eau, on croit que c'est la truite qui nous regarde avec des yeux clairs... Moi, je

trouve cela beau... — Vous aimez donc beaucoup votre vie, vous y êtes attachées ? — « Ah ! oui, bien sûr ! (Et elles me regardaient d'un air étonné, surprises que j'aie pu en douter). On aime ça rester nu pieds dans l'eau, toute la journée, rentrer mouillées jusqu'aux os, le soir. On aime se laisser monter la houle sur les jambes, se promener avec le grand large et faire face au vent. Des fois, quand le père va pêcher au large c'est nous qui allons voir aux filets. Vous voyez, ils sont tout près d'ici. Histoire de sauter dans le chaland, de pousser un peu de la perche, et flic ! flac ! on est rendu ! Des fois, le vent se fâche. Alors, on pense au père qui est au loin, mais on sait qu'il va revenir...

Petites filles de la mer, petites filles aux yeux bleus...



DEUX PETITES SŒURS
AUX LONGUES TRESSES,
QUI PÊCHAIENT
DU POISSON.

— Tiens, me dis-je, mais c'est joli cette joie de vivre, cette gaieté de petites pauvrettes qui ne se lassent pas de leur horizon !... C'est une leçon. Si chacun voulait voir ainsi les beautés de sa vie et en oublier les laideurs ! Si chacun s'éprenait de son existence ! Si chacun possédait la joie de vivre ! Qu'importent les jours monotones ou méchants quand on a confiance en la vie... — « Alors on pense au père qui est loin mais on sait qu'il va revenir ». Naïveté, foi, gran-

qui vous aura pris votre amour, mais la pêche vous attirera par besoin, par nature. Vous retourneriez à vos perches et à vos filets. Oui, la mer vous reprendra ; vous y êtes comme incorporées. La mer vit en vous, et vous vivez en elle. Vous oublierez vos larmes, vous retrouverez votre ancienne joie, du temps où vous pêchiez du poisson au bout d'une île déserte, petites filles de la mer, petites filles aux yeux bleus !...

Blanche LAMONTAGNE.

Le serment de Dollard et de ses compagnons

Nous lisons dans l'histoire du Sieur De Maisonneuve par l'abbé P. Rousseau : Dollard et ses compagnons, s'étant préparés par un dernier aveu de leurs fautes, se présentèrent à la table sainte, pour recevoir le pain des forts. L'un d'entre eux, ayant reculé au moment décisif, après la communion, tous firent le serment de ne demander aucun quartier à l'ennemi et de combattre jusqu'à la dernière goutte de leur sang. C'est cet épisode d'un illustre fait d'armes, déjà raconté et illustré par la Revue Nationale, que l'artiste Joseph Saint-Charles a reconstitué dans ce tableau de grande allure.



ANATOLE LE BRAZ¹

Nous étions, un jour, réunis chez le peintre Bucci, Bucci l'imaginatif, Bucci l'évocat, et nous causions de son dernier tableau. Ce tableau, de grande dimension, était posé, au milieu de l'atelier, sur un énorme chevalet. Sans cesser de nous parler, Bucci faisait des retouches par ci, par là, dégageait un coin trop sombre, soulignait une expression, rectifiait un geste. Le titre du tableau devait être : *En Bretagne, au moyen âge*. L'impression qui s'en dégageait était déjà très nette et faisait rêver de féodalité, de châteaux forts et de chevalerie.

Dans une vaste salle à larges baies, meublée d'armoires finement sculptées, de larges chaises de chêne et de tables massives, éclairée par des quinquets à l'huile, chauffée par de grosses bûches crépitant dans une cheminée colossale, ornée de panoplies, de casques, de cottes de maille, de boucliers, de têtes de sangliers, de bois de cerfs, de couteau de chasse pendus au mur de granit, se trouvait réunie la société la plus brillante, la plus aimable, la plus raffinée, la plus éprise de fêtes que jamais peinture médiévale ait pu évoquer.

Dehors, il devait faire très froid, car tout ce beau monde était groupé près de l'âtre.

Chez qui était-on ? Quelle était la noble dame qui avait convié ses voisines et ses voisins par ce soir d'hiver ?

Bucci ne voulait pas préciser, préférant laisser vagabonder nos imaginations.

« Nous sommes, disait-il, chez le duc de Bretagne, ou chez la comtesse de Vannes, à moins que ce ne soit chez la duchesse Alain ou chez la gracieuse comtesse de Cornouailles. Cette petite cour est un raccourci de la cour du roi Arthur, déjà si éloignée des mœurs rudes des chansons de geste. Ce qu'elle aime, c'est la fantaisie, le merveilleux, l'esprit d'aventure, les femmes, l'amour. Aussi, voyez avec quelle attention tout ce monde écoute le trouvère installé au bon milieu de la vaste pièce. Il raconte les légendes de Brut, du Saint Graal, de l'enchanteur Merlin et de la fée Viviane, les aventures de Lancelot du Lac, les amours de Tristan et Yseult et toutes les histoires recueillies un peu partout dans sa Bretagne. Les nobles dames, les preux chevaliers sont dans l'admiration, sa parole est un charme. Sur la table, mon trouvère a posé sa hrote, sa petite harpe. Il va la prendre tout à l'heure, pour s'accompagner, — il chantera une chanson de toile, une chanson de croisade, à moins que le noble auditoire ne lui demande un lai, un virelai ou une sirvente. Tous ces chevaliers, ces châtelaines sont venus de loin pour l'écouter, car le passage du trouvère est une bonne fortune pour ces châteaux isolés, hérissés de créneaux, gardés par des ponts-lévis comme des prisons. Le trouvère ne vient jamais assez souvent au gré de ses suzerains. On va le retenir ici pendant quelques jours, puis, il ira dans un autre château où, déjà, sa renommée l'a précédé et il émerveillera d'autres belles dames avec ses légendes et ses petits vers de huit, dix pieds ».

Ainsi parlait Bucci, en rougissant d'un trait de carmin les lèvres d'une comtesse, en ajoutant un reflet de lumière sur les casques de cuivre et en se reculant pour juger de l'effet.

Involontairement, irrésistiblement nous étions entraînés vers ce passé moyenâgeux si poétique ! Nous cherchions à mettre des noms sur les visages gracieux ou virils des personnages :

« — Voici Arthur de Montfort, que Jean sans terre égorgera ; voici la belle Jeanne de Flandre ; le trouvère, c'est Thomas, c'est Chrestien de Troyes peut-être ? »

— Ne faites donc aucune identification, protestait Bucci, vous vous tromperiez étrangement.

Je désire que ma conception reste dans la brume du passé, dans une pénombre indéfinie. Regardez mieux mon trouvère ; vous voyez bien que ce ne peut-être ni Chrestien de Troyes, ni d'autre qu'un breton. Il est vêtu d'un « bragon-braz » et sur la table, à côté de sa hrote, on peut voir son chapeau de feutre rond et son « penn-baz » avec lequel il a tant marché, avec lequel il se défend à l'occasion. Son costume est presque le même que celui de nos bretons d'aujourd'hui, car vous savez, en Bretagne, depuis le XII^e siècle, ni la langue, ni les mœurs n'ont sensiblement changé. Ce trouvère est tout simplement un de ces poètes-chanteurs qui parcouraient le Léon et la Cornouailles en chantant les histoires d'autrefois. Les noms de ces vagabonds de génie ne sont pas venus jusqu'à nous. Appelez-le comme vous voudrez — Le Bihan, Le Lonédec, Le Braz. Au fait, c'est peut-être l'aïeul d'Anatole le Braz ! »

Bucci ne savait pas si bien dire. Si Anatole le Braz était venu au monde en 1159 au lieu de 1859, il aurait été un trouvère, et fameux !

Excepté d'aller chanter dans les châteaux-forts aujourd'hui disparus, il a refait en plein XIX^e siècle ce qu'ont fait ses ancêtres, les trouvères bretons. De propos délibéré il a pris un contact complet avec l'âme bretonne, qu'il a exprimée avec toute son intensité, toute sa richesse, toute sa beauté primitives, — il a vagabondé à travers la Bretagne celtique recueillant les contes et les chants populaires, rassemblant toutes les traditions et les publiant dans des ouvrages qui l'ont fait connaître du monde entier.

* * *

Parler du talent de Le Braz, définir sa manière, dire par quoi il nous charme n'est pas chose facile, car, avec Le Braz, on ne juge pas, on sent, on est pénétré, on subit le sortilège. Pourtant en nous aidant de la fameuse méthode de Taine nous pourrions peut-être arriver à dégager les traits principaux de son art. Vous connaissez cette méthode qui définit, analyse, explique un talent par les quatre influences : de la race, du lieu, du moment et de la faculté maîtresse. Cette théorie qui rappelle la dissection a vieilli — elle n'a pas tenu toutes ses promesses et on l'a quelque peu abandonnée. Nous n'allons pas nous y astreindre, mais nous en servir, et si elle nous aide, tant mieux !

Le Braz (en breton, Le Grand) est né en 1859 en plein cœur de la Bretagne, dans l'Argoat (région des bois), au milieu de ces collines accidentées au flanc desquelles demeurent encore suspendus quelques lambeaux de l'antique forêt-fée, de la merveilleuse Broceliande, chère aux romans arthuriens du XII^e siècle et où passent encore, dit-on, au clair de lune, les silhouettes enlacées de Lorlin et de Viviane.

Il vécut ses premières années parmi les bûcherons et les sabotiers dont il a plus tard si bien décrit la vie, les âmes, les mœurs. (*Terre du passé, Contes du Soleil et de la Brume, Ames d'Occident, Vieilles Histoires du Pays Breton.*)

Puis, la migration paternelle l'entraîna vers la mer, dans cette région de Tréger, sur la côte de la Manche, où il a toujours sa maison d'été. Il y fut, à Ploumillion, l'élève en latin du vieux curé Villiers de l'Isle-Adam, l'oncle du poète, — en sorte que pour premier instructeur, il eut un des représentants de l'ancien ordre des Chevaliers de Malte.²

Après quoi, vers dix ans, il partit pour le lycée de Saint-Brieuc ; à dix-sept, il émigra vers le lycée Saint-Louis, à Paris. A vingt ans, il était élève en Sorbonne et prenait ses grades. On l'exila quelque temps comme professeur au collège d'Etampes. Puis soudain un lycée, le premier,

s'ouvrait en plein territoire bretonnant à Quimper. — Il s'y fit nommer et c'est là que, pendant quinze ans, il travailla à la Renaissance bretonne.

Quimper lui avait en effet valu de connaître le vieux folkloriste breton, Luzel ; — il se mit à son école et publia avec lui les *Sonious Briez Izel* (chansons populaires de la Basse-Bretagne).

Puis, seul, après la mort du vieux maître, il rassembla toutes les traditions qui avaient trait à l'Au-delà chez cette race éprise d'infini. C'est ainsi que fut composé le volume intitulé : *La Légende de la Mort en Basse-Bretagne*, qui l'a fait connaître universellement.

Entre temps, il avait publié un recueil de vers, la *Chanson de la Bretagne* qui partagea avec les *Trophées* de Heredia, le prix de poésie française à l'Académie. Les patrons avaient été François Coppée et Sully Prudhomme.

C'est encore de Quimper qu'il a publié *Pâques d'Islande*, que l'Académie couronne également, puis les *Vieilles histoires du pays breton*, puis le *Gardien du feu*, dans le *Journal*, puis le *Sang de la Sirène*.

Les grandes revues, presque dès le premier jour, lui ouvrirent leurs colonnes et il est un rare exemple d'une carrière littéraire qui n'a pas eu à s'aider de la camaraderie.

Cela tient à ce qu'on sentait la sincérité de ce qu'il écrivait et qu'il ne racontait que ce qu'il avait observé de près chez le peuple singulièrement original, dans l'intimité de qui il vivait. Presque toutes ses histoires ont, en effet, un grand fond de réalité ; quelquefois même les noms des personnages et des lieux ne sont pas changés.

Ce fut dans ces circonstances que l'Université de Rennes l'appela chez elle, à une chaire de littérature française dans les rapports de cette littérature avec le celtisme. Il a publié de là *Ames d'Occident, Au pays d'exil de Château-briant, le Théâtre celtique, Croquis de Bretagne et d'ailleurs, etc., ...*

Dans la liste des premières œuvres nous avons omis le *Pays des Pardons*, qui fut tout de suite admirablement traduit en anglais et qui a attiré tant de pèlerins vers la Bretagne.

Le rôle de Le Braz, dans le mouvement de la Renaissance bretonne est immense. C'est à l'occasion du « Vieux mystère de Saint Gueriolo » qu'il fit jouer avec Le Goffic, à Pleujeau, près de Morlaix, sous les auspices de Gaston Paris, que fut fondée l'union régionaliste bretonne dont il fut le premier président élu. A ce titre, il a pris part aux manifestations celtiques du pays de Galles et de l'Irlande.

Aux yeux des érudits, ses plus grands titres de gloire, seront ses recherches et ses ouvrages sur la littérature celtique. Il a redressé bien des erreurs, il a éclairé bien des coins obscurs dans ce domaine où se sont miraculeusement retrouvées les origines quasiment insoupçonnées de notre littérature et dont notre patrimoine nationale s'est enrichi.

Nous, qui ne sommes pas érudits, nous aimons davantage Le Braz poète, Le Braz conteur.

La France lui a accordé les honneurs qu'elle n'attribue qu'à ses meilleurs auteurs. Les portes de l'Académie s'ouvriront toutes grandes lorsque cet écrivain sincère, cet artiste délicat, cet homme de cœur voudra enfin solliciter la place qui l'attend et qu'on lui a réservée.

* * *

De sa vie privée, nous ne dirons rien ; bien qu'aujourd'hui, il soit de mode de s'intéresser aux faits et gestes intimes de nos célébrités. Faisons pourtant remarquer que la vie a été pour lui mi-

¹ Cette causerie fut d'abord préparée pour un auditoire américain, à Baltimore. A notre demande, l'auteur a bien voulu la revoir et la mettre au point pour la *Revue Nationale*, nos lecteurs et tous ceux qu'il appelle « ses bons amis les Canadiens » lui en seront reconnaissants. Nos régionalistes, pour qui le nom d'Anatole Le Braz est un excellent argument, lui en sauront tout particulièrement bon gré.

² Voir plus bas la pièce de poésie écrite par Le Braz, rappelant ce souvenir d'enfance. Ces vers sont inédits. Le manuscrit de l'auteur nous a été communiqué par notre aimable correspondant, M. A. Larrieu.

nutieusement cruelle. Après avoir perdu sa première femme dans des circonstances douloureusement dramatiques, il avait épousé une Américaine de grande race qui était devenu son Egerie, une de ces femmes au cœur profond, à l'affection compréhensive, délicate, solide, éternelle. Elle vient de lui être ravie.

Pendant la guerre, son plus jeune fils, sur lequel il avait fondé tant d'espérances, est tombé à dix-huit ans sous les balles de l'ennemi.

Tout autre qu'Anatole Le Braz eût maudit la destinée, après de semblables épreuves. Lui se raidit, cache son chagrin et écrit :

« Je veux rendre ce témoignage à la vie, que, si cruelle qu'elle m'ait été parfois, je la bénis encore des compensations uniques qu'elle m'a souvent accordées ».

Quelle peuvent être ces compensations ?

Evidemment, le spectacle de la nature, la neige sur les pommiers bretons, la mer d'émeraude avec ses flocons d'hermine, le beau ciel du pays natal, les légendes du coin du feu, les fouilles dans le passé, la joie de se savoir compris et aimé par tout un peuple, peut-être même simplement le fait d'être au monde et d'y voir clair, voilà autant de bonnes choses qui peuvent bercer une douleur, arriver à l'endormir un peu ou du moins aider à la porter sans blasphémer.

Le Braz apprécie ces choses saines mieux qu'un autre ; n'est-ce pas là la marque d'une âme d'artiste ?

J'ai pu le voir un jour, au Pardon des Fleurs d'Ajonc, au milieu d'une foule joyeuse et frémissante, se mélanger aux groupes de jeunes filles, causer avec ses amis les Bretons. Qu'était-il venu faire ? Toujours la même chose : admirer les costumes anciens, écouter les récits de la veillée, entendre les binious, suivre les couples de danseurs dans leurs gracieuses gavottes, chercher, observer, fouiller partout comme un curieux, en quête d'un document pour ses livres, d'une pièce rare pour sa collection d'histoires. On eut dit un chasseur à l'affût. J'ose avancer qu'il jouissait par tous les pores de cette liesse bretonne et qu'il s'amusait plus que tout le monde.

Voilà donc une caractéristique de l'homme : il n'est pas pessimiste ; au contraire, il aime passionnément la vie.

Dans une de ses lettres, je vais trouver un autre trait de son caractère : la modestie. — Comme tous les Celtes, Le Braz est un modeste. Son succès l'étonne, il ne peut pas s'habituer à la gloire :

« Quand je songe, écrit-il, au petit Breton qui naquit à Duault, en pleines montagnes d'Arrée, il y a cinquante ans passés et quand je considère mes aboutissants d'aujourd'hui, je ne puis me défendre d'un sentiment de quasi-stupeur devant les mystères de la destinées ».

La modestie ne va pas sans la simplicité ; aussi, rien de plus simple, de plus naturel que l'abord de Le Braz. Le métier de professeur ne l'a pas marqué : rien d'aride, rien de pédagogique dans sa conversations. De suite, il vous met à l'aise, il vous écoute avec une attention très vive, très sincère. Ce que vous dites l'intéresse énormément, ce qu'il dit semble moins l'intéresser. C'est ordinairement, comme vous le savez, le contraire qui a lieu. Avec les mœurs férocées, arrivistes, qui règnent présentement dans la République des lettres, cette modestie, cet effacement n'ont pas été sans lui nuire. Peu lui importe !

Enfin, (et ce détail vous intéressera particulièrement), Le Braz est un grand ami des Etats-Unis.¹

Dans d'innombrables articles publiées au *Journal des Débats*, à la *Revue des Deux Mondes*,

¹ On se souvient que cette étude fut lue devant un auditoire de Baltimore.

au Figaro, etc... il nous a entretenu des choses d'Amérique, et il est vrai que, pour une très grande part, il a fait connaître les Etats-Unis à la France.

Voici ce qu'il m'écrivait avant mon départ pour votre pays, départ qui n'était que projeté, mais qu'il me fit décider séance tenante :

« Je ne suis nullement inquiet de l'accueil qui vous attend là-bas, (combien il avait raison !) Ce pays, vous le savez, est devenu un peu mien. A côté de l'Amérique officielle tenue à trop de ménagements peut-être, (vous n'étiez pas encore arrivés à notre secours), il y a l'Amérique vraie, celle qui nous est fraternelle à un degré unique, celle qui a nos principes, nos enthousiasmes, notre

caise le fit venir tous les deux ans pour des tournées de conférence dans vos groupes. Son succès fut prodigieux. Ceux qui ont eu le bonheur de l'entendre vous diront combien sa parole est prenante, passionnée, sa phrase simple, sa sensibilité communicative. C'est le même charme que dans ses livres : — sincérité entière, manifeste, évidente, au-dessus de tout soupçon :

Rien qu'à son geste, sobre le plus souvent, emballé aux bons moments, à sa voix chaude et persuasive, à son regard si doux, à ses yeux rêveurs, on sent que cet homme est au-dessus de bien des contingences humaines.

Pour me permettre une comparaison que vous comprendrez mieux que d'autres, il est tout le contraire d'un *business-man*. Il n'a jamais fait de concessions au public, il n'a jamais écrit en vue d'un fort tirage, comme certains, et non des moindres.

Mais, me direz-vous, Anatole Le Braz n'a donc que des qualités, aucun défaut ?

Laissez-moi vous faire remarquer que ne pas être *business-man*, surtout aujourd'hui, ne constitue peut-être pas une qualité. Je suis du reste bien tranquille : Le Braz a des défauts (c'en est un si vilain de n'en pas avoir !) comme moi — et vous. Mais il les garde comme il dit, pour son propre usage ou bien s'arrange de son mieux pour les rendre agréables à autrui.

Il m'a été donné d'entendre Le Braz s'adresser à des Bretons, précisément à Pont Aven, au pardon des Fleurs d'ajonc dont nous parlions tout à l'heure. On avait aménagé sous le bocage, au milieu des chênes séculaires du Bois d'Amour, une estrade rustique destinée à l'orateur, au bon trouvère qui était venu pour conter sa légende fleurie. Je n'exagère pas en disant que plus de deux mille bretons étaient accourus d'un peu partout, de Pont Labbé, de Concarneau, de Quimperlé pour l'entendre.

Rien de plus pittoresque que cette multitude de costumes nationaux, de coiffes blanches et de sollarottes tuyautées sous les ombrages du bois. L'air était d'une singulière pureté, d'une impondérable légèreté. La voix harmonieuse du conteur vibrat à travers les branches comme une harpe caressée par le vent.

Le Braz disait la légende des Fleurs d'Ajonc, légende qu'il avait imaginée de toutes pièces et qui était faite pour charmer les fines, les douces, les rêveuses, les belles filles de Pont-Aven. Selon lui, le Bon Dieu avait résolu le jour de la distribution des fleurs de donner à chacune des provinces de la douce France la fleur qui devait rester son emblème.

Toutes les provinces étaient accourues de bonne heure et avaient eu le choix de leur fleur préférée. La Bretagne, elle qui ne se presse jamais, arriva en retard à la distribution, car, remarquait le conteur, « chez nous, on a l'éternité devant soi ». Il ne restait plus que l'ajonc, dont les autres n'avaient pas voulu. Le Bon Dieu la donna en s'excusant aux retardataires.

« Bah ! dirent-ils, nous tâcherons d'en faire quelque chose ». Et, en effet, les ajoncs, dès que vient le printemps, émaillent les landes arides de la Bretagne de leurs boutons d'or éternellement en fleurs. La Bretagne, selon le mot de Le Braz, « est toute en or », le seul or, d'ailleurs, qu'elle connaisse.

Il fallait voir avec quels délices, avec quelle attention, quelle fixité dans le regard, ces paysans écoutaient leur trouvère. Ils buvaient à la coupe sacrée de ses paroles, silencieux, recueillis, semblant communier dans un même rite comme aux temps abolis.

(La fin prochainement).

A Villiers de l'Isle-Adam

*Toi qui craignais l'hommage à l'égal d'une offense
Et mais plus grand d'être délaissé,
Je t'offre, comme encens, le souvenir d'enfance
Qui s'élève vers toi du fond de mon passé.*

*Petit Breton barbare, affamé de connaître,
Et que hantait déjà la chimère, o Villiers,
J'étudiais alors à l'école d'un prêtre
Que l'on disait issu du sang des chevaliers.*

*J'apprenais sous sa loi du latin de cantique
Aux pages d'un missel illustré d'un blason...
Et cela se passait dans un vieux bourg celtique,
Durant les soirs venteux de l'arrière-saison.*

* * *

*Or, un soir que ronflait le suroît de novembre
Comme nous latinions ainsi, les pieds au feu,
La vieille Anna, poussant la porte de la chambre,
Dit : Monsieur le Recteur voici votre neveu !*

*Et, comme un goéland dont le vol en détresse
S'abat sur la clarté d'un phare, dans la nuit,
Quelqu'un d'impétueux s'engouffre dans la pièce,
Comme s'il eût traîné tout l'orage après lui.*

*Ce pétrel voyageur, cet oiseau de tempête
Qui, soudain, parmi nous tombait du ciel grondant,
C'était — ouï, c'était toi, vertigineux poète,
Auguste-Mathias Villiers de l'Isle-Adam.*

*C'était toi, ruisselant, trempé, couvert de fange,
Mais le regard si fier et si prestigieux
Qu'on eût cru voir entrer je ne sais quel Archange,
Messager de la foudre, avec l'éclair aux yeux.*

* * *

*— Va, — me dit le Recteur, — la leçon est finie...
Non : elle commençait ! car, le sublime émoi
Qui nous étreint le cœur au contact du génie,
Tu venais, o Villiers, de le répandre en moi.*

*Pour la première fois je sentis dans mon être
Frémir et palpiter quelque chose de grand...
Et voilà le tribut que je t'apporte, o maître :
Un frisson d'infini dans une âme d'enfant !*

Anatole LeBRAZ.

idéal. Celle-là, vous pouvez aller à elle de toute votre âme. Son grand cœur est le plus généreux qui soit sur terre, c'est moi qui vous l'affirme et je suis payé pour le savoir ». Ce dernier trait est une allusion à son mariage. Le Braz termine ainsi :

« Saluez pour moi ce pays américain auquel mon cœur appartient en partie et d'où vous reviendrez, comme moi, enchanté des êtres, enchanté des choses ».

* * *

Vous savez dans quelles circonstances Le Braz vous fut envoyé. L'Université Harvard l'appela, il y a quinze ans pour y faire les conférences de la fondations Hyde, puis l'Alliance Fran-

LE REMPLAÇANT

par Joseph-H. Courteau

(Deuxième prix au concours).

« Jeannette, il s'agit de ton avenir !

« De mon avenir ? redit, la jeune fille pensive, pendant que par le carré découpé par la porte ouverte, Jeannette Juneau embrasse la vaste ferme taillée dans cette vallée étroite, comme une clairière pleine de lumière. Sur les bords plats de la petite rivière Blanche, qui descend du lac en cascades retentissantes, pour se traîner paresseusement à fleur de terre dans le vallon, les silhouettes des travailleurs allaient et venaient rapides s'escrimant de la fourche sous une atmosphère de feu : car c'était le temps des foins. Le parfum des trèfles qui grésillent de soleil se mêlent aux arômes des sapins d'alentour ; la jeune fille reste muette d'admiration en face de ce spectacle familial ; sa vie s'est passée là, entre ces montagnes verdoyantes, pittoresques, où les sous bois délicieux foisonnent de bleuet de chant d'oiseau, d'ombre et de lumineuse clarté. Vendre sa terre ! elle y tient par tous les fibres de son cœur. Un à un, pour s'établir ses frères ont quitté le toit paternel ; la conscription a pris le dernier : Paul Juneau n'est pas revenu ; le jeune conscrit canadien était tombé quelques part, en France, en pleine gloire, le soir d'une journée victorieuse. Sa mère n'avait pas supporté l'épreuve : depuis deux ans Jeannette restait seule à la maison. Son père, avait engagé un Français, Martial Ledieu, venu de France avec Jean Denis, un ami de Paul. Et voilà que cet engagé modèle allait partir : il faudrait vendre.

Pierre Juneau, le riche habitant des Mines, se tenait debout à côté du poêle. Grand, des traits réguliers, avec un large collier de barbe à peine grisonnante malgré la soixantaine, les yeux bruns, très vifs, embroussaillés de sourcils épais, roulant entre ses doigts d'un geste machinal une courte pipe éteinte, il attendait placidement la réponse de sa Jeannette.

Celle-ci murmura enfin : « Ne vendez pas la terre... nous la garderons ».

« As-tu bien réfléchi ma petite ? c'est un marché avantageux ».

La jeune fille ne répondit pas tout de suite ; ses regards se firent lointains comme pour interroger l'avenir. Qu'advierait-il de ses projets et de ses rêves ; s'ils ne se réalisaient pas ?

« N'importe, ne vendez pas, c'est décidé ».

Un sourire de bonheur erra sur les lèvres du vieillard ;

« Tu sais que j'aime mieux cela moi aussi ; j'ai trop travaillé ma terre pour la voir aux mains d'étrangers ».

Il allait sortir, mais se ravisant, il questionna : « Il ne faudra plus que tu renvoies tout le monde maintenant... tu ne peux pas toujours refuser un bon parti ; je ne suis plus jeune ».

Jeannette rougit très fort.

« Mon choix est fait, dit-elle très bas, j'ai donné mon amitié à Martial ».

Et comme le père eut un geste de surprise, elle ajouta craintive presque suppliante : « Me blâmez-vous ? Il est si travaillant, si bon... »

« Ça devait arriver... ça devait arriver... marmotta le vieux Pierre ;

« Tu aurais pu choisir plus mal ; sait-il que tu l'aimes au moins ?

« Nous n'en avons jamais parlé ».

Ils se turent, tous les deux absorbés dans leurs pensées. Ainsi la terre ne serait pas vendue... Jeannette aimait le jeune Français. Mais lui ? Pierre Juneau devint perplexe. Qu'allait-il faire. Certes, Martial Ledieu était un bon chrétien et un travaillant dépareillé ; avec ça, instruit et très capable. Cet engagé l'avait étonné ; dès l'abord il n'avait pas eu confiance en lui ;

Denis l'avait bien recommandé pourtant ; mais ce petit homme timide, nerveux, concentré en lui-même, lui parut si courageux qu'il l'avait pris à l'essai... il y avait 15 mois de cela. Juneau très habitué à compter sur son employé pour tous les travaux de la ferme, ne pouvait pas le laisser partir. Car Martial jetait les yeux vers l'Abitibi ; les terres neuves le tentaient. Toutefois, il ne partirait qu'après les récoltes, c'est tout ce qu'il promettait. Que penser de cette décision ? Depuis un mois, Ledieu traversait tous les soirs chez Jean Denis, sur l'autre versant de la montagne. Ils revenaient ensemble après la veillée. A une question de Pierre Juneau, Jean n'avait pas répondu, se contentant de sourire avec mystère.

Jeannette commença la première à parler : « Surtout, ne lui en parlez pas ; ne lui dites pas un mot, qu'il ne sache jamais... »

L'habitant, alla vers ses hommes que dirigeait Martial ; et par grandes enjambées, à cause de l'apparence subite de mauvais temps, il traversa les prairies encombrées de gros andains de mil bien sec, « non je ne lui dirai rien, ça c'est sûr... ça vaudra mieux, se disait-il en se hantant. Il saisit sa forche à manche très long, d'une souplesse éprouvée.

De loin Martial lui cria : « Nous ne pourrions pas finir, patron ; la pluie s'en vient vite, regardez, le coteau ».

« Ah malheur de malheur, c'est pourtant bien vrai, moi qui m'amusais... »

Il n'avait pas remarqué les nuages gris amoncelés sur la montagne du nord : c'est signe de pluie dans le vallon. L'air, chargé d'arômes se refroidit tout à coup ; un souffle violent passa dans les forêts voisines retournant les feuilles frémissantes des érables et des chênes ; les vieux arbres se tordirent dans l'apreté du vent, tandis que le fond de la vallée restait encore dans une immobilité impressionnante.

Juneau encouragea les hommes : « Un coup de cœur les amis ; c'est pas Dieu possible que ce foin reste comme ça ». Ils étaient trois à l'oeuvre ; couverts de sueurs, la peau cuite de soleil, les veines des bras saillantes comme des cordons bleuâtres tendus violemment... et « les veilles » s'alignaient en ligne droite, régulières, pressées les unes sur les autres. Des gouttes de pluie, larges comme des sous, s'écrasèrent dans la poussière grise de la route, puis des tourbillons de vent poussèrent l'averse en paquets d'eau débordant des rigoles vers la rivière crépitante, trempant les hommes, qui, courbés en avant, les gilets par dessus la tête, couraient d'une course folle aux bâtiments. Le vent s'engouffra dans les fonds avec un sifflement aigu ; mais ces rafales furent brèves ; le soleil se montra entre deux nuages ; un arc-en-ciel ceintura l'horizon, et, de la terre monta une vapeur chaude, brouillard impalpable qui resplendit sur chaque brin d'herbe ; des gouttelettes de cristal, scintillantes, s'accrochèrent au feuillage lavé, puis... lentement la pluie retomba, fine, toute menue, en vraie pluie de durée.

Les travailleurs s'étaient reposés tout l'après-midi ; repos forcé, mal venu, accepté en maugréant, parce que le travail était à recommencer. Martial, cependant, en avait profité pour faire jaser le patron ; celui-ci aimait à raconter les misères des commencements dans ces pays de montagnes. Curieux, Martial le questionnait sur le passé ; il parlait peu ; en revanche il écoutait, émerveillé de découvrir tant de constance et d'amour, tant de fidélité à la terre dans cette famille d'habitant. Un de ses plaisirs favoris, c'é-

tait de surprendre sur les lèvres des cultivateurs, des fois un peu frustes, les vieilles expressions savoureuses pleines de sens et débordantes d'esprit des paysans de son village et d'autres, inconnues d'abord. Quand on lui avait dit un matin d'hiver : « Ça, c'est une poudrière en règle ; les balises vont disparaître dans les bancs de neige, » il n'avait pas saisi très bien ; mais maintenant, le français des habitants n'avait plus de secrets pour lui ; il jouissait de ce parler normand auquel on mélangeait bien un peu de mots anglais, mais toujours à la française : comme ce « rang de Presse » si fertile et cependant fermé à la colonisation, parce que les Price ne voulaient pas concéder...

... Pierre Juneau, secoua sa pipe sur le cendrier du poêle ;

« Oui, commença-t-il, répondant à une question de Martial, nous sommes canadiens avant tout ; nos ancêtres, m'a-t-on dit, vinrent un jour des bords de l'Yonne à l'Île d'Orléans, il y a deux siècles passés ; de là ils montèrent à la Pointe-aux-Trembles, puis à Deschambault ; c'est de là que je suis parti dès l'ouverture de ces cantons ; voilà notre histoire ; en chemin l'arrière grand père a épousé une acadienne de Grand-Pré, fuyant la proscription... la famille est donc deux fois française ».

Les yeux clos, Martial croyait rêver : La lampe, sur le milieu de la table, éclairait vaguement la cuisine où ils se trouvaient tous les trois, Pierre Juneau, Jeannette et lui. La jeune fille, assise, s'occupait à un tricot, qui n'avancait pas vite, toute aux paroles de son père ; il continuait lentement, dans un nuage de fumée : « Moi, quand j'ai ouvert ma terre, ici, on m'a traité de fou ; ces montagnes ne leur disaient rien de bon ; mais je les avais vu, et je savais... »

« Elles sont incomparables vos montagnes, interrompit Martial,

« Eh ! oui, je sais bien, mais dans ce temps là, on ne les connaissait pas ; il n'y avait pas de route ; un simple chemin de chantier passait tout près d'ici, en allant au lac Blanc, et dans les hauts ; C'est de la bien bonne terre ; plus tard on a ouvert le rang double, de l'autre côté ; je n'ai pas voulu changé... c'était si planche et si facile à faire ! Il y a les lacs là-bas, quand vous les connaîtrez... nous irons après les foins.

Le vieillard se tut subitement. Cette expédition reposante après les grands travaux, c'était une tradition des premières années ; on se rencontrait un bon matin dix ou quinze familles, grimant vers le lac avec tout un attirail de pêche, et des batteries de plats, de chaudières et de seaux que les femmes et les enfants rempliraient de beaux bluets d'un bleu presque noir ; Paul avait toujours été le bout-en-train de ces caravanes. La famille Juneau reprendrait la tradition interrompue. Le vieil habitant murmura : « Maudite guerre ! Ah ! Malheur, pourquoi la France me l'a-t-elle pris ? » De grosses larmes glissèrent le long de ses joues jusqu'à sa barbe qu'il essuya d'une main tremblante.

Jeannette laissa tomber son ouvrage sur ses genoux. Elle dit, très simple, « Père, la France est digne d'amour quant même, il ne faut pas lui en vouloir ».

Martial la regarda avec admiration : « C'est bien ce que vous venez de dire là, mademoiselle Jeannette ; comme vous êtes Française... »

Il allait continuer, mais Juneau l'interrompt avec aigreur :

« N'empêche que nous devons être de chez nous ; nous aurions dû y rester »

Un silence lourd tomba. Ces dernières paroles ressuscitaient tout un passé ; mais avant ces trois siècles de vie canadienne quinze autres siècles d'atavisme français ont existé ; l'habitant n'y songeait point ; pour lui, le pays et la famille seuls comptaient. Et pour conclure, il ajouta dans un geste de désespérance : « Nous possédons les terres, nous aurions dû garder nos fils ».

Ledieu ne répondit pas. Il ne pouvait que reconnaître la vérité de ces affirmations. Il se souvint d'avoir raconté maintes fois l'arrivée des soldats canadiens dans la ligne de feu. Un jour,

dès l'aurore, un bataillon anglais, était venu pour la relève ; tous ces soldats parlaient un bon français. On les avait entouré avec une surprise indicible. Depuis, il les avait vu à l'oeuvre ces enfants du Canada-français ; Il dit tout haut : « Nous ne les connaissons pas du tout avant ce jour là ».

« Et aujourd'hui, les connaissez-vous mieux chez vous, demande Jeannette.

« Beaucoup mieux... »

« On nous croit encore, peau-rouge, indigène, n'est-ce pas ? »

« On l'a cru, reprend Martial ; nous croyez-vous si coupables ? Avant la guerre, le Canada était pour nous une colonie anglaise, où il ne devait y avoir que des Anglais ; et des indiens à grands panaches de plumes multicolores, comme on en voit dans les gravures.

« Et maintenant, fit Jeannette, curieuse.

« Maintenant ? je sais que votre race est fille de la nôtre, et que les Français du pays de Québec sont dignes de nos communs ancêtres ; si les gars du 22ième étaient rouges, c'étaient de plaisir et de blessures, car leur sang a coulé abondamment sur le sol de France.

dire ce qu'il désire : « Si vous voulez devenir canadien, et nous connaître mieux, lisez nos livres ; vous êtes plongé dans vos revues de Paris ; ce n'est pas là-dedans que vous apprendrez les choses de chez nous ; vous verrez que si ça va mal des fois, il n'y a pas de notre faute ».

Dix heures sonnèrent à l'horloge ; Juneau se dirigea vers la galerie d'où il inspecta le ciel ; les étoiles pointaient ça et là, à travers les nuages sombres ; la pluie cessait peu à peu. Il entra pour s'agenouiller avec les autres. Après la prière, Martial monta à sa chambre ; il entendit qu'on fermait la porte au verrou ; l'horloge fut remontée, puis ce fut le silence dans la maison.

Ledieu ne s'endormait pas. Accoudé à la fenêtre il contemplait avec une sorte d'apaisement, cette nature étrange ; l'obscurité immobile des montagnes semblait resserrer le vallon, qui vers l'est, allait se perdre tout près dans une gorge profonde, ravinée où la rivière se glissait silencieusement. Dans une éclaircie du ciel, la lune s'éleva, toute ronde, comme si elle sortait de la montagne, éclairant les cimes d'une lumière blanche, indécise encore, laissant les

« Il ne s'agit pas de souhaits, mais il faut que tu suive mon exemple.

Martial avait soudain pâli ; sans doute, Jean plaisantait, comment pourrait-il s'établir, lui, l'étranger qui ne possédait rien.

« C'est impossible, Jean, tu devrais le savoir, lui répondit-il avec effort ;

« Et pourquoi donc, lui rétorqua celui-ci, très sérieux, cherche autour de toi, débrouille toi, crois-tu que j'ai voulu te faire sécher d'en-nui en t'emmenant ici ? »

Et il lui souffla un nom à l'oreille tout en le tirant en dehors de la foule bruyante qui sortait de l'église.

« Voyons donc, lui disait Martial, c'est absurde, c'est fou cela ; je suis inconnu, pauvre.

Sans vouloir l'entendre plus longtemps Jean l'avait interrompu doucement :

« Tu seras le remplaçant qu'on aime, voilà. Et il s'était prestement esquivé, le sourire aux lèvres.

Ledieu était revenu après vêpres, à pied, dans une grande indécision. Toute la semaine il avait observé Jeannette ; La vaillante fille qui faisait aller la maison, n'était certes pas vulgaire ; il lui avait trouvé des attraits insoupçonnés ; elle parlait bien, travaillait encore mieux, et quand elle voulait se mettre en peine de toilette, il la suivait des yeux avec un air d'admiration. Et pourtant Jeannette n'était pas ce qu'on pouvait appeler une jolie fille ; cependant, un air de bonté, une délicatesse native la rendaient agréable, charmante. Il ne l'avait pas assez regardée jusqu'à ce jour ; pendant des mois il s'était renfermé en lui-même, plongé dans des études de cultures intéressantes, à l'ahurissement des voisins, qui ne voyaient rien de bon dans les livres ;

Quand, Pierre Juneau l'avait questionné : « Savez-vous cultiver ? », il avait répondu avec franchise : Non ; mais je veux apprendre.

Et il s'était mis à l'oeuvre, organisant un poulailler modèle, un rucher bien à l'abri des vents, se livrant à la culture des racines avec beaucoup de succès. Maintenant le patron ne tarissait pas d'éloges sur le compte de son employé, ne lui reprochant qu'une invincible timidité, qui cachait une tristesse profonde.

Aux sucrés, pendant les longues nuits étoilées, où les deux hommes faisaient bouillir l'eau, entre deux tournées, Juneau le chapitrait tout doucement : « Ce n'est pas bien de s'abimer comme cela Monsieur Martial, lui disait-il. Et celui-ci de répondre avec la vision de toutes ses épreuves et la souffrance de ses deuils : « Que voulez-vous, patron, j'ai trop souffert pour redevenir joyeux, j'ai vieilli avant l'âge ».

« Bah ! Ça reviendra, vous êtes encore jeune... ça reviendra ! »

Martial ne répondait plus ; et malgré cette prédiction, ça n'était pas encore revenu. Cependant, ce soir là, il s'oubliait dans une admiration toute nouvelle. Dans le grand silence nocturne les clapotis de la Blanche montaient de la chaussée du moulin en un rythme berceur ; le chemin du roi dans le déclin de la montagne, se déroulait en lacets, descendant les coulées, contournant un roc à pic disparaissant derrière une talle de bouleau blancs, pour se retrouver au village dont la mince silhouette du clocher se profilait, d'une délicatesse extrême dans le clair de lune éclatant. Et le long du chemin, dans les terres, au hasard des lieux et des circonstances, les rustiques maisons blanches, qui abritent une population saine et joyeuse et travaillante donnant le meilleur d'elle-même à la terre laurentienne.

Martial voulut réagir. Cette rêverie l'engourdisait étrangement ; ou en était-il après ces quinze mois d'exil et de travail ? Jean Denis lui avait fait entrevoir une vie nouvelle, être aimé ! Aimer tendrement la femme de son choix. cela devait être bien doux, mais était-ce possible pour lui ? Le travail réparateur qui redonne des forces et endort la souffrance ne



EDMOND J. MASSICOTTE

« NOUS AVONS PAYE BIEN CHER CETTE GLOIRE-LA ».

Contre son habitude, Ledieu s'animait. Avec une volubilité difficile à suivre, il racontait ce qu'il savait de ces jeunes gens d'une jovialité sans égale, d'une bravoure téméraire, disciplinés, « mourant puissamment » à Saint-Julien, Vimy, Courcellette.

Impassible, l'habitant l'écoutait.

« Nous avons payé bien cher cette gloire-la » fit-il, en se prenant la tête à deux mains, les coudes appuyés sur les genoux. Martial vit qu'il pleurerait. Ah ! Que cette guerre en aura fait couler de larmes, pensa-t-il en face de cette douleur qu'il ne pouvait consoler.

Dehors, dans la nuit noire, sans étoile, la pluie tombait toujours en un bruit égal, sans arrêt. Jeannette avait repris son tricot.

Pierre Juneau releva la tête enfin, et sans cesse ruminant son chagrin :

« Dire que je me reposais sur lui, M. Martial. J'ai donné aux quatre autres tout ce que j'ai pu ; aucun de ceux-là n'a déserté quand la mode était de s'en aller à la ville ou aux Etats-Unis. Ils ne m'ont donné que de la joie. Ils sont fiers d'être chez eux... il faut savoir tout cela pour comprendre notre vie, et nos idées.

« Vous avez le droit de votre côté, murmura Martial, votre survivance est merveilleuse. C'est une belle étude que je voudrais faire... »

Jeannette a fini son travail ; elle se lève en disant au jeune homme qui hésite sans doute à

fonds très obscurs ; puis la lumière descendit. Le paysage de ce coin des Laurentides ne ressemblait guère aux larges plaines crayeuses de la Champagne, son pays natal, et pourtant, l'émigré se sentait envahir par un calme reposant, absolu, qui était une douceur et une joie. Peu à peu, cependant, la nostalgie du foyer détruit revint ; il vit la maison basse, le sol battu de la grande cuisine à moitié remplie par une cheminée monumentale, noire de suies et d'années ; il compara la ferme paternelle, de quelques hectares, à la terre toute en longueur de son patron. « A quoi bon me souvenir, se dit-il ; n'ai-je pas été bien accueilli dans cette maison ; il compara l'habitant canadien aux paysans de chez lui, puis la grande aventure de sa vie remplaça toutes les autres préoccupations qui l'assaillaient ; comment était-il rendu si loin de sa patrie ? Avait-il rêvé ? Trois ans de guerre, de résistance, puis la marche victorieuse en avant, la paix et le retour au foyer détruit, la mort de ses deux frères tués ensemble, l'assassinat de son vieux père, dans la maison ; et la rencontre du soldat qui était devenu son ami et son guide dans ce pays montagneux. Et maintenant, que devait-il faire ? L'Abitibi lui réservait-il le succès avec le bonheur ? Jean Denis l'avait rejoint, le dimanche d'avant, à la sortie de la messe : « Sais-tu, Ledieu, que je me marie ? »

« Tous mes souhaits, alors, mon cher Jean... »

LE REMPLAÇANT

(Suite)

lui suffisait plus. Il aimait déjà depuis longtemps la fille de la maison ; Mais que diraient les gens toujours à l'affut des nouvelles ? Et déjà, de charitables commères s'inquiétaient de son séjour prolongé chez Pierre Juneau, comme des agissements de Jeannette, qui refusaient tous les meilleurs partis ; il y avait anguille sous roche, c'était sûr. Le patron le connaissait, mais pouvait-il arrêter les langues pointues de s'attaquer à la jeune fille ? Pour lui ça lui était égal. Mais s'il s'agit d'elle ! D'un geste lent, fatigué, il passa la main sur son front et murmura : « Quel mal y a-t-il pourtant à ce que je l'aime ? »

Les douze coups de minuit retentirent d'en bas ; il prit un livre sur sa table, et essaya de lire un peu pour se reposer ; puis ne pouvant pas se distraire ainsi, il souffla sa petite lampe, et après avoir simplement poussé le châssis, il se jeta tout vêtu sur son lit.

* * *

Le travail des foins n'avaient repris que sur les dix heures de la matinée. Martial très à l'aise, s'était rendu dans la pièce d'en haut, tout près de la sucrerie, et malgré le terrain montant et difficile, cette pièce de mil était à terre en deux heures. Dans, l'après-midi le travail devint très dur : sous un soleil de plomb, sans la moindre brise rafraîchissante, ou il fallait s'agiter les bras pour avoir un peu d'air frais, les hommes éventraient les veuiloches en trois coups de fourches ; le champs fut couvert d'une couche épaisse de foin humide, qui sécha vite.

Bientôt, de toutes parts, à travers champs, chez les voisins, et chez Juneau, dans la route qui descend entre les deux terres, de lourds voyages s'acheminent lentement vers les granges, et vous s'engouffrent dans les batteries béantes... L'ouvrage dura jusqu'au samedi suivant, et les foins furent finis.

* * *

De son pas gymnastique, Martial se dirige vers la montagne, ou Denis doit l'attendre. Le sentier circule à travers un fouillis de broussailles où les grands framboisiers se courbent, lourds de jolies baies rouges ; il s'arrête au bas d'un rocher granitique tout veiné de blanc. A ses pieds, la maison et les dépendances de Juneau s'étalent dans un entonnoir étroit, et la rivière semble un mince filet d'eau ; de l'autre côté, sur le versant sud, apparaît un plateau incomparable d'une fertilité merveilleuse ; la double rangée de maisons claires s'allonge dans le lointain, puis disparaît enfin au-delà d'une montagne riche en plomb et en zinc. L'arrivée de Jean le tire de sa contemplation. Les deux amis grimpent encore plus haut, à l'ombre du bouquet de sapins verts, presque inaccessibles. Le soleil de l'après-midi est ardent sur les hauteurs ; Martial qui n'en peut plus, essoufflé par cette ascension difficile, s'affale tout de son long dans la mousse ;

« Tu n'est pas montagnard pour un sou, fait Denis, railleur, tu dois t'habituer pourtant, puisque tu reste ; »

« M'habituer ! C'est facile à dire, je suis loin de l'être, et il s'essuie le visage à grands coups de mouchoir. »

« Mais, ne dit-on pas que tu veux les épouser ces montagnes là ? »

« Que dis-tu, il regarde Denis avec une surprise intense, « Qu'y a-t-il ? »

« Dame, on dit que... tu te décides enfin... que tu ne t'en va plus... je t'ai déjà raconté cela d'ailleurs. »

Martial comprit, son ami continuait cette conversation commencée naguère à la sortie de la messe un dimanche ; il demanda avec un grand sérieux : « Veux-tu te marier ? Et comme Martial ne lui répond pas ; » Le veux-tu, oui, ou non ? Je te donne un mois... après les récoltes, pas un jour de plus ; c'est entendu.

Martial voulut répondre, mais il ne trouva pas de mots pour s'exprimer. Jean Denis continua, lui exposant, le bonheur qu'il ne doit pas laisser pour de vains scrupules. Il n'est pas un étranger au milieu des habitants et ce qui est mieux, Jeannette l'aime, c'est évident. Et lui montrant, toute la ferme en bas, il ajoute : Tiens Ledieu, si je n'avais pas choisi ma femme, je descendrais tout de suite de ce côté là. J'irais près d'elle....

Martial l'interrompt brusquement : « Toi ce n'est pas pareil ; mais moi... »

« Tu as raison... elle ne pourrait pas m'aimer comme elle t'aime ; c'est toi, qui descendra, tout à l'heure. »

Il continuèrent plus bas, car une troupe d'enfants et de jeune gens, venait d'arriver dans le champs de framboises, à quelques arpents du rocher qui leur servait d'asile. Ils se turent subitement : Jeannette venait à eux avec d'autres jeunes filles du rang, coiffées de larges chapeaux de paille à cause du soleil. Denis calma bien vite les craintes de Martial.

« Elles ne viendront certainement pas ici ; contente toi de la regarder... de loin, » des voix claires montèrent jusqu'aux jeunes gens ; le chant des oiseaux s'éleva dans les sapins ensoleillés et ce fut dans le silence une musique enivrante, à laquelle vinrent se mêler les cris stridents des cigales invisibles, s'abreuvant de soleil.

Denis parlait à Martial : « Tu as vingt-cinq ans, ne dis pas que c'est impossible. Regarde bien, et lui indiquant la maison que l'ombre envahissait déjà : « Chez vous, les fermes portent un nom et j'en ai entendu de très jolis ; nous disons, la terre, ici ; cette terre est à toi si tu le veux. »

« Et si on me refuse, demande Martial obstiné ; »

« As-tu des yeux pour ne point voir ? Jeannette t'aime. Ai-je besoin de le dire encore ? »

« Comment le sais-tu ? »

« Mais toute sa vie depuis des mois, me le prouve ; elle a renvoyé tous ceux qui se sont présentés... »

« C'est vrai ; cependant son deuil, ne pense-tu pas... »

« Oh ! son deuil ; c'est déjà vieux de deux ans, et aujourd'hui elle porte plutôt le deuil de son amour méconnu. »

« Et si je partais, murmura Martial ; Denis fut surpris d'une telle obstination. »

« Partir ? Quand ton bonheur qui te crie de rester ? Et c'est un devoir aussi ; car tu l'aime cette Jeannette que tu veux fuir. »

« Que dira-t-on si je reste ? Que je suis un voleur de bien... »

Jean Denis ne s'occupe pas de cette question il continue sa pensée.

« Tu peux partir ; mais écoute bien, un jeune homme, un enfant, l'avenir de la famille, est sorti de cette maison... il a donné sa vie pour ton pays. »

« Prends sa place ? C'est un foyer où la flamme chancelle, tu dois la ranimer... cette terre ne doit jamais être vendue. » Martial restait silencieux, indécis. Jean continua : « Aurais-tu peur d'une petite canadienne ? Ma foi, tu étais plus brave devant les boches, à cette charge, l'un à côté de l'autre ; tu te souviens. »

Il ne répondit pas encore. Mais l'argument de son ami le frappa. Pourrait-il être le remplaçant du fils disparu ? Si ce devoir lui donnait le bonheur ? « Que dois-je faire ? Conseille moi. C'est vrai que je l'aime ; mais je suis pauvre et c'est pour cela que j'ai voulu me tenir à l'écart. J'ai goûté du bonheur dans cette maison hospitalière. D'avoir été privé pendant trois ans de guerre, ce m'était une joie très douce de me laisser vivre sans lendemain, entouré de bons soins et d'affection... au réveil, j'ai lutté contre mon coeur, et contre toi aussi, qui m'entraînais ; j'ai refusé toutes les invitations, sous prétextes de fatigues ou d'études, et cependant je tremblais d'apprendre un jour l'annonce de son mariage. »

Jean l'interrompt.

« Tu as eu tort ; c'est fou ce silence incompréhensible... ce soir tu parleras... et tu resteras des nôtres, pour continuer les traditions familiales de toute l'âme française que tu apporte de France. Décides-toi et viens chez nous dès que tu auras une réponse ; et ça ne tardera pas, je te le promets. »

Martial ne répondit rien, mais il tendit amicalement la main à Jean ; et ils descendirent.

* * *

Après le train, Juneau dit à son engagé : « Irons-nous voir la terre à la brunante ; l'avoine doit déjà commencer à jaunir. Ledieu fit un signe affirmatif ; était-ce une chance pour lui ? ainsi il pourrait s'expliquer, demander la main de Jeannette, réussir peut-être ; la joie le transforma, mais il ne voulut pas le faire paraître. Volontairement il demeura fermé tout le temps du souper. Jeannette ne lui avait jamais vu un air aussi sombre. Elle eut l'appréhension que des choses graves allaient se passer. Son coeur se serra un peu ! Partirait-il donc ? Que lui avait mis en tête ce Denis qui ne voulait pas parler. Et tout en pensant à ces choses, elle préparait la table de la salle à dîner ; sur la nappe de toile très blanche, s'alignèrent les belles assiettes bleues et or, dont on se servait le dimanche ; le soleil inondait la salle de ses rayons dansant au plafond, illuminant les murs... Et Jeannette pensa : Il y aura du bonheur dans la maison. »

Maintenant les deux hommes s'en vont par la route, vers le bout de la terre. Martial connaissait cette attirance du sol pour les habitants. Ce n'est pas assez de travailler cette bonne terre féconde pendant les six jours de la semaine, il faut au propriétaire la joie de la voir, de se pencher sur elle, de la palper amoureux, d'en sentir les apures senteurs. Le père Juneau aimait cette visite hebdomadaire, c'était pour lui un plaisir et un divertissement. Ce soir là, ce fut la visite aux pièces de grain. La route monte entre les deux terres jusqu'à la rivière, qui la borne d'un côté ; ils traversèrent le pont, pour entrer dans une pièce d'orge ; les épis inclinés prenaient une teinte d'or, et les tiges ondulaient doucement en longues vagues très douces, comme en cadence. Le jeune homme fut émerveillé de la splendeur de la terre canadienne. Juneau, prenant les devants, égrenait entre ses mains des épis lourds de grains, à chair laiteuse ; ils étaient parvenus au côteau ; les cinquantes arpents de terre apparurent alors dans une féerie de lumière ; le vieil habitant, appuyé contre la clôture de cèdre, racontait à son engagé, les misères des défrichements ; malgré tout, le travail avait été plus facile qu'en d'autres endroits, ici il n'avait pas fallu se battre avec les pierres et les souches, « les roches sont dans la montagne par ici, les racines couraient sur le sol. Regardez moi ça l'ami, est-ce un beau bien, » il se baissa et saisit une poignée de cette terre grise granulée, et l'exposa au soleil ;

« On dirait qu'elle est vivante... celui qui la prendra après moi ne fera pas un mauvais marché. »

« Qu'en ferez-vous, plus tard, demanda Martial. »

D'un geste lent, l'habitant passa la main dans sa barbe. Son engagé venait de réveiller tout le passé avec ses espoirs et ses douleurs.

Il répondit enfin : « Demandez-le à Jeannette, elle seule me reste... »

Martial, s'arrêta, l'espoir au coeur. Il se souvint qu'elle n'avait pas voulu vendre, et tout de suite, il eut la certitude qu'il était aimé.

« Père Juneau, vous me connaissez bien, fit-il subitement ; et sans attendre de réponse, il continua : « Voilà quinze mois que vous me voyez à l'oeuvre ; nous avons les mêmes idées et le même amour de la terre, voulez-vous de moi pour votre fils... »

A UN ENFANT

Lorsque vers moi ton oeil tout doucement se lève,
Enfant si beau !
Ce regard innocent me glisse un charmant rêve
Dans le cerveau !

Rêve qui m'éblouit, me charme et me fascine
De ta candeur,
Comme une voix d'argent à la note divine
Qui parle au coeur.

Mon âme de vingt ans se ressouvient encore
Des jours heureux !
Mais ce temps si jaloux, hélas ! n'est qu'une aurore . . .
Pleurons sur eux !

O jours si pleins d'appâts ! O moments pleins de charmes,
Pourquoi nous fuir ?
Pourquoi, Seigneur, faut-il, par de constantes larmes,
Nous les ravir ?

Plaisirs ! Tendres souris ! Baisers ! Bouche sereine
Des premiers ans !
Revenez consoler le coeur hanté de peine
Des grands enfants !

Je pense à cet esprit qui vit dans la demeure
D'un vrai croyant ;
Je pense à toi ma mère et regrettant je pleure
Comme un enfant.

En te voyant bel ange aux pommettes si roses,
Aux traits si fiers !
Je crois goûter encor l'aromate des roses
Et des baisers !

Déjà trop tôt, hélas ! j'ai franchi de la vie
Le premier pas ;
Dans le sentier commun ou germe l'ironie,
Ne te perds pas !

Oh conserve toujours ta mignonne innocence
Et ton coeur pur !
Que toujours ton regard ait la douce influence
D'un ciel d'azur !

Elie BOURGAULT.

LE PAIN QUOTIDIEN

Les hommes ont placé toute leur confiance
Dans ta vertu sacrée, ô pain quotidien !
Lorsque Dieu dépouilla l'Ancêtre de son bien
Il glissa dans son pain la sublime espérance.

Tu renfermes en toi les attrait du devoir
Rigoureux à nos bras, mais utile à notre âme.
Et ceux qui t'ont compris, au cri qui te réclame,
Ont joint au dur travail la douceur de l'espoir.

Ils ont peiné gaiement sous les tâches ardues ;
De l'aurore au couchant ils ont oeuvré pour toi
Sachant bien qu'à la fin ils auraient sous leur toit
Ta bonté reposante et ta joie assidue . . .

Dépouillé de la forme âpre du châtement,
Uissant les douceurs multiples de la manne
Aux saintes voluptés de l'amour qu'il émane,
Le pain renferme Dieu dans le Saint-Sacrement.

C'est le pain qui refait les forces dépensées
Et c'est de lui que naît le courage éternel
Dont se nourrit le coeur périssable et charnel
Où notre humanité retrempe ses pensées.

Le pain des anciens jours, le pain bis, le pain noir
Était plus savoureux à l'antique misère
Et portait les vertus fécondes de la terre
Dans le sang de la race attachée au terroir.

Nos aïeux, plus croyants, en se mettant à table,
Consacraient le repas d'un grand signe de croix
Afin que le Seigneur, touché de tant de foi,
Leur gardât l'âme franche et le pain délectable.

Aussi sont-ils partis, dans le soir avancé,
Fiers et beaux dans leur force et robustes encore.
Et la terre a repris, leurs coeurs en son amphore
Mais leur cher souvenir ne nous a point laissés . . .

Le pain est fait d'amour, de force et de prière
Et c'est ce qui lui donne un vivifiant parfum,
Car ce sont les vertus des laboureurs défunts
Que renferme le blé jailli de bonne terre . . .

(" La Genèse du Pain ") Alphonse DESILETS.

LE REMPLAÇANT

(Suite)

« Je comprends . . . je comprends, fit le vieillard, soudain très grave, se parlant à lui-même ; et après un silence qui parut un siècle au jeune homme, il leva les yeux vers lui : « Ce n'est pas à moi de décider cela . . . Jeannette vous répondra mieux, je crois.

Il resta songeur un moment, puis il ajouta : « Pour moi je veux bien »

Sans un mot, ils revinrent tous deux à la maison. Jeannette, les voyant venir alluma la lampe, dans la salle d'entrée, puis descendit au jardin, comme au temps jadis, quand on venait la voir. Elle a l'impression bien nette d'isolement. Son amour secret devient trop lourd à porter. Sur ses lèvres errent des paroles qu'elle ne prononce pas, « si vous vouliez, Martial, vous ne partiriez point . . . nous serions si heureux. » Mais elle ne les dira jamais.

Martial est arrivé ; elle entend la barrière grincer sur ses gonds ; il s'avance dans l'allée fleurie ; elle le sait près d'elle et pourtant une force plus forte que sa volonté l'immobilise. Martial n'ira plus dans son pays. Adieu, les plaines lumineuses de France ; une autre lumière l'a pris pour toujours. Jeannette lève alors les yeux sur lui ; le jeune homme est rayonnant. Il semble la voir pour la première fois ; elle est mise simplement, sans recherche ; sa robe noire lui sied à merveille. Vraiment elle ne lui

a jamais paru si jolie.

Il prononça simplement ces mots : « Mademoiselle Jeannette . . .

Le jardin s'assombrit brusquement sans transition et les sommets rougeoient d'incendies éclatants ; c'est une fin de jour comme on n'en voit que là ; le soleil sans diminuer ses splendeurs rayonnantes, se plonge tout entier au-delà des monts ; les grands nuages pourpres flambent et les bois sont encore remplis de lumière ardente. La voix de Martial s'éleva de nouveau, très tendre, comme une caresse d'une infinie douceur . . . attendue depuis longtemps ; Jeannette se laissa bercer, se demandant quel serait le réveil, toute seule, encore, toujours isolée, loin de celui qu'elle aimait de toute son âme ; et dans un beau rêve cette voix disait : « Mademoiselle Jeannette, je vous aime ; si vous vouliez, je resterais ici ; votre pays serait mon pays, vos traditions seraient les miennes ».

Elle leva les yeux, avec l'impression qu'une immense tendresse l'enveloppait toute. Si elle voulait ! Martial parlant lentement continua : « Le père approuve ma demande . . . si vous vouliez de moi, je serais, pour lui le remplaçant qui garde la terre, qui l'aime . . . nous l'aimerons du même amour puissant, inaltérable » ; il se tut. Jeannette le regarda : « Vous ne voulez donc plus partir pour les terres neuves, Martial ?

Il fit non d'un geste.

La nuit était venue ; ils rentrèrent. La lampe de cuivre doré, suspendue au plafond, éclairait

la pièce d'une manière indécise, laissant les meubles dans l'ombre ; dans leurs cadres, les disparus souriaient, en signe d'approbation. Jeannette, heureuse pour la première fois depuis longtemps, faisait les honneurs de la maison ; Martial ne désespérait plus ; il attendait les paroles qui décideraient de sa vie.

Pierre Juneau, assis commodément dans une chaise bergante, fumait furieusement sa courte pipe. « Eh ! Bien qu'attends-tu ma petite » demanda-t-il entre deux bouffées.

Elle se recueillit un moment, puis répondit : « Voilà seulement dix minutes qu'il attend, tandis que moi . . . et se tournant vers Martial, elle continua : « Je ne veux pas que vous partiez d'ici, puisque je vous aime moi aussi ; nous nous marierons entre les récoltes et les guérets » . . .

Les deux fiancés veillèrent ensemble après l'échange de leurs serments. Dix heures sonnèrent à l'horloge.

Martial s'en va chez Jean Denis, le coeur tout plein des souvenirs de cette veillée de fiançailles. Il monte allègrement le sentier de la montagne ; la nuit est silencieuse, et le ciel constellé d'étoiles brillantes. Il se retourne avant de contourner le rocher qui lui cachera la vallée ; la maison apparaît encore éclairée. Jeannette est là, au foyer joyeux, qui demain rayonnera de vie française. Alors, il lui envoie un baiser de la main, et disparaît dans la nuit.

Valleyfield, 13 avril 1920.

Jacques DES MINES.

KERNEVEZ

(Ouvrage couronné par l'Académie Française).

Mlle PAPE-CARPANTIER

7

(suite)

Au bout d'un temps que la jeune fille trouve interminable, la voiture s'arrête devant une grande porte sombre, au-dessus de laquelle flotte un drapeau. Un vieux concierge conduit les deux voyageurs dans le cabinet de la directrice.

Elle est là, assise à un bureau modeste, sous la lumière d'une lampe de travail. Quand Marik se trouve en face de cette figure pâle, empreinte de gravité et de douceur, quand elle voit s'attacher sur elle de splendides yeux noirs qui sont une lumière, elle se sent dominée par l'invincible respect qu'inspire toute supériorité morale. Cependant elle rougit, et par peur de dire ce qu'il ne faudrait pas, ou de ne pas dire ce qu'il faudrait, c'est à peine si elle répond aux questions que lui pose Mme Docé.

Qu'importe ! Celle-ci comprend que la petite paysanne soit intimidée, et elle lui parle avec une bienveillance calme et maternelle. Le cours ne commence que dans huit jours. Pendant une semaine, Marik se trouvera seule dans la grande maison, avec les maîtresses déjà revenues ; cela lui laissera le temps de s'acclimater un peu. Mme Docé a pensé qu'au début surtout, la pauvre dépaycée aurait besoin de solitude, que le contact trop brusque avec des jeunes filles si différentes d'elle la ferait souffrir, et, au lieu de la mettre au dortoir, comme les autres, elle a fait disposer pour elle une petite chambre sous les toits. C'est là que l'on conduit Marik après que M. Girault l'a quittée.

C'est donc fait ! La voilà seule dans cette cellule, blanche et étroite, elle, habituée aux grands espaces, aux courses à travers champs et grèves. La voilà, pour toujours, loin de ce qui lui est cher et familier. Un lit de fer, un placard pris dans l'épaisseur du mur, une petite table de toilette, une chaise, c'est tout son mobilier ; et, d'un seul côté du plafond très mansardé, le jour arrive par une tabatière. Chaque chose étonne Marik : les grands escaliers, si hauts, qu'on lui a fait monter, le gaz qui éclaire les couloirs, les fermetures même des portes, toutes ces nouveautés sonnent le glas de l'exil. Elle est lasse. Ses poumons sont pleins de la poussière du train ; ses yeux brûlent. Plus de douze heures de chemin de fer ont endolori ses membres, et, aux tempes, le battement de ses artères scande le bourdonnement de la locomotive, resté dans ses oreilles. Au début, une énergie la soutenait, une fièvre de s'enfuir, de se sacrifier, de disparaître. A présent, son âme est encore plus brisée que son corps ; elle réalise tout ce qu'elle n'a plus, et plie sous une détresse pire que la mort.

Elle a soufflé sa lampe pour qu'on ne s'aperçoive pas qu'elle veille encore. Mais tandis qu'elle gît, effondrée sur sa chaise, si anéantie qu'elle n'a pas même la force de se mettre au lit, au milieu du carré de ciel noir que découpe la toute petite fenêtre, elle aperçoit une étoile.

XXII

Dès le lendemain matin, Mme Docé lui dit : « Je vais vous demander un petit sacrifice : celui de votre costume. Vos compagnons arrivent dans quelques jours ; vous allez être entourée d'une foule d'indifférentes. Votre coiffe, (cette jolie coiffe que j'aime, moi), les étonnera sûrement ; certaines s'en moqueront, et vous classeront, d'emblée, comme un être à part, qu'elles placeront, sans nul doute, au-dessous d'elles, même si vous valez cent fois mieux ».

Et, devant les yeux de Marik qui se remplissaient de larmes :

« Ne pleurez pas. L'amour du pays natal ne tient pas à la forme des vêtements ; vous ne sèzez pas moins fidèlement bretonne parce que vous aurez laissé votre guimpe et que vous porterez un chapeau, et personne ne se sentira autorisé à voir en vous une singularité. Par l'extérieur et le costume, ressemblez à tout le monde : c'est par votre âme qu'il faut vous distinguer. Et, quoique je vous aie vue hier soir pour la première fois, je connais votre âme, mon enfant, et je suis sûre d'elle.

— Oh, madame ! s'écria Marik avec effusion,



PIERRE ET MARIK.

ce que vous me commanderez je le ferai de tout mon cœur ».

L'après-midi, grâce à une petite somme laissée par M. Girault pour cette usage, elle se trouva vêtue de la tête aux pieds autrement qu'elle ne l'avait toujours été, vêtue comme une *étrangère*. Alors, elle rangea soigneusement en un paquet sa guimpe et sa coiffe ; elle y épingla un morceau de papier sur lequel elle écrivit : *Mes chères hardes de Bretagne*, et pieusement, comme on touche un mort, elle posa ce paquet sur la plus haute planche de son armoire, tout au fond. Mais quand, pour sortir de sa chambre, elle passa devant le petit miroir accroché au mur, elle détourna vivement la tête pour ne se point voir.

XXIII

Le soir où Pierre revint de Paris, l'âme, en vérité, très joyeuse du retour, dès son entrée dans la maison, l'orage éclata.

Jacquette était seule, assise devant la grande cheminée, sous la clarté jaune du lutik. L'heure du souper étant passée, tous les serveurs avaient quittée la salle, mais la table était restée dressée, avec le couvert du fils de la maison.

Il entra. Sa mère s'était levée, l'avait débarrassé de sa valise, et, tout de suite après les embrassements de l'arrivée, lui avait apporté à manger :

« Pourquoi vous donnez-vous la peine de me servir vous-même, maman ? fit gaiement Pierre. Où donc est Marik ? »

La nature de Mme Le Goaz n'était pas de celles qui hésitent devant une explication :

« Marik n'est plus ici, répondit-elle d'un ton qu'elle s'efforçait de rendre indifférent. Elle est partie.

— Partie ? Où ?

— Qu'en sais-je ? Elle s'est sauvée.

— Sauvée ? Allonc donc ? C'est une plaisanterie, n'est-ce pas, maman ?

— Elle s'est sauvée... une nuit.

— Non, non, Marik n'a pas fait cela. Si elle n'est plus ici, c'est que vous l'avez chassée.

— Pierre ! Je n'ai pas l'habitude de mentir ; je n'ai pas non plus l'habitude de me cacher. C'est pourquoi je te répète qu'elle est partie d'elle-même, l'autre nuit, mais que, sans cela, mon devoir eût été de la chasser... et que je l'aurais fait.

— Ma mère !

— Je l'aurais fait ! accentua-t-elle.

— Et pourquoi ?

— Pour des raisons qui ne regardent que moi, pour des raisons qu'une mère n'a pas à donner à son fils.

— Ma mère, reprit Pierre en baissant un peu la voix, je vous en supplie, pesez vos paroles. Si quelqu'un a calomnié Marik près de vous..., je ne sais quelle noirceur on a pu imaginer... vous la connaissez aussi bien que moi, vous pouviez la défendre comme je la défends.»

Mme Le Goaz prit un air très hautain.

— Personne n'a eu la peine de la calomnier.

J'ai vu (ah ! il ya longtemps que je voyais !) et cela m'a suffi.

— Mais vous savez où elle est ?

— Non, je ne le sais pas ; non, ni ne m'en soucie. Ah ! ajouta-t-elle en éclatant, quand on n'a qu'un fils, et qu'il ne se garde pas, il faut bien que sa mère le garde ! »

Pierre avait bondi. Il vint se placer devant sa mère, tout près. Quoiqu'elle fût très grande, il la dominait encore. Leurs yeux se croisèrent, leurs yeux d'acier, si pareils.

« Ma mère, je cours à la recherche de celle que vous avez chassée. Veuillez Dieu que je la retrouve ! »

Et il partit, tête nue, faisant claquer la porte, tandis que le chat, furtivement grimpé sur la table, se régala de la soupe que Pierre avait laissée intacte dans son assiette.

Les Girault, chez qui Pierre courut d'abord, ne pouvaient, (nous savons la promesse qui les rendait muets), lui rien dire de ce qu'il avait si grande fièvre de savoir.

Les deux vieillards lui répondirent par des hésitations, des réticences, des équivoques dont, seule, sa propre émotion l'empêcha de constater l'embarras.

Il quitta le Couédic ne sachant rien de plus que lorsqu'il y était arrivé. Et, tandis que le sable du jardin craquait sous ses pas éloignés :

« Ah ! mon vieux mari, mon vieux mari ! s'écria Mme Girault à bout d'efforts ; qu'il est difficile de mentir à notre âge, quand on n'en a pas l'habitude ! »

Du Couédic, Pierre courut chez Magalon. Celui-ci n'était-il pas, par son métier même, au courant de ce qui se passait à dix lieues à la ronde ?

Il trouva la maisonnette ouverte et vide. Le chercheur de pain était assis, comme l'autre soir, sur un rocher de granit poli qui lui servait de trône.

« Ohé ! Magalon ! appela Pierre à travers la lande.

— Je suis ici, monsieur Pierre. Venez vous asseoir près de moi. Je regarde l'eau. Je me dis qu'elle est profonde et froide pour les malheureux trépassés que j'entends gémir toutes les nuits. Et il y en a, Seigneur Dieu ! il y en a de plus en plus ! Aussi, malheur à ceux à cause de qui l'on se noie ! Au jour du jugement, l'eau qui emplit le corps des pauvres défunts pèsera lourd sur leurs épaules. Elle pèsera, pèsera comme des pierres de plomb, et les fera couler dans un étang de flammes, grand comme notre mer de Bretagne ».

Puis, sans transition :

« Monsieur Pierre, je sais d'avance pourquoi vous me cherchez ce soir. Je sais aussi que c'est sans votre consentement, même sans votre connaissance que ce qui s'est passé... »

— Magalon ! s'écria le jeune homme, vous savez où est Marik.

— Non, monsieur Pierre, malheureusement. A l'heure qui sonne je ne sais point où elle est. L'autre soir, je l'ai tirée de l'eau où elle s'était jetée, par crainte de votre mère, j'en suis bien sûr, quoiqu'elle n'ait pas voulu en convenir. Je l'ai réchauffée, je lui ai donné ma place dans ma cabane, et j'ai passé la nuit sur le rocher où nous sommes. J'y ai bien dormi, à ce qu'il paraît, car le lendemain, quand les alouettes de la lande m'ont éveillé, l'enfant n'était déjà plus là. Elle s'était levée plus matin encore que les alouettes. D'abord, ça m'a donné un coup : j'ai eu peur qu'elle ne soit retournée... enfin... à l'endroit d'où je l'avais retirée. Cependant, elle m'avait promis, bien promis... Monsieur Pierre, reprit-il avec solennité, votre mère attirera sur votre maison une grande colère, ou sans cela il ne faudrait plus croire à la justice de Dieu.

— Et depuis ? demanda Pierre le cœur labouré, sans relever, cette fois, l'insulte faite à sa mère ; depuis ?

— Je ne l'ai pas revue, ni n'ai entendu parler d'elle. Je pensais qu'elle reviendrait peut-être, si elle ne savait où coucher, la pauvrette ! Elle n'est pas revenue. Je vous plains bien, continua le mendiant après un silence lourd ; je sais que vous êtes très malheureux. Cette petite était quasiment votre sœur. Je m'enquerrai en faisant mes tournées, et, si j'apprenais quelque chose, je

vous le dirais; oui, je vous le dirais, même si c'était....

— Merci, Magalon, merci.

— Bonsoir, monsieur Pierre, Dieu soit avec vous ! »

Certes, il en a besoin, le pauvre Pierre, que Dieu soit avec lui.

Depuis son départ précipité, Jacqueline l'attend. D'abord, elle est allée sur la route, devant la ferme; puis, comme l'heure s'avancait, elle s'est postée à la fenêtre, derrière le rideau, d'où elle peut voir la porte de la cour, et elle ne quitte pas cette porte des yeux. Que peut faire son fils si longtemps? Si tard? Où est-il allé? Elle se défie de tout, à présent, surtout de la nature de Pierre, de son premier mouvement.

Depuis combien de temps est-elle là, angoissée, guettant la silhouette noire qu'elle croit proche, ne la voyant jamais apparaître?

Enfin! elle l'a aperçue. Pierre traverse la cour, la cuisine; il monte l'escalier. Et vite, vite, pour qu'il ne puisse soupçonner combien elle était inquiète, combien son cœur a battu, pour qu'il se figure qu'elle n'attache aucune importance à toute cette histoire, Jacqueline se jette dans son lit, s'étend, comme s'il y avait longtemps qu'elle est couchée.

Les explications furent brèves.

« Ma mère, fit Pierre, d'une voix dont il avait peine à contenir le tremblement, je n'ai rien trouvé ce soir. Sans doute aurai-je plus de chance demain, ou après-demain, ou plus tard, car je continuerai mes recherches, je vous le jure, jusqu'à ce que je sache quelque chose. En attendant, je veux vous demander... »

— Ce n'est pas la peine, interrompit Jacqueline d'un ton indifférent, je ne te répondrais pas. Des choses de ce genre arrivent dans toutes les maisons, sans que cela fasse tant d'histoires. Quand, pour une raison plus ou moins grave, une servante a cessé de vous convenir, on la renvoie et on n'a de comptes à rendre à personne. Ici, je suis la maîtresse.

— Certes! mais mon père est mort, et j'ai l'âge d'homme; j'ai donc une part de responsabilité. Je n'ai jamais discuté votre commandement; j'y ai obéi comme le premier de vos serviteurs. Au jour présent, je ne vous accuse ni ne vous condamne, ne sachant rien; mais devant de tels faits, si graves, et que je ne puis, tout seul, arriver à comprendre, j'ai le droit de vous demander pourquoi vous avez agi comme vous l'avez fait.

— Et moi, j'ai le droit de ne te point répondre; et j'ai aussi celui de te dire qu'en me parlant sur ce ton, en rappelant le souvenir de ton père, à propos d'une affaire de cette espèce, c'est en même temps moi et lui que tu offenses.

— Ce serait loin de ma volonté. Vous savez que j'ai toujours été pour vous le fils le plus respectueux et le plus soumis. Je ne m'en vante point. L'affection et le respect sont choses qu'il est doux de devoir à sa mère. Mais ce qui s'est passé ici, en mon absence, est un cauchemar que je voudrais chasser, et vous seule pouvez me tirer de peine. Maman, maman, voyez ce que je souffre! Si je vous ai manqué dans mes paroles, pardon; mais je vous en supplie, expliquez-moi...

— Je n'ai rien à t'expliquer: mon fils n'a pas à juger mes actes.

— Mais en refusant de me répondre, vous me forcez à penser que vous avez commis une grande injustice, et, si Dieu ne l'a pas empêché, un grand crime.

— Un grand crime! Comme tu y vas, fils respectueux!

Elle s'était assise sur son séant. Ses yeux flambaient sous son front implacable que sa coiffe de nuit enserrait comme le béguin d'une religieuse.

« Oui, si Marik s'est suicidée.

— Suicidée? Ah! ah! ah! Tu es simple. Ah! les benêts de garçons! Ils sont bien tous les mêmes. Rassure-toi. Elle est jolie, elle sait plaire: elle ne s'est point suicidée. »

Ces dernières paroles furent lancées avec tant de perfidie que Pierre ne put se contenir.

« Ma mère, je vous en conjure, pas un mot de plus. Je ne laisserai dire à personne, pas même à vous, pareilles infamies sur une enfant qui n'est pas là pour se défendre.

— Et depuis quand as-tu pris l'habitude de m'imposer silence? s'écria Jacqueline avec cette fierté haute qui était son arme supérieure. Depuis quand? Depuis qu'une petite drôlesse te tourne à son gré?

— Marik est une sainte.

— Une sainte? Elle est jolie ta sainte? (Mme le Goaz ricanait.) Elle ne déteste pas les rendez-vous au clair de lune, ta sainte! ni les caudeux des amoureux, puisque je t'ai vu sortir de sa chambre à la nuit tombée, et que tu lui as donné des bijoux.

A cette attaque directe, un voile se déchira pour Pierre; il comprit tout: la profondeur de la haine de sa mère, et les causes de cette haine.

« Ah! vous avez cru... vous avez pu croire... cela... d'elle? Ma mère, je vous affirme, je vous jure, sur votre honneur, qu'il ne s'est rien passé, jamais, entre Marik et moi, dont l'un ou l'autre nous avons à rougir. Ah! c'est cela que vous croyiez? D'elle, et de moi! Eh bien, moi, malgré sa disparition, malgré ce que vous venez de me dire, je doute si peu de Marik, je suis si sûr de ce qu'elle est, que je serais prêt aujourd'hui, demain, sans lui faire aucune question qui pût avoir l'air d'un soupçon, je serais prêt à lui offrir le nom que je porte.

— Ton nom? Ton nom qui est le mien? J'aimerais mieux l'étrangler de mes propres mains, et monter ensuite sur l'échafaud. En voilà assez! Tu es fou. Mais si jamais tu la retrouves, et que tu veuilles lui offrir ton nom,

Pierre venait s'asseoir en face de sa mère, à peu près comme on s'assied à table d'hôte en face d'étrangers dont on ne tient pas à faire la connaissance. La présence des serveurs rendait plus facile leur mutuelle attitude. Puis, il allait d'une occupation à une autre, machinalement, ainsi qu'à des choses qu'on sait parfaitement inutiles.

Dans les premiers temps, il semblait absorbé par cette seule idée: quand allait-on retrouver le corps de Marik? Rien ne lui paraissait probable que son suicide, et il s'étonnait, chaque soir, que le jour qui venait de s'écouler n'eût amené aucune découverte.

A la moindre annonce de quelque lugubre trouvaille, il courait, le cœur battant, se disant: « C'est elle, cette fois; ce ne peut être qu'elle ». Il s'enquêrait des détails, se croyant certain de ce qu'il allait apprendre; puis, subitement rassuré, il se sentait, à la minute d'après, repris par l'effroyable conviction que ce serait pour le lendemain. Une fois, il avait couru jusqu'à Audierne, où l'on venait de repêcher quelqu'un de noyé. C'était un vieux matelot, énorme, gonflé par l'eau sous laquelle il avait séjourné plusieurs semaines.

Et, de ce qu'il vivait ainsi dans de continuelles fausses alertes, il avait pris l'habitude, quand il se promenait le long de la grève, de quêter du regard au loin, sur toute l'étendue de la mer, à la recherche d'une épave.

Cela ne l'empêchait point de tout faire pour retrouver les traces de Marik vivante. Mais, dès le début, il s'était convaincu de l'impossibilité de démarches officielles. Quand il avait parlé de s'adresser à la police de Quimper.

« Va, va, mon petit, avait répondu Jacqueline ironique. Je sais bien ce que les bonnes langues diront, lorsqu'on verra que c'est le fils qui la réclame, et non la mère. »

Alors, il s'était tenu tranquille, mais il n'avait voulu faire de confidences à personne. Non, même pas à sa marraine. Elle n'avait rien pu lui apprendre, le premier soir, lorsqu'il avait couru comme un fou au Couédic, certain d'y retrouver la clef de la douloureuse énigme.

Rien pu? ou rien voulu?

Du reste, Mme Le Goaz avait dû lui raconter les choses à sa manière. Mme Girault se montrait plus affectueuse, plus maternelle que jamais, il est vrai, mais elle n'avait pas questionné Pierre, elle ne lui avait pas parlé de Marik.

Eh bien, tant mieux! Il préférerait qu'il en fût ainsi. Puisqu'elle semblait pour toujours disparue, pourquoi lui aurait-on parlé d'elle? Pour l'en consoler, ou pour l'en détacher? Il aimait mieux se replier en un mutisme que les indifférents jugeraient sauvagerie, et sous lequel se déguisait la pensée constante de cet amour éveillé trop tard, éveillé dans un drame.

Car jusqu'alors, il n'avait cru ressentir pour l'orpheline qu'une affection fraternelle, entrée dans l'âme avec les quotidiennes accoutumances, douces autant que sans flamme, dont il semble si bien qu'on pourrait se passer. Mais la haine de sa mère l'avait soudainement éclairé. La passion est toujours maladroite, parce qu'elle est aveugle. Jacqueline avait fait éclore ce qu'elle redoutait: l'outrance même de son inimitié avait révélé à son fils l'amour qu'elle voulait étouffer: il aimait Marik, il l'aimait de toute son âme, il n'aimerait jamais qu'elle.

Et sous le même toit, et continuellement en face l'un de l'autre, la mère et le fils, si étroitement unis jadis, vivaient comme s'ils eussent été, non pas seulement étrangers, mais ennemis.

De cet état de choses, créé par elle, Jacqueline était fort malheureuse. Comme toutes les natures excessives, elle était sortie désemparée de sa colère. Le remords n'était pas ce qui empoisonnait sa vie. Dans les commencements, elle aussi avait été prise de la terreur que Marik ne se fût noyée, précipitée du haut d'une roche ou fait écraser, mais c'était à cause de sa responsabilité dans un pareil dénouement. Quand Pierre rentrait, morne, elle n'osait pas le questionner, mais elle interrogeait tout bas les domestiques, faisait des signes de croix au claquement d'une porte, au vol subit d'une poule, au grincement de la girouette, à tout ce qu'on sait être le bruit d'une âme qui revient. Par la suite, ses inquiétudes s'étaient endormies, et de ce qu'on ne retrouvait pas Marik, elle prit volontiers son parti.



PIERRE S'ETAIT JETE A TERRE SUR LA BRUYERE HUMIDE.

comme tu dis si bien, tu te passeras de mon consentement; ou bien, tu attendras que les fossoyeurs t'aient débarrassé de ta mère. Ce ne sera peut-être pas long. Alors, tu serais libre de remplir Kergoz de toutes les servantes qu'il te plaira; mais, de mon vivant, les murs ne verront pas chose pareille. Maintenant, va te coucher. Sur ce sujet, nous n'avons plus rien à nous dire.

Et elle se retournera du côté de la ruelle en un mouvement brusque qui fit craquer tout le grand lit.

Pierre resta quelques minutes muet au milieu de la chambre.

« Ma mère, dit-il enfin avec une netteté et une lenteur qui solennisait ses paroles, j'aime Marik Le Gall de tout mon cœur, et je la vénère à l'égal de vous-même. Vous avez raison: sur ce sujet-là, nous n'avons plus rien à nous dire. »

Et il quitta la chambre.

XXIV

Et, de fait, ils prirent très vite l'habitude de ne plus se dire rien. Deux fois par jour, aux heures des repas,

(A suivre à la page 30).



Ce qu'elles dirent...

PAULINE — MARGOT — ESTELLE.

— Au Parc Lafontaine, fin de juin, vers cinq heures de l'après-midi. Coin ombré. Température délicieuse. Margot et Estelle, deux jolies frimousses blondes, causent, assises sur l'un des bancs placés dans le voisinage du Monument Dollard.

ESTELLE — Pauline nous rejoint, n'est-ce pas ?

MARGOT — A l'instant. (Riant). Nous semblons ainsi que des âmes en peine sans elle, des « âmes en plaines » comme disait l'autre.

ESTELLE — Merci. Dis plutôt des femmes en danger. Nous ferions mauvais ménage toutes deux. Vois-tu, mon chat, si je dis noir, tu dis aussitôt...

MARGOT — Blanc, sans y manquer mon lieutenant. Et chose curieuse, voilà que tu te mets à voir rouge... C'est une confusion !

ESTELLE — (Soupirant). Il y aura quelque jour de la tragédie entre nous. Hélas ! à cause de ma ressemblance avec le doux, le conciliant, le bêtant Abel, je serai ta victime !

MARGOT — (sursautant). Eh bien ! tu en as une impudence ! Si l'on peut dire ! Sachez Mademoiselle que sur mon front très lisse ne se verra jamais la marque du fratricide.

ESTELLE — (qui triomphe.) Es-tu solennelle ! Comment dis-tu ? fra-tri-ci-de ? Ouf ! Pour une simple réminiscence de la Bible me servir ce vocable !

MARGOT — Je le maintiens. Aux grands remèdes les grands maux.

ESTELLE — Cœur d'or d'infirmière, va !

PAULINE — (qui approche vivement, et peut saisir les derniers mots prononcés par Estelle). Bonjour, mes petites, mais dites donc n'auriez-vous pu m'attendre pour la distribution des aménités. L'on se traite de cœur d'or, ici... ?

ESTELLE — (lui serrant la main). Chère, chère Pauline, nous t'attendons toujours, quelque soient les douceurs que nous nous lancions gentiment à la tête, Margot et moi. Je te jure que c'est le premier mot... peu ! sucré, qui se présente. Tu l'as goûté.

MARGOT — Bonjour, Pauline, viens, installe-toi entre nous deux, entre nos contradictoires personnes. Bien, je me sens rassurée maintenant. Ah ! bah ! (elle ramasse une revue que Pauline tenait à la main et vient de laisser échapper) tu lis toujours la « Revue des Jeunes » ?

PAULINE — Oui, (souriante). Elle ne vieillit pas, vois-tu ! C'est un avantage, entre beaucoup d'autres qu'elle a sur moi.

ESTELLE — Pauvre petite Mathusa ! (Elle lui effleure doucement les cheveux). As-tu pleuré ce matin sur un nouveau cheveu blanc ? Ta sombre chevelure a-t-elle d'aussi blanches noirceurs ?

MARGOT — (qui feuillette la revue). Pauline, tu prises tant que cela le mystique Vallery-Radot, ou François Mauriac ?

ESTELLE — Mais non, Margot, c'est l'abbé Sertillanges qui intéresse notre amie.

PAULINE — En ce moment, oui.

ESTELLE — Et que dit-il de si extraordinaire ce fils de Saint Thomas ? Quelle « somme » nouvelle offre-t-il à nos modernes esprits ?

PAULINE — Il préconise la belle, la bonne, la fréquente conversation.

ESTELLE — La vôtre alors ! Oh ! le charmant abbé ! Et intelligent !... Il se doute bien qu'il ne prêche pas dans le désert avec un pareil sujet. Pour ma part, je suis convaincue avant de l'avoir entendu. Le sujet, par lui-même, est un argument ad... mulierem.

MARGOT — (haussant les épaules). Tu as bien tort Estelle, d'admettre si facilement que nous aimons tant à parler les femmes et plus que ces messieurs. Si souvent au contraire nous sommes à écouter l'un d'entre eux, pérorant, pérorant.

PAULINE — (taquine). Sans oublier qu'aux moments psychologiques, n'est-ce pas, ces messieurs peuvent être loquaces tant qu'ils le désirent. Tu ne les interromps jamais.

MARGOT — (riant). Jamais. Et voilà pourquoi votre fille est muette... pas assez souvent à son gré.

ESTELLE — Revenons à nos brebis, pardon, au pasteur de notre doux troupeau. Que dit ce bon abbé, Pauline, sur les flots de paroles s'échappant sans cesse des lèvres humaines ?

MARGOT — Ne fais aucun effort de mémoire, chérie. Ouvre au hasard la revue... Tiens, tes yeux brillent. Eureka... Fais voir cette perle ?

PAULINE — (lisant). « La conversation nous donne au voisinage d'autrui un profond sentiment de nous-même, nous invite à jouir de notre humanité sans effort, organise entre nous des ententes exquises, ou, sans amères querelles, des débats exaltants ».

ESTELLE — Bravo ! Ententes exquises ! Débats exaltants ! Voilà qui est parlé ! Ca me va !

MARGOT — Dis donc, Pauline, pourquoi l'abbé Sertillanges sermonne-t-il sur ce sujet ? Je m'en étonne. « Celui qui ne pêche pas par la langue est parfait », nous avait-on accoutumé à croire. La conversation est remplie d'embûches, d'accrocs plutôt soit à la charité, soit à la vérité. Nous la pratiquons avec crainte et tremblement.

ESTELLE — Ca n'y paraît pas !... C'est de la perversion, alors, chez toi, c'est du propre.

PAULINE — Il paraît, Margot, que cela devenait aussi nécessaire de nos jours, que de parler des modes inconvenantes. Sujets d'actualité. La chaire de vérité doit les approfondir pour notre plus grand bien. Quelques écrivains français ont fait la même remarque que toi.

ESTELLE — Qui donc ? Cite, cite. Cela va m'apparenter avec d'illustres personnages, ça me flatte.

MARGOT — Petite snob !

PAULINE — Gonzague Truc, par exemple, Margot.

ESTELLE — Connais pas.

MARGOT — Ni moi non plus.

ESTELLE — (ironique). Si c'eût été Henry Bordeaux, quels yeux extatiques, n'est-ce pas ?

MARGOT — Pas tant que cela. Je ne puis lui pardonner d'avoir déclaré que les canadiennes avaient de grands... pieds.

ESTELLE — Mais il ne nous connaît pas. Les avoir admis petits, petits, eût été une chinoiserie puérile. Il a opté pour le confortable.

MARGOT — Ça lui apprendra aussi à faire de l'exotisme sans rime ni raison. Comment peut-on avoir l'idée de décrire des gens que l'on n'a jamais vus !

PAULINE — Vous délaissiez le Père Sertillanges, mes petites. Vous ne vous doutez guère des choses innombrables qu'il a dites sur la conversation. Cela a absorbé tout son temps durant l'Avent de 1919.

ESTELLE — Oui ! Entre autres, choses ?

PAULINE — Ecoutez ceci, qui émeut, vraiment, nos âmes catholiques : (elle lit.) « La vie du Sauveur est-elle autre chose qu'une conversation supérieure ? Il parla quelquefois avec véhémence et aborda la grande foule ; mais la plus grande partie de son apostolat se passe en des conversations familières, sur les chemins, sous les portiques du temple ou à table »

ESTELLE — Et les Grecs ? Et Socrate ?

MARGOT — (avec un regard surnois vers Estelle). Et les péripatéticiens ?...

ESTELLE — Hein ! Mais tu les collectionnes les grands mots... sans les grands remèdes ! Tu n'as pas hésité, ma parole !... Je commence à te considérer avec respect.

PAULINE — Evidemment, il devait être question des Grecs, devisant en se promenant sous le beau ciel d'Athènes.

ESTELLE — Délicieux ! L'on devrait revenir à cette méthode. Oh ! se préparer au baccalauréat en philosophant sous les arbres du Parc Lafontaine. Quel rêve.

MARGOT — Et en hiver ! Discutez froidement, passe, mais avec dix degrés et plus au-dessus de zéro !

PAULINE — L'abbé Sertillanges a aussi un paragraphe charmant sur la conversation à table. « On est, s'exclame-t-il, le pauvre terrien et le client des rêves infinis ; on mendie de la substance pesante et l'on déploie des ailes ».

ESTELLE — Avouons que les français s'y connaissent. On sait causer en ce pays, à table et partout.

MARGOT — Conclusion ?

PAULINE — « Donner à la conversation toutes ses qualités religieuses et humaines, y introduire l'ordre et la hiérarchie de valeurs que fournit notre esprit de foi » Mais lisez l'article. J'ai simplement voulu amorcer votre curiosité. Vous verrez que les vices de la conversation y sont finement détaillés.

MARGOT — L'on s'en doute. Avec un œil de cette trempe !

ESTELLE — Ententes exquises !... Débats exaltants !... Pour ces quelques mots, je le sacre l'un de mes auteurs de chevet, l'abbé Sertillanges. La conversation c'est toujours un peu cela en votre compagnie, mes cœurs.

Marie-Claire Davleuy



Chez nous...

Toutes les montréalaises ont apprécié la gracieuse coutume de porter au jour de la fête de Dollard, la rose rouge symbolique. Honneur au martyr de la patrie !

Un nouveau recueil de poèmes de Mlle Blanche Lamontagne est un événement littéraire que nous signalons toujours avec plaisir. « La vieille maison », est un volume feuilleté par plus d'une jolie main, en ce moment. La popularité de notre poétesse canadienne-française ne se dément pas.

Mlle Marie-Rose Turcot nous présente son premier livre, si je ne me trompe : « L'homme du jour ». C'est un choix de nouvelles racontées agréablement. Mademoiselle Turcot a de la fantaisie créatrice, de l'observation, beaucoup de facilité à s'exprimer, trop peut-être... Il faudrait élaguer et sertir davantage. A l'œuvre donc, oh ! toute jeune romancière canadienne-française.

Le « National Council of Women » doit être félicité sur le sens commun, doublé d'un heureux sens historique, dont il vient de faire preuve en préconisant l'enseignement bilingue dans toutes les écoles du Canada. L'une des deux langues officielles du Dominion n'est pas considérée par ces femmes intelligentes « as a foreign language », et assimilée à l'italien et à l'allemand. Il est regrettable que certaines grandes institutions anglaises de Montréal persistent — très candidement, toutefois, — à n'en pas dire autant.

Ailleurs...

Les Américaines ont été devancées dans l'organisation de clubs popularisant les vêtements à bon marché. Les françaises n'avaient pas songé aux salopettes, il est vrai, mais une « ligue de bas de coton » a été fondée, il y a quelque temps déjà, à Paris. L'*Echo de Paris* a signalé cette innovation, et rappelé à ce sujet qu'en 1919, un seul magasin à Paris a vendu 1,300,000 paires de bas de soie à trente francs la paire.

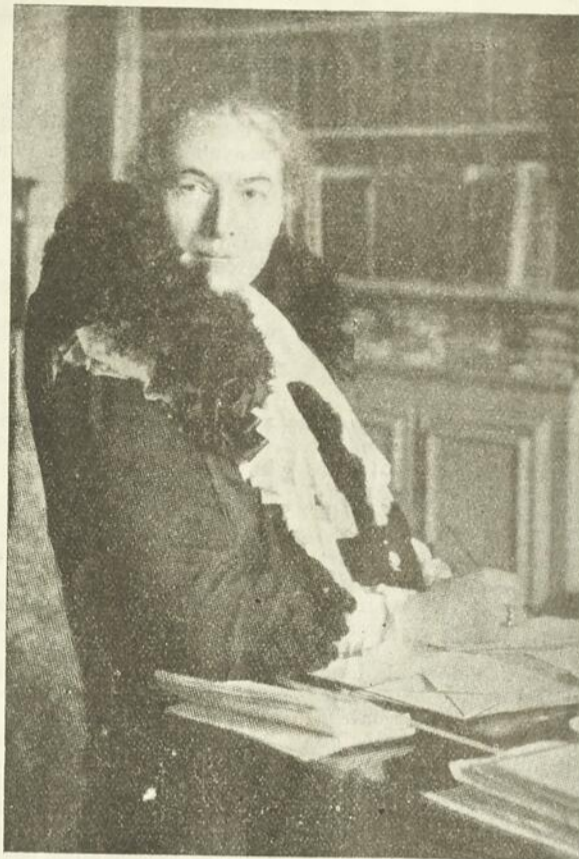
D'après un rapport présenté à la « Société de l'Etude des conséquences sociales de la guerre », dont les quartiers généraux se trouvent à Copenhague, Danemark, il appert que le surplus de femmes en Europe, a triplé depuis la guerre et se chiffre actuellement à 15,000,000.

L'évolution féminine en Chine se poursuit et traverse une phase intéressante. L'on s'y préoccupe de culture générale et plusieurs femmes chinoises vont chercher dans les lycées d'Europe, jusqu'aux Etats-Unis, les éléments de toutes les sciences.

Des progrès semblables sont constatés au Mexique. Il est intéressant de lire la vie de l'une des initiatrices du mouvement en ce pays, Senorita Doctora Maria Teresa Montoya, médecin, qui a bien maintenant soixante-dix ans.

La princesse royale de Suède (Marguerite de Connaught), surnommée si joliment la « princesse aux fleurs », et dont on a appris la mort récente, est l'auteur d'un volume qui paraît en ce moment en Angleterre : « The Garden that we made ». L'art de cultiver soi-même son jardin y est bien délicatement compris et préconisé. La princesse de Suède a eu, entre autres, ce mot touchant : « Nothing made by human hands can be at all compared with the wonder and beauty of God's flowers ! »

Portrait littéraire



Madame Humphrey WARD
1851-1920

A quelle famille de lettrés appartenait cette romancière anglaise ! Née Mary Augusta Arnold, Mme Ward était, entre autres, la nièce du célèbre critique anglais, Matthew Arnold. Jeune fille, elle vint à Paris en compagnie de cet oncle, et dina, un soir, en compagnie d'écrivains français de renom parmi lesquels, Hyppolite Taine. Ce dernier s'émerveilla de la fine intelligence de Miss Arnold. Il faut relire la lettre où Taine raconte son entrevue avec la jeune fille. Elle est insérée dans la « Correspondance » de cet auteur publiée par Hachette.

Rappelons également que Madame Humphrey Ward a, à deux reprises, si je ne me trompe, situé le cadre de ses romans au Canada. Dans « George Anderson », par exemple, qui a paru, il y a plusieurs années dans *La Revue des Deux-Mondes*. Un bon nombre des romans de Mme Ward ont été traduits en français.

Enfin, l'auteur de « Robert Elsmere » fut une philanthrope distinguée. Elle fonda à Londres, l'« Edward Settlement », destiné aux petits infirmes de toutes sortes. Elle en fut l'intelligente et tendre directrice.

Quelle existence bien remplie a été celle de cette aristocrate de la pensée et du sentiment ! Elle mérite profondément le modeste hommage que nous lui rendons aujourd'hui.

Elle est décédée le 24 mars dernier.

Quelques articles de revue...

Paul Bourget. — Renan et Taine après 1870. (La revue Universelle, 15 mai 1920). Berthe G. Gaulis. — Le bolchévisme musulman. (Ibid.) A. D. Sertillanges. — La conversation. (La Revue des Jeunes, 10 janvier et 15 mars 1920). William Banks. — French Canada and the British Empire. (Current History, avril 1920). Gonzague Truc. — De quelques déformations de l'art littéraire. (La Minerve française, 1er et 15 février 1920). Geneviève Beauquis. — En lisant Wells. (La Grande Revue, mai 1920). Paul Dudon. — Trois filles de France sur les autels. (Etudes, 29 mai 1920). Paul Coulet. — La doctrine catholique du Capital, Droits et devoirs. (Ibid.) Robert de la Sizeranne. — L'art religieux et les salons. (La Revue des Deux-Mondes, mai 1920). A. C. Campbell. — Why sugar is scarce ? (The Canadian Nation, 15 mai, 1920). Albert Roussel. — Quelques jeunes musiciens français. (Le Canada Musical, juin 1920).

Jeanne CLOSSE.

Lendemain de Conquête

Nous extrayons de l'œuvre récente de l'abbé Groulx, les deux belles pages que voici :

Somme toute, après ce lendemain de conquête, en cette année 1766, c'est un point d'interrogation angoissant que doit se poser l'historien. Que va devenir dans la nouvelle atmosphère infectée de protestantisme dissolvant, la jeune race idéaliste, chevaleresque, fille d'une si pure histoire, synthèse des labeurs et des pensées des ancêtres, issue des beaux chevaliers aux luisants coups d'épée et aux merveilleuses aventures, la race de la Nouvelle-France amoureusement modelée dans les mains divines de l'Eglise ?

Si les menaces sont grandes, Dieu merci, les protections sont plus hautes et plus puissantes. La jeune nationalité allait être guidée dans ces périodes si laborieuses, par un grand évêque, un évêque de la meilleure tradition épiscopale, plus méritant que ne l'a fait jusqu'ici l'histoire, plus grand que d'autres venus après lui et d'une gloire moins assurée de l'avenir. Au-dessous de ce chef prend place un clergé clairvoyant et laborieux, « d'un attachement et d'une fidélité sans égale au Saint-Siège », osait dire un jour au Pape lui-même, l'abbé de La Corne. Ces nobles vertus lui vaudront de savoir garder mieux à son peuple l'intégrité de la foi et des mœurs. Elles permettront à l'un de nos évêques, Mgr Hubert, d'écrire à Rome, trente-quatre ans après la conquête, que depuis 1760, à peine cinq catholiques ont apostasié leur foi.

Il existait aussi, entre les deux races mises en présence, l'une de formation saxonne, l'autre de descendance latine, une opposition mentale, une incompatibilité de sentiments, une absence d'affinités qui atténueraient le péril des contacts. La juxtaposition des races s'est faite, mais non point la pénétration. Et la nôtre, race historique, de celles dont l'unité se fait du mélange de plusieurs, sous l'action du milieu et des institutions, la nôtre gardait cette force de n'avoir mêlé en son creuset, que des éléments homogènes. Race la plus pure peut-être sur tout ce continent, elle aurait cette prérogative d'être plus impénétrable.

Enfin, c'est le temps et le lieu de rappeler la parole mémorable de Marie de l'Incarnation : « Le Canada est un pays spécialement gardé par la Providence ». Plus haut que toutes les protections humaines, veillait la gardienne auguste de notre histoire, la Providence de Dieu qui n'a jamais abandonné le spectacle du monde ni même celui d'un continent, à l'uniformité désastreuse d'une seule race et d'une seule civilisation.

Heures lyriques.

Epigramme contre moi

A OLIVAR ASSELIN.

Vous m'avez épinglé dans votre anthologie
Comme un insecte rare, un brillant papillon ;
Je me vois, à l'honneur de l'entomologie
Mon docte maître, orner votre collection.
Sur mon aile chacun jugera si la goutte
D'émail qui l'agrément a perdu son éclat,
Si cette poudre exquise qui la veloute
Sous le coup d'éventail des heures s'envola.
Chacun mesurera la longueur de mon aile.
Je suis étiqueté, classé, catalogué,
Lecteur admire moi si je te semble un aigle
Si je suis un nabot tu pourras me narguer.
Je brille tel un astre—il me faut bien le croire—
De moyenne grandeur ; car vous aurez voulu
Vous faire le gardien de ma durable gloire
Aussi longtemps que votre ouvrage sera lu.
Pour soi-même souvent l'on a des complaisances.
Mais comment d'un regard calme et judicieux,
Qui veut être étranger, se lire avec aisance
Entre les grands élus et les morts sourcilieux ?
Ce qu'il en est de la fantasmagorie renommée !
La noble chose et qui vous sauve du néant !
L'avenir oubliera ma belle âme embaumée
De poète ancien, épineux et né en...
Un soir, lorsque du Temps auront fui les décades,
Un vieux bibliomane, un savant avisé
Dont on aime à flatter l'innocente toquade,
En m'exhumant voudra me conférer.
Ce méconnu... (dira sa bouche doctrinale)
De nombreuses erreurs son œuvre se chargea...
Parmi les « poetæ minores », je signale...
Que dira-t-il ? Au fait je me sens « feu » déjà.
(Anthologie des poètes canadiens). René CHOPIN.

DU SALON A LA CUISINE

La mode simple et jolie

Pour la campagne et la plage, lors même que l'on fréquente des endroits très à la mode, c'est une preuve de bon goût et de raffinement que de choisir des toilettes simples. C'est-à-dire sans broderies ou ornements somptueux, sans rien qui alourdisse ou qui surcharge. Cette simplicité, cependant, n'exclut pas la fantaisie et c'est sur les toilettes de plage ou de campagne que l'on peut se permettre les couleurs un peu voyantes, les garnitures originales et les caprices amusants. Ainsi, les rouges et les jaunes vifs qui, à la ville feraient un effet déplorable, sont admis et l'on voit même avec agrément des casques de soie ou des chandails de tricolette dans ces tons vifs retombant sur une jupe blanche à plis soleil.

Le plissé soleil est la fureur du moment ; pas une robe qui n'en soit ornée ; quand ce n'est pas la jupe entière qui est comprise de cette façon, c'est un ou deux volants au bas du corsage ou d'étroits plissés posés de chaque côté de la jupe, verticalement le long des coutures. Ce serait une nouveauté heureuse si elle n'avait l'inconvénient de demander beaucoup de tissu et de se froisser très rapidement, quand il s'agit d'une jupe entièrement plissée. Pour une petite toilette d'été, relativement peu coûteuse c'est tout de même abordable.

Pour les toilettes claires et qui réclament un blanchissage fréquent, il est nécessaire de choisir des formes simples, facilement lavables, qui ne présentent pas de grandes difficultés de repassage. On a trouvé pour corriger la simplicité trop uniforme d'un grand nombre de robes de coton une combinaison charmante. Il s'agit du mélange de deux tissus : l'un uni, faisant le fond ; l'autre pékiné, constituant garniture. Rien de plus simple que ce travail qui produit un effet très heureux.

Pour porter avec ces robes simples, il est un vêtement exquis, élégant et fort commode à exécuter. Je veux parler du petit manteau de taffetas.

Il est peu de femmes comprenant vraiment la valeur de la coquetterie d'aujourd'hui qui hésitent à s'en parer. Il s'agit d'une courte veste en taffetas noir formant casaque et drapant le corps ; elle dessine devant un mouvement croisé en châle monté après deux épaulettes plates ; les basques, courtes, arrêtées au-dessous des hanches, sont faites de quatre grosses coques de taffetas double ; une ceinture étroite en cuir ou en bijouterie serre la taille.

Nous recommandons spécialement la fine coquetterie de cette vareuse aux femmes cherchant à se procurer un vêtement élégant d'été qui remplace le grand manteau et les collets de plumes ou de marabout.

Pour les robes courantes beaucoup de teintes très vives, de coloris hardis, éclatants ; on fait des crépons groseille, vieux rouge, abricot, bleu de roi. Ces crépons se rebrodent volontiers de petites perles

blanches, noires ou de couleur. C'est une garniture solide et très nouvelle, mais qui a l'inconvénient d'être fragile et de supporter mal les blanchissages réitérés, ce qui est cependant une condition nécessaire lorsqu'il s'agit de vêtements de coton. Quoi qu'il en soit, pratique ou non, ce genre est très en vogue, aussi bien sur le souple linon, le modeste crépon de coton ou le riche taffetas.

La vogue du foulard nous est aussi une très précieuse ressource ; nous pouvons, en combinant foulard et serge ou foulard à dessin et foulard uni obtenir de très fraîches toilettes estivales.

Parmi les dessins nombreux dont la fantaisie sollicite notre caprice, il n'en est pas qui nous plaise davantage que les foulards à pois. C'est toujours vers ces motifs classiques que va notre goût et c'est presque uniformément les coloris marine que nous adoptons. On fait surtout le haut de la robe jusqu'au-dessous des hanches en foulard à pois alors que le bas est en serge souple unie. Il est inutile d'insister sur l'aide précieuse apportée par cette combinaison à l'art des transformations.

Nous voyons aussi beaucoup d'organdi. Les cols, les plissés, les jabots et même les guimpes sont la nouveauté. L'organdi peut être, à volonté, blanc ou de couleur, ce qui le laisse très facile à mettre. Quels jolis effets nous obtenons avec ces guimpes à manches ! Elles accompagnent des robes de taffetas, de lainage même et surtout de surah. Car ce tissu, longtemps oublié, va nous revenir. Ce n'est certes pas une nouveauté, mais un retour que nous accueillerons volontiers. Le surah n'est ni jeune, ni bien joli par lui-même, mais il remplacera avantageusement le satin et se drapera mieux que le taffetas. Et, comme il y a des ferventes de l'un et de l'autre, nous verrons autant de satin que de taffetas et de surah.

En passant la revue des petites élégances à-côté qui caractérisent la nouveauté, je tiens à signaler la place de plus en plus marquée accordée dans notre parure aux encolures en linon. On voit beaucoup de cols plissés montant très haut en arrière et évasés devant sur un plastron. Malgré la vogue dont jouissent ces cols, il faut reconnaître qu'ils ne sont guère pratiques, puisqu'ils engoncent un peu et qu'ils ne peuvent supporter le blanchissage.

Mais la mode se préoccupe-t-elle de ces contingences ?

Perle Satin



No 1.—ROBE DROITE EN TOILE PALM-BEACH « GERANIUM » GARNIE DE TOILE CIREE NOIRE. CORSAGE BOUTONNE DEVANT AVEC COL EVASE NOUE D'UNE CRAVATE DE SATIN NOIR.



No 2.—JOLIE TOILETTE DE SOIE GRIS-BEIGE. CORSAGE FERME DE COTE AVEC COL MONTANT. DES BANDES DE TAFFETAS BLEU GARNISSENT LE BAS DE LA JUPE ET LE DEVANT DU CORSAGE.

LES TOUT-PETITS

La santé des enfants dépend de l'hygiène.

Dès l'âge le plus tendre, on doit les habituer à des soins de propreté qui leur deviendront une accoutumance nécessaire et un besoin, en même temps qu'ils leur éviteront maintes contagions souvent mortelles.

Avant chaque repas, l'enfant doit se laver les mains au savon, surtout à l'âge turbulent où il touche à tout, fait des pâtés de sable, des tours et des forteresses de terre... où il recueille, enfin copieusement, tous les microbes mis à sa portée.

Ces microbes ne deviennent dangereux que s'ils pénètrent dans l'organisme. La bouche et le tube digestif en sont la porte grande ouverte. Si l'enfant touche son pain, ses fruits, il avalera forcément avec quantité de bacilles.

Une chose peut nous rassurer : c'est que les microbes introduits en notre organisme ne nous intoxiquent pas forcément. Ils ne se développent et ne deviennent nocifs qu'en cas d'affaiblissement de fatigue ou de prédispositions ; mais ces cas peuvent se présenter d'un moment à l'autre, et le mieux est de se tenir loin de ces hôtes minuscules autant qu'importuns et redoutables.

Un autre soin de propreté sur quoi on ne

saurait trop insister c'est le lavage minutieux des dents.

Des fragments d'aliments peuvent rester entre les dents après les repas. Ils s'y décomposent et leurs fermentations, se renouvelant dans les interstices dentaires, amèneront la carie, la gencivite ou d'autres infections et inflammations.

Certaines mères ont la fâcheuse coutume de porter d'abord dans leur bouche la cuillerée de soupe ou de bouillie qu'elles vont donner à Bébé, pour voir si ce n'est pas trop chaud.

Louable précaution, moyen détestable. Rien n'est plus antihygiénique, plus malsain.

La bouche est un réservoir où se peuvent emmagasiner maints germes de microbes, sous la langue, entre les gencives, dans les dents ou dans la salive. C'est vouloir les transmettre au pauvre mignon...

La cuiller de l'enfant ne doit servir qu'à lui, — à lui seul. Que la mère ait une autre cuiller avec laquelle elle goûte ; mais que jamais un objet ne passe de sa bouche dans celle de l'enfant.

L'habitude de se brosser les dents après chaque repas se prend vite ; en la donnant à l'enfant, on lui évitera maintes douleurs dentaires, si pénibles parfois, et peut-être d'autres infections plus graves.

Ne l'oubliez pas.

A la queue de la poêle

CRQUES DE LA MONTAGNE

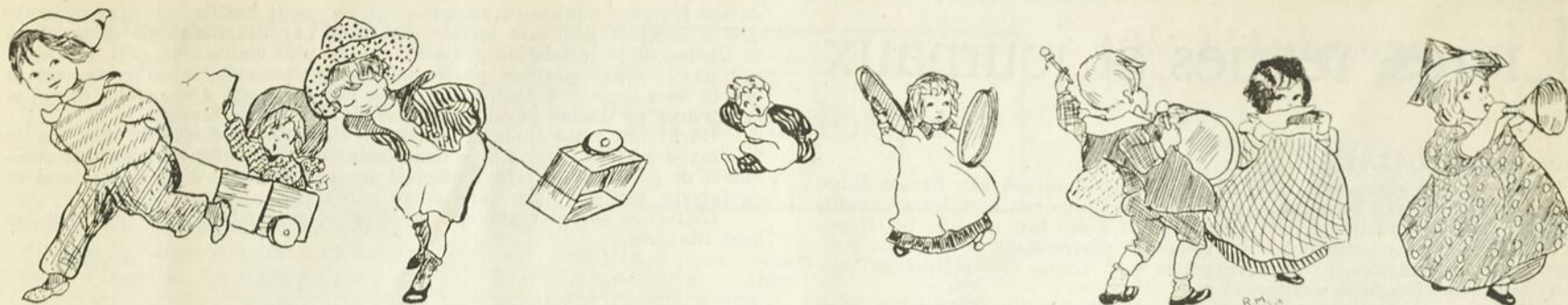
Râpez des pommes de terre crues. Mélangez-y un œuf ou deux (entiers) ; une ou plusieurs gousses d'ail coupées en tranches fines, du sel et du poivre.

Mettez dans la poêle de l'huile et un peu de graisse et versez-y la pâte cuillerée par cuillerée pour faire autant de criques que vous en désirez.

Laissez dorer d'un côté, puis de l'autre. Servez chaud dans un plat orné de persil.

FLAN AUX POMMES DE TERRE

Epluchez quelques pommes de terre. Coupez-les en rondelles assez minces. Mettez-les dans un plat rond allant au four. Battez un œuf comme pour une omelette. Ajoutez-y une tasse de lait. Battez de nouveau. Salez. Versez le tout sur les tranches de pommes de terre de manière à ce qu'elles soient juste couvertes. Mettez, par-dessus, quatre petites noisettes de beurre, puis placez dans un fou gai le plat ainsi préparé. Laissez cuire environ une heure. Lorsque vous retirez le plat du four il a pris une belle couleur doré foncé.



CHEZ MARRAINE

LE CONCOURS CHEZ MARRAINE

J'ai déjà commencé à recevoir des réponses à notre concours de récits historiques. Toutes sont bien intéressantes, mais, quelques-uns de nos petits concurrents ne paraissent pas avoir saisi très bien le genre de récit que l'on demande. Il ne s'agit pas de faire pour notre concours une sorte de devoir de classe, où l'on s'efforce, suivant ses capacités de se conformer aux règles de la narration historique. Ce que MARRAINE désire c'est un récit tout simple, raconté dans le même style naturel et spontané que vous employez pour vous « conter des contes » les uns aux autres. Que les faits et les dates que vous citez soient exacts, mais que la forme de votre récit soit de vous, le fruit de votre seule imagination. Voilà ce que vous demande MARRAINE. Nos petits amis trouveront à la page suivante, le récit que la mort de Guynemer, le brave aviateur français, a inspiré à un petit écolier français de 12 ans. Il ne faudra pas imiter cet exemple, mais seulement vous en inspirer dans votre travail. Et maintenant bon courage et succès.

Le concours est ouvert à tous mes fillets, aux tout petits comme à leurs aînés — jusqu'à dix-sept ans.

Les concurrents seront classés en deux catégories, ceux de 12 ans ou moins formant la première et les autres, jusqu'à 17 ans, la seconde. Il y aura deux prix pour chaque catégorie.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 15 juillet. Ils ne devront pas dépasser 150 mots. La liste des lauréats sera publiée dans la Revue d'août.

Les envois devront être signés d'un pseudonyme et porter, bien en vue, l'âge de leur expéditeur. Un enveloppe cachetée, renfermant les noms, adresse, pseudonyme et âge du concurrent devra accompagner chaque envoi. Le tout sera adressé à MARRAINE ODILE, *Revue Nationale*, 286, rue Saint-Laurent.



Envoi de Casa, 11 ans.

Béquillarde

(Suite)

— C'est vrai... pourtant... Enfin voyons si ton idée lui sourirait ? fit la mère à moitié vaincue.

On consulta Angèle, qui parut ravie à la pensée d'avoir des compagnes de travail et de jeu.

Elle fut donc envoyée à l'externat et tout s'y passa à merveille jusqu'au jour où d'étourdies petites filles lui infligèrent le rôle de la fée Carabosse, dans cette malencontreuse charade que la sous-maitresse de madame Marcotte empêcha de continuer ; peut-être Angèle aurait-elle mieux fait de rire de l'idée de ses compagnes que de la prendre au tragique... malheureusement, froissée déjà du surnom de Béquillarde que les folles écolières lui avaient donné, la pauvre petite infirme ne fut pas maîtresse du chagrin que lui causa cette nouvelle et humiliante preuve de sa disgrâce ; mais de peur, comme de coutume, d'affliger ses

parents, elle concentra dans son cœur la peine qu'elle ressentit et retourna courageusement à l'externat le lendemain de cette pénible petite scène.

Hélas ! à cause de cette charade manquée, par la faute involontaire d'Angèle, les élèves de madame Marcotte avaient pris celle-ci en grippe, et à partir de ce jour néfaste, il ne fut sorte de malins tours que les injustes petites filles n'inventassent pour « se venger, disaient-elles, de cette sottise bossue qui les avait empêchées de si bien s'amuser le jour de la fête de Madame ! »

Que c'était vilain, méchant, n'est-ce pas, mes amies, d'agir de la sorte ? et combien ces enfants devaient avoir mauvais cœur, elles qui tyrannisaient ainsi à plaisir un pauvre petit être frêle et digne de pitié comme Angèle.

Et pourtant, non, elles n'avaient pas mauvais cœur ; mais elles se croyaient offensées et elles ne réfléchissaient pas... or, je vous l'ai dit souvent : la plupart des fautes des enfants viennent de ce manque de réflexion...

Une seule des élèves de madame Marcotte était restée fidèle à Béquillarde, c'était la pensionnaire appelée Marie, qui avait vainement essayé d'empêcher ses compagnes de choisir la petite infirme pour fée Carabosse.

Elle passait maintenant toutes ses récréations auprès d'Angèle essayant de l'égayer, de la faire sourire, lui racontant des histoires, lui en lisant, causant avec elle, la protégeant, sans en avoir l'air, contre les espiègleries des méchantes qui lui en voulaient si injustement.

Aussi Béquillarde aimait Marie de tout son cœur et elle en parlait sans cesse à son papa et à sa maman.

Elle leur disait comment la pauvre Marie, orpheline depuis l'âge de cinq ans, était élevée à l'externat par la bonté d'une dame de madame Marcotte ; ses parents ne lui avaient laissé aucune fortune et il ne lui restait personne au monde, sauf cette excellente dame. Sans doute, quand Marie serait grande et instruite, elle deviendrait sous-maitresse chez sa bienfaitrice ; mais cette destinée semblait bien triste à Angèle qui avait pris l'externat en horreur et que son affection pour cette bonne petite Marie y faisait seule retourner chaque jour.

III

LA VENGEANCE DE BEQUILLARDE

— Maman, dit un matin la chère mignonne (qui depuis quelques temps semblait s'affaiblir et diminuer de semaine en semaine, au lieu de croître en force et en taille comme le font les enfants à son âge), maman, si le bon Dieu me reprenait pour faire de moi un petit ange, est-ce que tu ne voudrais pas de ma chère Marie pour petite fille ?

— A quoi vas-tu penser, follette ? répliqua la mère feignant la gaieté, alors qu'elle pâlisait de douleur et se sentait défaillir à cette seule supposition de son enfant.

— Dame, répartit Angèle, on m'a raconté que cela arrive quelquefois...

— Quelquefois... répéta la mère dont l'angoisse redoublait, mais si rarement!..

à suivre

A la cueillette

Le petit prince héritier du trône de Belgique, Léopold, duc de Brabant, se conduisit comme un héros, tout le temps de l'affreuse guerre qui vient de finir. Sa maman, la reine Elisabeth, très fière de lui l'a souvent photographié, lorsqu'il revenait de la manœuvre avec sa compagnie.



Ce petit prince, en effet, à peine âgé de douze ans, au début de la guerre devint soldat au 12^e de ligne. Presque chaque jour il manœuvrait avec ses grands frères d'armes. « Il a même déjà été aux tranchées, sur sa demande instante et à sa très grande joie, nous dit un officier revenu du front. Je l'ai vu travailler, pelle à la main, deux heures durant, au creusement de boyaux de communication entre la troisième et la deuxième ligne et il rêvait d'aller faire le coup de feu « avec les grands », les « braves ». N'est-ce pas que voilà un vaillant petit prince ?

Bibliographie enfantine : « Belles histoires et belles images ». « La fée des Iles » — par Pierre Maël. Cette jolie histoire se passe en Bretagne. Les illustrations sont pittoresques et charmantes. Après avoir beaucoup joué, chanté et sauté on pourra s'amuser encore et finir gaiement la récréation en feuilletant ce beau livre. La petite Simonne, « la fée des Iles » est bienfaisante et combien gentille quand elle devient la protectrice des petits pêcheurs orphelins. Ceci plaira à mes filleules. Mais leurs jeunes frères s'intéresseront vivement aux aventures tragiques des enfants perdus en mer en pleine tempête.

M. O.

Livres, revues et journaux

CROQUIS LAURENTIENS.

Un volume signé par le fr. Marie-Victorin, préfacé par Ernest Bilodeau et illustré par Edmond J. Massicotte, voilà ce que sont les « Croquis laurentiens », et avoir dit cela, c'est déjà en avoir fait un très bel éloge. C'est que, les trois hommes qui ont collaboré, diversement et dans des proportions fort inégales, à cet ouvrage, se sont acquis une réputation très enviable et entièrement méritée.

Bilodeau est le chroniqueur exquis et spirituel qu'on lit toujours avec plaisir... même quand il cause politique. Massicotte est l'artiste consciencieux dont le crayon très sûr fixe en des tableaux d'une extraordinaire vérité, les types et les vieilles coutumes de chez nous.

Le fr. Marie-Victorin est un véritable poète, dont la prose harmonieuse et colorée chante comme jamais peut-être ils n'avaient encore été chantée, même en vers, les belles âmes et la belle nature de son pays. Chez lui on ne trouve aucun des défauts que l'on a reproché, parfois jusqu'à l'injustice, à nos écrivains du terroir. Il a horreur du cliché et son vocabulaire, très riche, son imagination très vive, guidés par un goût que l'on trouve rarement en défaut, lui font tracer des tableaux très originaux de scènes qui, décrites par tant d'autres, rendraient l'ennuyeuse impression du déjà vu.

On lui reprochera peut-être de ne nous donner que de courts récits, de composer ses livres de pièces brèves et sans lien entre elles et il se peut qu'on en conclue que, pour s'en tenir à ce genre de composition il faut qu'il se sente incapable de conduire à bonne fin une œuvre de longue haleine. Comme s'il était plus facile d'écrire une série de petits contes exquis ou de descriptions pittoresques qu'un roman, même excellent, et comme si les « Lettres de mon moulin » constituaient une production inférieure dans l'œuvre d'Alphonse Daudet !

Chicanerie que tout cela. « Les Récits laurentiens » sont, dans leur genre, une œuvre de qualité supérieure, qui honore grandement celui qui l'a produite et la littérature nationale dont elle fait partie.

Les lecteurs de la *Revue Nationale*, qui ont pu goûter à plusieurs reprises le style si élégant et si ferme, si original à la fois et si classique, de l'auteur des *Croquis laurentiens*, voudront tous se procurer cet ouvrage et lui donner une place d'honneur dans leur bibliothèque.

Le volume est édité par la communauté des frères des Ecoles chrétiennes, à laquelle le fr. Marie-Victorin appartient et sa typographie est excellente. Il ne se vend que 75 sous en librairie. Ajouter 10 sous pour frais postaux.

A. ST-P.

* * *

LE DIVORCE, par le R. P. Ceslas Forest, O. P. En vente chez tous les bons libraires, 75 sous.

Voici un ouvrage qui arrive bien à son heure. Il expose la doctrine catholique sur le divorce, cette plaie purulente des sociétés protestantes ou dominées par les sectes antireligieuses, et qui menace de se communiquer aux rares pays où la morale chrétienne est encore reflétée dans les lois.

L'auteur est professeur de théologie et il sait écrire, ce qui lui a permis de traiter son sujet avec une grande sûreté de doctrine et dans un style sans pédantisme, qui le met à la portée de toutes les intelligences normales. S'il n'eût été que théologien il eût pu faire un livre d'aspect plus scientifique, mais utile aux seuls spécialistes ; s'il n'eût été que littérateur, il courrait le risque d'être superficiel et de passer sous silence, faute de les avoir lui-même aperçus, quelques-uns des aspects les plus graves de la question qu'il avait entrepris de traiter. Etant ce qu'il est, il nous a donné un livre fortement pensé, clairement ordonné et très bien écrit où tous les éléments essentiels du problème sont brièvement, mais assez complètement exposés et de la lecture duquel on sort intellectuellement et moralement plus riche qu'on n'y était entré.

Certaines tentatives faites à la Chambre des Communes et au Sénat, pour faciliter le divorce à toutes les classes de notre société par l'établissement de cours provinciales de divorce ont provoqué la publication de cet ouvrage, et si ces tentatives ont échoué, on peut dire en toute vérité que c'est due, pour une large part au solide travail du P. Forest. Beaucoup

de nos hommes publics catholiques, foncièrement hostiles au divorce, mais qui se seraient peut-être laissés désarmer par l'exclusion de la province de Québec de la législation projetée, ont vu plus clairement qu'il ne s'agissait pas là d'une question provinciale, mais nationale, et qu'ils avaient le devoir de s'opposer à l'adoption d'une mesure aussi antisociale, même si la province de Québec devait être mise à l'abri de ses ravages.

En livrant cette étude au public, le P. Forest a donc fait un geste de très large portée. A nous tous maintenant de consolider les résultats obtenus et de prévenir un retour offensif des partisans du divorce en lisant et en faisant lire son livre dans notre entourage.

L'ouvrage sort des ateliers du *Droit* et se vend 75 sous chez tous les bons libraires.

A. ST-P.

La Coiffure

Se bien coiffer est un art dans lequel excellent beaucoup de femmes, mais pas toutes. Il y faut des dons de nature : cheveux fins et souples d'une jolie couleur, ni trop abondants ni trop clairsemés, ni trop longs ni trop courts, et, pardessus le marché, bien plantés autour du visage. C'est l'idéal, mais la nature, hélas ! ne le réalise pas toujours, et c'est ici qu'une honnête coquette intervient utilement : c'est un shampoing de qualité appropriée qui rend les cheveux mousseux, c'est un coup de fer qui les moire d'ondulations à peine marquées, c'est un postiche discret qui « meuble » utilement, c'est un joli peigne qui agrémente l'ensemble. Dans l'une des coiffures illustrée nous voyons par exemple un de ces grands peignes noirs à pierres d'agate qui sont très au goût du jour.

La coiffure en elle-même est d'une agréable simplicité de ligne, facile à réaliser par ses propres moyens quand on a les cheveux assez longs pour former le large chignon roulé qui barre la nuque. Une mèche « en marteau » au-dessus de chaque oreille met un détail amusant dans cet ensemble net de fioritures.

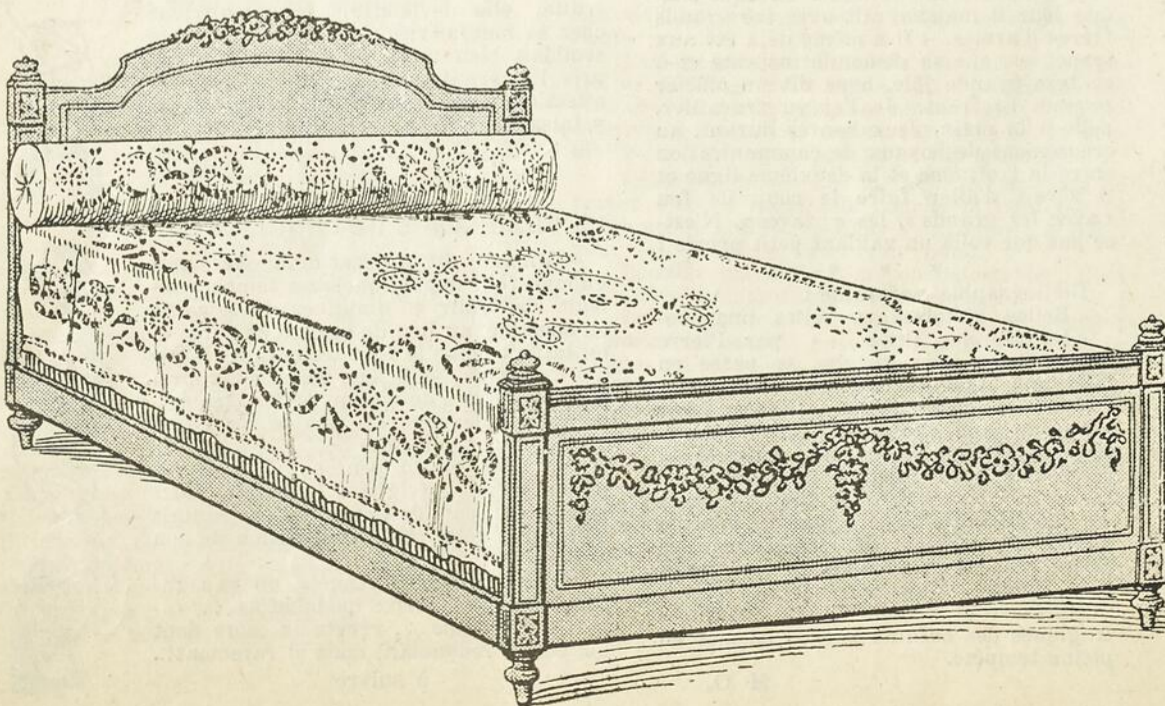
L'autre modèle, très nouveau aussi, s'exécute ainsi : Les cheveux sont tirés en arrière, légèrement ondulés, relevés, très haut derrière, roulés sur eux mêmes et terminés en frisures. Un bandeau de nattes de tulle blond sur chevelure brune enserme la tête.



Le panier à ouvrage

Nous vous présentons, ce mois-ci, un superbe couvre-lit d'un travail facile avec broderies anglaise, plumetis et richelieu. Le travail de richelieu peut se remplacer, comme il a été dit dans une précédente causerie, par du point de tige et des nœuds français. Ce couvre-lit se termine à volonté par un ourlet à jour, une dentelle ou un feston. Dans le cas où le dessus de rouleau ne plairait pas on pourra le remplacer par des toilettes d'oreillers assorties.

Modèles de la maison Raoul Vennat, 642 St-Denis, Montréal, Tél. Est 3065.



L'oiseau-mouche

Dans mon jardin bordé de larges plantes,
Juste assez grand pour être tout fleuri,
Un oiseau-mouche aux ailes frémissantes
Passe et repasse en son vol étourdi.
Ce visiteur qui nous vient des tropiques
Connaît d'avance où sont les résédas
Et, fleur lui-même, il a des goûts uniques
Que les bourdons, les abeilles n'ont pas.

Il reparait à la saison nouvelle
Quand la cigale entonne sa chanson.
De notre été c'est l'heure solennelle
Où tout flamboie et tout devient rayon.
Avec amour j'accueille sa visite
En lui cédant les plantes de son choix !
Puis un chagrin me prend dès qu'il nous quitte
L'aurais-je vu pour la dernière fois ?

Illusion, ravissement et songe !
Plaisir d'été ne dure qu'un instant.
Rien ici-bas ne se montre constant.
Un bon moment jamais ne se prolonge.
Rêve d'un jour, image passagère
Se déroulant comme au fond du sommeil,
C'est l'oiseau-mouche, une forme légère,
Qui s'en retourne aux pays du soleil.

Benjamin SULTE.

POUR L'AVANCEMENT
DES LETTRES

La Société Saint-Jean-Baptiste demande
un roman — \$500 en prix

Notre république des lettres ne lira pas sans intérêt l'annonce d'un grand concours littéraire par la société Saint-Jean-Baptiste de Montréal. Jusqu'à présent, notre si active société nationale a lancé et réussi quatre concours de nouvelles, qui ont fourni à plusieurs jeunes écrivains l'occasion de se produire. De ces joûtes littéraires sont nés la *Croix du chemin* (1916), la *Corvée* (1917), *Fleurs de lys* (1918) et *Au pays de l'érable* (1919). Pourquoi pas un roman, c'est-à-dire plus et mieux qu'une nouvelle ? Voici d'ailleurs les règles de ce nouveau concours.

1° Le concours est ouvert à tout écrivain de langue française né au Canada ou demeurant au pays depuis cinq ans au moins.

2° Toute oeuvre soumise au concours doit satisfaire à ces deux seules mais essentielles conditions : être conforme à la morale chrétienne et présenter des caractères canadiens-français comme personnages de premier plan.

3° L'étendue des manuscrits devra être d'au moins cinquante mille (50,000) mots.

4° Le concours se terminera le 1er mai 1921. La Société ne recevra aucun manuscrit avant le 1er mars 1921.

5° Pour l'identification de tout manuscrit soumis au concours, l'auteur devra se borner à lui donner un titre, en transcrivant trois pages extraites de son oeuvre et qui resteront connues de lui seul. Il pourra établir son identité en produisant ces trois pages au jury du concours.

6° Le jury se composera de cinq écrivains, désignés conjointement par la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal et la Faculté des lettres de l'Université de Montréal.

7° Pourvu que, dans l'opinion des juges, les trois meilleurs manuscrits soient trouvés dignes de récompense, le lauréat du concours recevra trois cents (\$300) piastres et les auteurs des deux meilleures oeuvres recevront cent (\$100) piastres chacun.

8° La Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal se réserve le privilège d'éditer l'oeuvre du lauréat, pourvu que le jury lui en fasse un rapport favorable. En outre, la Société s'engage à remettre au lauréat la propriété littéraire de son oeuvre, à l'expiration des cinq années qui en auront suivi l'apparition.

Le Chef du Secrétariat.

Emile MILLER.

Montréal, 18 mai 1920.

Sous la loupe

MONA — Excessivement défiante et sagement prévoyante. Nature fine et fière, peu banale. Un peu d'orgueil, un brin de vanité... Mon Dieu ! Qui donc est parfait ici-bas ? Mona ne l'est point-elle l'avoue ingénument du reste — mais elle est assurément soucieuse de se perfectionner. Elle en a le goût et le désir. Ce qui aide beaucoup à la besogne, ce serait, je gage, une volonté plus ferme, plus égale encore. Mona est consciente de sa valeur ; elle voit aussi passablement ses défauts ; ce qui est rare... Elle observe volontiers et finement — pas toujours avec charité tout de même ! Elle cause et taquine avec plaisir, elle discute avec ardeur et conviction. Elle n'est pas toujours gaie mais elle a souvent de la bonne humeur, de l'entrain, de l'activité. Elle est imaginative et capable d'enthousiasme. Mais elle ne doit pas « s'emballer » car elle a un jugement très solide et elle n'exagère rien. Débrouillarde et pratique, elle n'est tout de même ni terre à terre, ni pot-au-feu. Elle est franche mais peu expansive, et j'ajoute consciencieuse jusqu'au scrupule parfois.

RAYON DE LUNE. — De l'entrain, de la gaieté, de la véracité, de l'enthousiasme. Votre correspondante Mademoiselle est jeune, franche, simple et aimante, très sensible. De l'orgueil mais pas de pose ni de vanité. Elle n'est pas aussi expansive qu'elle paraît l'être. Elle cause facilement et avec brio. Un brin d'égoïsme et de caprice ; la volonté n'est pas toujours égale, pas toujours constante mais elle a ses heures de fermeté et elle est capable de beaucoup d'initiative. Elle est fine et malicieuse sans méchanceté — nullement rancunière. Elle a extraordinairement le goût et la volonté de faire son devoir. Elle est très intéressante. Je vous adresse ce manuscrit ce soir même.

TOUJOURS HEUREUSE — Très sensible, et facilement impressionnable, d'humeur un peu inégale, timide et nerveuse. La volonté est assez ferme, influençable mais capable de résolution calme et tenace. Elle est constante et généreuse. Elle a beaucoup de jugement et presque à l'égalité, de l'imagination. Je crois qu'elle observe très soigneusement les autres et elle-même ; elle s'analyse et comme elle n'a pas trop d'orgueil elle voit juste ; comme elle aime le Beau, elle travaille à son perfectionnement. Je note un souci constant de chercher à faire bien et mieux que jamais. Elle a un goût délicat et doit être très pieuse. Elle aime à plaire et à être aimée mais sans aucune coquetterie. Elle a de l'ordre et je la devine économe. Idéaliste et rêveuse.

MUGUETTE — Ah ! ça, Mademoiselle Muguet, vous voulez vous moquer de ma vieille sagesse, de mes lunettes, de mon sexe, de ma loupe, des « guillemets » !... Allons lisez, tel que je vous l'offre mon travail et ne croyez pas que je suis malin, ni trop indulgent... Très originale — une pointe d'excentricité ; n'aime pas à être ni paraître banale. Beaucoup d'égoïsme et cependant capable d'être généreuse. Débrouillarde et vive, active et s'intéressant à toutes sortes de choses, bonne mais, capable de taquinerie et de petites malices — sans méchanceté. Très sensible — susceptible, un brin coquette et aimant plaire, affectueuse et cherchant l'affection, mais pas expansive. L'esprit est fin et vif, un peu précieux. Elle a du goût, beaucoup d'imagination. La volonté est inégale, influençable, peu énergique. A certaines heures, elle est déprimée et mélancolique.

VINETTE — Elle est bien amusante Vinette ! Elle a de l'esprit et de l'originalité, de la gaieté... cependant, je gage que son joli sourire s'efface parfois... que Vinette pensive et mélancolique s'oublie à broyer un peu de noir ? Elle a de la volonté mais sans raideur ; elle est douce, aimante et très sensible. Cependant elle essaye visiblement de maîtriser sa sentimentalité, son imagination — très vive. Elle est idéaliste avec une tendance au mysticisme. Elle est bonne mais avec un égoïsme d'enfant gâté. Elle a dû l'être — et il n'y a pas longtemps ! — Mais cela ne m'effraye guère. Avec la vue nette du devoir, la volonté ferme, le jugement sur que possèdent Vinette, on devient « quelqu'un » et très distingué, très affiné. Elle est franche, timide parfois, enthousiaste souvent.

L'Aubépine

O neigeuse aubépine, ô sourire de mai,
Sur le front du coteau baigné d'air embaumé,
Je viens dire ton nom, ta blancheur odorante ;
C'est pour toi qu'en mon cœur la jeune strophe —
chante.

Je chante pour bercer ma peine dans ces bois,
Je te chante, aubépine, en songeant qu'autrefois,
Comme toi le frimas de ta blanche parure
Candide, je portais le lis d'une âme pure.

J'étais une aubépine en fleur en mes douze ans.
O brève effeuillage de mes rêves naissants !
Heure d'aube où vêtu de native noblesse
J'étais vierge de doute et vierge de tristesse.

Aubépine ! aubépine ! en foulant ce penchant
Pourquoi donc endeuiller le rythme de mon chant
Quand ton printemps fragile emmielle la brise
Et que le bourdon d'or de ton parfum se grise.

Hélas ! toujours se mêle au présent, le passé...
Que ta paix, belle fleur, calme mon cœur blessé.
Je veux baigner mes doigts de ta neige divine
Et boire, plein mes yeux, ta jeunesse, aubépine !

Albert FERLAND.

(1) Cette belle pièce de notre excellent collaborateur, a été « tassée » hors de la Revue de mai, par les exigences de la mise en page. Nos lecteurs nous en voudraient de ne pas la leur livrer, même un peu hors de saison.

Réflexions d'un petit
français de 12 ans sur
la mort de Guynemer

« Guynemer est le Roland de notre époque ; comme Roland il était très vaillant, et comme Roland il est mort pour la France. Mais ses exploits ne sont pas une légende comme ceux de Roland ; en les racontant exactement, c'est plus beau que ce qu'on pourrait inventer. Pour le glorifier, on va écrire au Panthéon, parmi les autres grands noms, le sien. On a mis son avion aux Invalides. Dans notre école, on lui a consacré une journée. Ce matin, en entrant à l'école, on a affiché sa photographie ; à la leçon de morale, on a appris par cœur sa dernière citation ; en exercice d'écriture, on a tracé son nom ; en rédaction, on a eu à parler de lui ; enfin, on a dessiné un avion. On n'a pas pensé à lui que quand il a été mort ; avant qu'il soit mort, dans notre école, chaque fois qu'il abattait un avion, on était fier et heureux. Mais quand on a appris sa mort, ce fut un chagrin comme si un membre de notre famille avait été frappé.

« Roland a été l'exemple des chevaliers d'autrefois. Guynemer devra être l'exemple des Français de maintenant, et tous tâcheront de l'imiter et se souviendront de lui, comme on s'est souvenu de Roland. Moi surtout, je ne l'oublierai jamais, je garderai le souvenir qu'il est mort pour la France, comme mon cher papa ».

PRINCESSE LOINTAINE — Très froide — nullement sentimentale — l'esprit très positif, très indépendant. Une fierté susceptible, une humeur un peu hautaine — bonne et généreuse au fond mais incapable — je l'affirme — de sensibilité. Intellectuelle et fort cultivée — l'imagination est tenue en laisse et le sens critique débridé. Cela compose un personnage peu banal, intéressant plus encore que sympathique.

GHISLAINE — Je retourne le manuscrit et voici l'étude demandée — Sensibilité, nervosité, impressionnabilité extrême. Enthousiasme — humeur inégale. Elle est vive et souvent distraite. Pas mal d'imagination mais plus encore de jugement. Sens pratique développé. Un peu d'égoïsme, quelques légers caprices. La volonté est calme et résolue. Une certaine coquetterie — gracieuse — rieuse — ingénue. Franche, démonstrative, aimante, mais pas toujours expansive. Je ne serais pas étonné si vous me disiez qu'elle « est forte en calcul » !...

KERNEVEZ

(Suite de la page 30).

Bienfaisant de la façon la plus intelligente, comme on l'est souvent dans les grandes familles d'industriels, il avait organisé son usine et tout ce qui concernait ses ouvriers d'une manière aussi large que sage. Deux ans auparavant, il avait fondé une école maternelle, et, pour une raison quelconque, venait d'être forcé de remplacer la directrice.

« Je n'aurais rien pu désigner de meilleur pour vous, dit Mme Docé à Marik, dès que celle-ci eut achevé la lecture de la lettre. Le traitement est de douze cents francs. Vous habiterez une gentille maison d'école, toute neuve ; vous aurez un petit jardin. La population de Jouy est honnête et laborieuse ; et, ce que j'apprécie le plus à votre point de vue, ma chère petite, votre vie s'écoulera près de gens tels que M. et Mme Vogel. Je ne suis allée qu'une fois à Jouy, au moment de la fondation de l'école, mais j'ai rapporté, de ce centre industriel et de cette famille, l'impression d'un idéal de paix et de concorde.

— Oh ! madame, répondit Marik avec reconnaissance, si vous me jugez capable de remplir cette place, je m'appliquerai tant, que vous n'aurez point honte de votre élève ».

Le jour du départ arriva vite, et Marik, émue à la fois des adieux et des projets, de ce qui finissait et de ce qui allait commencer, se trouva installée, avec sa modeste valise, dans le wagon qui devait la conduire à Jouy.

Parfois, en une promenade, il vous est arrivé de gravir une côte très escarpée, très périlleuse, très brûlée du soleil. Vous atteignez enfin le sommet. Derrière vous, le chemin rocailleux où vos pieds ont saigné ; devant vous, une plaine fertile, ombragée, *doux fleurante*, comme dit Montaigne. Quelque chose d'analogue se présentait pour l'orpheline. Après des mois de travail qu'avait précédés la plus effroyable des tempêtes, elle se trouvait vis-à-vis d'une existence neuve, sinon joyeuse, du moins pacifiée, pleine de travail et de respectabilité.

Pauvre petite âme troublée, il ne te reste plus qu'à tâcher d'oublier ce passé, vieux d'un an déjà, où tu as senti l'horreur de l'injustice, l'effroi de l'abandon, où tu aurais succombé, sans quelques mains tendues vers ta main. Et, quelle que soit l'âpre joie que tu trouves à y penser sans cesse, tâche aussi d'oublier cet amour qui te brûle encore.

Du sommet de la côte où te voilà arrivée, ne regarde plus que devant toi ; et ne conserve de la pénible route, que les quelques fleurs cueillies en passant, que le souvenir du bien que l'on t'a fait.

XXVII

Ni le temps ni le travail ne rendaient le calme à Pierre.

Le temps ? N'était-ce pas pour toujours qu'il s'était juré d'aimer ?

Le travail ? Il fauchait ou labourait tout un jour, trouvant une jouissance aiguë à faire agir ses muscles jusqu'à l'épuisement.

Le vieil Alanik le regardait faire avec inquiétude.

« Que notre maître commande, suppliait-il, puisqu'il a appris dans les livres ; mais qu'il me laisse faire l'ouvrage ! Il abat le travail de deux journaliers. Ce n'est pas une vie de chrétien qu'il mène, et on se tue à ce métier-là.

— Vieil Alanik, répondait Pierre en haussant les épaules, tu te figures toujours que j'ai douze ans ».

Et il continuait, mais malgré cela, son âme ne retrouvait pas le repos.

Un jour, le valet et lui étaient allés visiter une pièce de terre assez éloignée, et s'en revenaient en longeant la mer. Pierre, selon son habitude, ne quittait pas l'horizon des yeux, quand tout à coup Alanik s'écria, comme s'il lui était impossible de se retenir davantage :

« Vous attendez encore, monsieur Pierre ? Moi, je suis bien sûr, maintenant, que la mer ne ramènera rien.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle ne rejette pas ceux qui ne sont pas morts ».

Pierre, brusquement, saisit le bras du domestique :

« Elle n'est pas morte ? Tu dis qu'elle n'est pas morte ? Où est-elle alors ? Que sais-tu ?

— O mon pauvre maître, comme vous êtes malheureux ! Je ne sais rien du tout ; sans cela, il y a beau temps que je vous aurais averti ;

mais, tout de même, on peut bien avoir son idée. Je ne voudrais rien dire d'une jeune fille qui avait l'air d'une brave enfant, et dont la mère était une si honnête femme ; mais ça me fait trop de peine de vous voir vous boire le sang parce que vous croyez qu'elle s'est tuée. Moi, je ne le crois point. Une jeunesse comme ça, ça ne connaît pas la vie, ça se laisse détourner. Si jeune ! et toute seule ! Il n'y a pas qu'elle, donc ; et comme me le disait encore hier la mère Guillou, en revenant de placer sa sardine : « La petite Marik à Mme Le Goaz, elle n'est peut-être pas perdue pour tout le monde ».

Le visage du jeune homme se décomposa. D'un mouvement de violence irrésistible, il leva son penn-baz au-dessus de sa tête, ainsi qu'une massue, puis le lança au loin dans la bruyère.

« Tu as de la chance, mon pauvre Alanik, tu as de la chance d'être vieux, et de m'avoir tant soigné, quand j'étais enfant. Je te défends, tu entends, je te défends de jamais parler à personne, pas même à moi de... celle dont tu parles. Et maintenant, ajouta-t-il avec rudesse, va voir à Kergoz si ma mère n'a pas besoin de toi ».

Humblement, le vieux domestique répondit : « Pardonnez-moi, monsieur Pierre, je ne voulais pas vous faire de la peine ».

Pierre, resté seul, s'était jeté à terre sur la bruyère humide. Lui, si doux, si maître de lui d'habitude, comment, avait-il pu sortir ainsi de son caractère, lever son bâton sur son serviteur, sur son vieil ami ? Mais aussi, dans quelle indignation l'avaient jeté ces commérages de paysans, sans vergogne aussi bien que sans pitié, que n'arrêtaient même pas ce qui est innocent comme Marik !

Innocent ? Innocent ? Était-ce bien sûr ?

Le plus affreux, c'est que les paroles d'Alanik répondaient à un état de son âme. Jusqu'à présent, il aurait eu horreur de se l'avouer, mais toute confiance était tuée en lui. Il n'était plus capable que de douter. Il ne croyait plus en sa mère : Est-ce qu'il n'allait plus croire non plus en Marik ?

Et, quelque effort qu'il fit pour la chasser, la phrase haineuse de la mère Guillou revenait sans cesse à son oreille : « La petite Marik à Mme Le Goaz n'est peut-être pas perdue pour tout le monde ».

En effet, puisqu'elle n'était pas morte, qu'est-ce donc qu'elle était devenue ? A peine formulée, la calomnie prenait, en la conscience de Pierre, une apparence de réalité, et l'image qu'il évoquait sans cesse lui apparut subitement moins pure.

XXVIII

Comme il traversait la cour, en rentrant, son cœur battit : la chambre de Marik était entr'ouverte.

C'est vrai ! Il avait entendu, hier, dire à sa mère que la lessive était terminée, et que le linge à raccommoder s'accumulait, (ce linge qui n'avait connu jusqu'alors que la lèste aiguille de Marik), il avait fallu arrêter à Fouesnant une ouvrière qui, moyennant douze sous par jour, venait coudre à la journée. C'est dans cette chambre qu'on devait l'installer pour travailler et peut-être pour coucher, si elle préférait ne pas s'en retourner tous les soirs.

Pierre ne put se retenir de pousser la porte. Personne.

Il entra.

La chambre n'avait pas été ouverte depuis le départ de Marik. Une odeur assez violente de mois et de renfermé se dégageait des murs et du sol nu, et par la fente des volets entr'baillés, des filets ciliques de lumière montraient de la poussière partout où ils tombaient. Des monceaux de linge blanc de lessive encombraient la chaise, la table boiteuse, et débordaient du banc-tossel.

Où, c'est dans cette pauvre chambre, presque semblable à un recoin d'étable, qu'il était venu tant de fois, que, tant de fois, il avait vu sa petite amie, qu'il lui avait parlé le dernier soir.

Sauf la poussière entassée, tout y était pareil à jadis ; les objets ne changent pas si vite ! Les gens s'en vont, les choses restent ; elles restent ironiquement.

Accrochée au cadre du lit, au-dessus des volets, Pierre reconnut une toute petite chromo qui avait appartenu à Françoise : un Christ vêtu de bleu et de rouge qui montrait son cœur au milieu de sa poitrine ouverte. Et ce cœur sanglant était couronné à la fois de rayons et d'épines.

Tiens ! Qu'était-ce donc que ce papier soigneusement épinglé à la suite du Christ ? une feuille blanche, oblongue, enjolivée de guirlandes bleues, ayant aux quatre coins de petits gé-

nies, qui tenaient comme attributs un compas, un globe, un livre, un rouleau :

Témoignage de satisfaction accordé à l'élève Pierre Le Goaz, classe de sixième.

Visa du professeur.

Ah oui ! il se rappelait maintenant. C'était au retour de sa première année de collège ; c'était un de ses premiers témoignages. Marik, toute petite fille alors, avait absolument voulu qu'il lui en fit cadeau, et elle l'avait placé là, à côté de l'image devant laquelle elle faisait sa prière.

Pierre décrocha le papier blanc et bleu, et essuya la poussière, et, lentement, le plia :

En se haussant pour atteindre le témoignage, il avait fait tomber un tas de linge posé sur le banc-tossel ; et tandis qu'il se penchait pour le ramasser, il aperçut à terre, sous le lit, quelque chose qui brillait. Il allongea le bras, fit venir cette chose : C'était une de ces épingles à boules irisées, miroitantes, ornées de paillettes, que l'on vend dans les Pardons ; mais l'épingle était brisée, faussée, une seule de ses boules restait intacte.

Avec une intense émotion, Pierre la reconstruisit. Il se baissa de nouveau, força ses yeux à voir dans l'obscurité, explora le dessous du banc, du lit avec son penn-baz ; et voici qu'il retrouva aussi la seconde épingle, la petite broche d'émail, la bague dont le châton portait une croix.

Tout y était, tout ! Mais en quel état ! broyé, tordu, en miettes. Il semblait qu'on se fût acharné contre ces petites choses délicates qu'il avait eu tant de plaisir à donner.

Alors, comme il tremblait que quelqu'un n'arrivât, il joignit les débris au témoignage de satisfaction, enveloppa le tout d'un morceau de papier et le serra dans la poche de son gilet.

Durant trois jours, ce petit paquet le brûla. Il lui semblait qu'il contenait des reliques, tout ce qui lui restait du meilleur de sa vie.

Plusieurs fois dans la journée, n'y pouvant tenir, il se mettait à l'écart, en un recoin de la grange ou derrière une meille d'ajoncs. Doucement, religieusement, il déliait le papier ; et ses doigts tremblaient. Alors, il regardait les pauvres bijoux brisés, les berçait dans sa large main brune, comme si c'eussent été de petite être vivants, très précieux et très malades ; puis, se rappelant que Marik avait baisé le Christ de la bague, il y posait aussi ses lèvres avec ferveur.

Mais, chaque fois, il se répétait comme un problème qu'il n'arrivait pas à résoudre :

« Pourquoi n'a-t-elle pas emporté avec elle les souvenirs que je lui avait donnés ? Pourquoi les retrouvés-je abîmés ainsi ? »

Cette question l'obsédait à tel point qu'il résolut de s'en ouvrir à sa marraine. Il courrait à elle ; il romprait le silence qu'il avait gardé jusque-là ; il avait besoin que quelqu'un eût pitié de lui.

Lorsque Pierre entra, Mme Girault était installée devant l'antique secrétaire en acajou, sur lequel elle faisait sa correspondance et où elle rangeait ses papiers.

« Bonjour, mon garçon, fit-elle. Voici bien longtemps que l'on ne t'a vu. Tu nous délaisses.

— Je ne l'aurais pas voulu, marraine, mais j'ai eu beaucoup, beaucoup de besogne.

— Je sais : les moissons à finir et à rentrer ; du goémon à remonter de la plage, pour l'égrais ; des coupées de pins à Loctudy ».

Elle avait repoussé ses papiers de la main, et regardait amicalement son filleul assis en face d'elle, sur le petit sofa. Pierre se taisait ; maintenant qu'il était en présence de sa marraine, son émotion l'empêchait de trouver une phrase : il ne savait par quel mot commencer ce qu'il avait si grande hâte de dire.

Un tout petit terrier anglais noir et feu, sauta d'un bond sur ses genoux, et lui posa ses pattes sur les épaules en signe d'amitié.

« Tiens ! Qu'est-ce que c'est que cette petite bête-là, marraine ? Je ne vous la connaissais point.

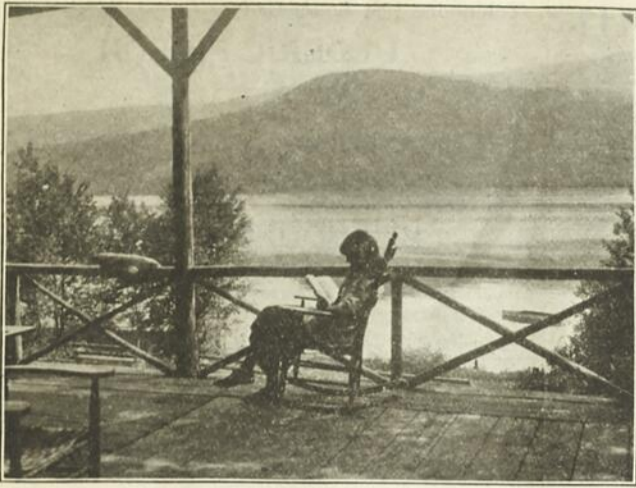
— Non ; c'est un nouvel hôte du Couédic. Une fantaisie de ton parrain. Il m'a rapporté vendredi, cette petite chienne de Quimper, sous le prétexte qu'elle me tiendrait compagnie et m'empêcherait de m'ennuyer. Mon cher mari ne se doute pas que j'ai toujours de la besogne et que je ne m'ennuie jamais ».

Elle passa la main sur la jolie tête du petit animal, qui, des genoux de Pierre avait sauté sur les siens, et semblait fort bien comprendre de qui on parlait.

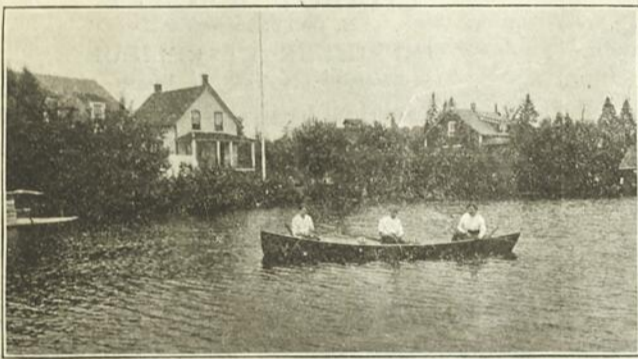
(A suivre)

Le Canada Illustré

La vie au grand air dans les principaux
endroits de villégiature des
Laurentides



Le panorama qui s'offre aux yeux des visiteurs au lac Tremblant est l'un des plus grandioses des Laurentides.



Le lac Carré, à St-Faustin, est le rendez-vous d'un grand nombre de villégiateurs.



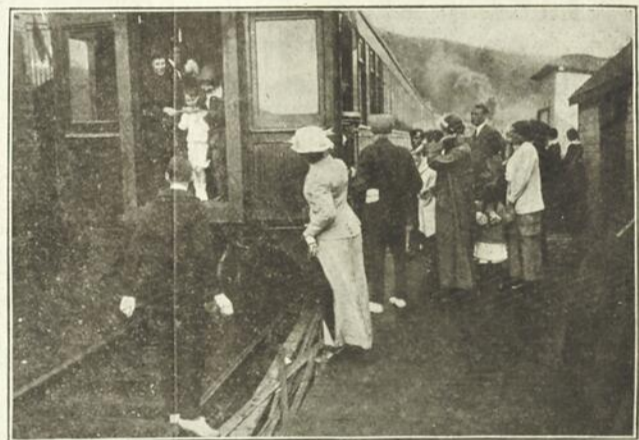
Promenade en chaloupe sur la rivière du nord, par un calme matin de juillet.



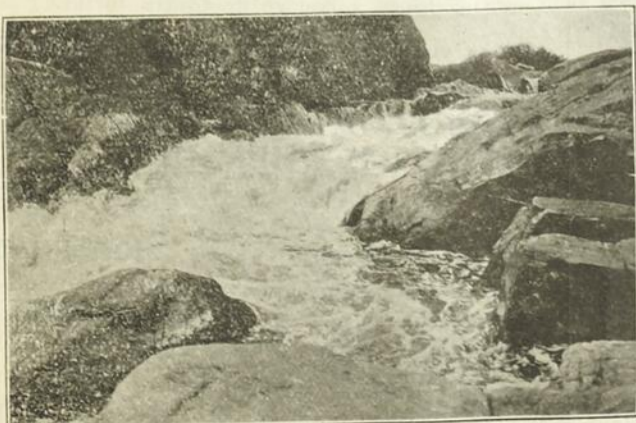
Les préparatifs pour le bain sur la plage du lac Tremblant.



Jour de régates dans une villégiature populaire des Laurentides.



L'arrivée du train de fin de semaine dans une des jolies villégiatures du nord.



Les chutes, près de Ste-Marguerite, sont une des principales attractions naturelles dans ce populaire endroit de villégiature.

Vignettes
gracieusement fournies par le
Pacifique Canadien



Au lac Tremblant.

ST. DENIS COAL & CARTAGE Co.

LIMITED

BOIS — CHARBON — CAMIONNAGE

900, rue Saint-Denis. Tél. St-Louis 8302.

Tél : Est 4841.

N. THIBODEAUEXPERT SERRURIER
ET MENUISIER

Réparations générales

54½, rue Robin

Montréal

TEL. EST 8184.

ROBERT SCHEEN

TAILLEUR

Habits nettoyés, pressés, réparés. Prix Modérés.
Habits faits sur mesures.

244, rue Saint-Hubert, - - Montréal.

NATIONAL STUDIO

402, rue Ste-Catherine E - Montréal.

LA ROYALE, LIMITEECompagnie d'assurance sur la vie et contre l'incendie
Wm. MACKAY, gérant-gén. La plus puissante compagnie
J.-H. LABELLE, gérant-adj. d'assurance-feu de l'univers.
ACTIF : \$135 000 000

Représentants à Montréal :

HURTUBISE & SAINT-CYR, 2, Place d'Armes
Agence établie en 1860. Téléphone : MAIN 1287

Tél : Est 5958

Rés. : Tél. St-Louis 9704

JOS. LEMAY

Spécialité :

RESSORTS ET PNEUS DE TOUTES SORTES

50, rue Ontario ouest,

Montréal

Tél : Est 8050

Wm. GAUTHIER et CiePOLISSEURS ET REMBOUREURS
DE MEUBLES

462, rue Ontario Est,

Montréal

Tél : Est 1708

NARCISSE VENNE

MARCHAND-TAILLEUR

341, rue Amherst (près Demontigny)

Montréal

Rés : 272 rue Garnier, près Mont-Royal.

J.-W. TOUSSAINT

Entrepreneur Electricien

Spécialité : Nous posons les fils dans les murs
et nous garantissons ne rien détériorer.
Prix Modérés.

Tél : Est 8246

J. De BROUX

PEINTRE-DECORATEUR

Spécialité : imitation de bois et marbre

485, rue Saint-André

Montréal

A. MOUSSETTE

— 18 années d'expérience —

Expert dans les orgues et pianos

87, rue Poupart,

MONTREAL

Théâtre enfantin

L'INDISPOSITION DE JEANNETTE

Pierre et Mimi sont à jouer dans le grand boudoir de Maman. Pierre regarde attentivement des images. Mimi calme sa poupée ! Tout à coup il vient à la petite fille une inquiétude maternelle.

— Pierre, Pierre ! Regarde donc ma pauvre Jeannette est brûlante !

Pierre — sans lever les yeux. — Bah ! tu l'as trop embrassée ! C'est ta figure qui a chauffé la pierre de son visage.

Mais Mimi a parfois des idées fixes et rien ne l'entête comme la contradiction. C'est une vraie petite femme :

— Pierre, elle est malade ma fille. Si elle avait la rougeole, la scarlatine... Quoi encore donc, qu'elle pourrait avoir ?

Pierre riant. — Mais... par exemple, la paralysie infantile, ça c'est contagieux, alors, je me sauve ! (Il sort).

Mimi, effrayé. — Ah ! mon Dieu ! si j'allais prendre cela... Mais laisser ma fille, mon enfant ! Jamais !

(Indignée, à travers la porte). — Pierre, tu es, tu es un lâche, un sans cœur !

Soigneusement Mimi couche son bébé, le le borde, le calme et va pour s'asseoir près du berceau. Mais elle se ravise :

(Courant à la porte). — Pierre, Pierre ! Pierre. (de loin). — J'ai peur de la contagion !

Mimi, (furieuse). — Reste. (Elle revient au berceau). — Décidément, elle est bien malade ma Jeannette, ma pauvre Nénette chérie.

(A la porte). — Pierre, Pierre, viens donc ! Pierre, (qui s'ennui seul, s'approche d'assez bonne grâce). — Comment se porte l'enfant, ma femme ?

Mimi. — Je t'en prie Pierre, fais le médecin et soigne Nénette !

Pierre — amusé — Tiens, je vas appeler Ernest qui fait sa version dans le bureau de papa. Ernest ! Ernest ! (Il sort).

Ernest entre presqu'immédiatement, l'air grave. — Mon pauvre ami, ne vous désolerez pas. Calmez-vous, Madame. On en sauve tant de nos jours. Puis un bébé vous savez... ça a toujours quelque bobo. Voyons la malade.

Tous les trois entourent le berceau. Ernest, l'air grave, Pierre, amusé. Mimi, mi-dérivée, mi-sérieuse, voulant bien imiter une vraie maman inquiète.

Pierre. — Il faudrait peut-être de l'air à l'enfant, Docteur ? Ma femme est vraiment trop craintive, elle a peur du froid, de l'air, de tout... enfin.

Mimi. — C'est si délicat, un bébé, elle a toujours été si frêle ! !

Ernest. — (qui, l'air soucieux, a fait mine d'ausculter l'enfant). — Rien du côté... pulmonaire, Madame. Rassurez-vous mon ami, la fièvre est ?... Mon Dieu, température presque normale. Je crois que Bébé aura trop mangé de bonbons. Ce doit-être un peu d'indigestion... (A Mimi — qui a rougi) : N'aurait-elle pas parfois trop mangé de confitures ou de crème, Madame ?

Mimi. — Vivement. — Ma fille n'est pas gourmande...

Ernest. — Malicieux. — A Pierre. — Ou une chute. peut-être ? L'enfant n'aurait-elle pas... Pierre. — Tais-toi donc, je ne joue pas avec les poupées, moi...

Ernest — à Mimi, penché sur le berceau. — Je résume Madame. L'enfant a dû trop manger de sucreries... donc, diète. Puis veillez bien sur elle. Les enfants tombent parfois... Ils peuvent finir par se casser... En tout cas, le bébé pourra avoir encore un peu de fièvre. Ne laissez pas trop longtemps seule l'enfant. Et puis de l'air, de l'air...

Pierre. — Combien vous devons-nous, Docteur ?

Ernest. — Ah ! je vous en prie cher ami... une bagatelle... Nous en reparlerons et du reste... je repasserai voir l'enfant...

Pierre. — Je vais vous reconduire... Tu permets Mimi...

Mimi n'écoute pas. Elle ouvre une petite malle et habille vivement sa poupée.

— De l'air... Il est gentil Ernest... Je demande vite à Maman et je vas un peu un jardin. Ce sera charmant. Ma pauvre Jeannette, tu m'as bien inquiétée ! (Tout à coup soucieuse) Mais... Pourquoi que Pierre avait l'air drôle et Ernest malin ?... Pourquoi qu'il a dit de prendre garde aux chutes ?... Ah ! j'y suis ! Pierre a dû prendre Jeannette pour lui faire faire des jeux

Téléphone : St-Louis 1599.

ULDERIC PIGEON

PHOTOGRAPHE

806, rue Papineau, - - MONTREAL.

Tél : Main 7154

BEAUDOIN LIMITEE

COMPTABLE

Membre du Service de collection américain.

Succursale à Québec : 64, rue Saint-Joseph.

Chambre 20 — 60-Est, rue Notre-Dame, Montréal

Tél : Est 4175

BENJAMIN ADDUCCHIO

Marchand de

BOIS ET CHARBON

247, rue Montcalm

Montréal

Tél : Est 8022

CHABOT & CATY

N. CATY, successeur

IMPRIMEUR ET RELIEUR

Spécialité : travaux de bureau

139, rue Papineau, (près Sainte-Catherine). Montréal

Bureau : Tél. Uptown 2907

J. EDOUARD MYETTE

ELECTRICIEN

Nous vous invitons à nous Appeler le soir :
consulter avant de donner Téléphone Est 4525
votre contrat. 417, rue St-Dominique

35, rue Drummond

Montréal

Réparations de toutes sortes, Spécialité : magnétos, carbu-
exécutées promptement rateur et système Delco.
Tél : Est 7195**GARAGE W. DESROSIERS**Le meilleur professeur enseignant tout ce qui concerne
l'automobile — Brevets donnés après 3 semaines.AUTOMOBILES DE TOUTES SORTES A LOUER
223, rue Plessis Montréal

TELEPHONE : MAIN 4679.

A. DEROME & CIE

Etampes en Caoutchouc

20, rue Notre-Dame-Est, Montréal.

Tél : St-Louis 2013

J.-O. ROBERT

— OPTICIEN SPECIALISTE —

DOCTEUR EN OPTOMETRIE

Examen de la vue et verres correcteurs

GARANTIS

880, rue Mont-Royal est,

angle Marquette

ECHANGE ONTARIOEchange de disques, gramophones et
machines à coudre de toutes sortes.

904 est, rue Ontario près Papineau, Montréal

Tél. St-Louis 4770.

J.-P. L'HERAULT

Pneus Vulcanisés

Spécialité : Non-Skid et Retred.

984, rue Papineau, - - MONTREAL

encore... J'y vas ! Je vas lui conter ça ! Ah ! les mamans qui laissent leurs enfants pour aller s'amuser... Maman ! la bien dit, qu'il finira toujours par y avoir... du malheur !

(Tendrement). — Je ne te laisserai jamais seule, ma chère petite Nénette. Je t'amènerai ou bien je resterai avec toi et quand à Pierre... (l'air terrible) je le ferai fouetter, s'il maltraite ma poupée !
Juliette LAVERGNE.



Exigez de votre fournisseur des marchandises qui portent cette marque de fabrique.

Symbole de la qualité

Le coton, depuis des siècles, est préféré à tous les autres tissus pour la fabrication des sous-vêtements féminins. Et aujourd'hui, plus que jamais, il occupe la première place dans la toilette des belles dames de bon goût.

Toutes celles qui ont l'habitude de n'employer que du meilleur coton, admettront que la marque de commerce ci-dessus est une garantie de bonne qualité. Cette marque de commerce a toujours obtenu le suffrage de la sage maîtresse de maison et s'identifie à tout ce qu'il y a de beau en fait de draps de lit, de taies d'oreillers, de vêtements de nuits, de patrons, de toile à voile, etc., etc.

Dominion Textile Co., Limited
MONTREAL, TORONTO, WINNIPEG.

NE TARDEZ PAS

à nous donner votre commande de teinture et nettoyage de manteaux, costumes, gants, robes de toilette et effets de ménage.

TEL. EST 5000

Déchaux Frères
LIMITÉE

Teinturiers.

Dégraisseurs.

Tél. Bell St-Louis 6283

E. LECLERC

HORLOGER-BIJOUTIER

Membre des C.-Colomb

Canadiens-français, n'oubliez pas que la maison E. LECLERC, 111 rue Mont-Royal Est, occupe une place très importante dans la bijouterie à Montréal, et nous vous invitons à passer chez nous pour le constater.

111, MONT-ROYAL EST,

MONTREAL

Abonnez-vous à

LA REVUE NATIONALE

LA MEILLEURE REVUE
POSSIBLE, AU PLUS BAS
PRIX POSSIBLE : : :

286, RUE SAINT-LAURENT,

MONTREAL

CE QUI SE PASSE

Autre temps, autres moeurs :—

M. Alfred Nettement, dans son histoire de la Restauration, raconte que M. de Villèle, appelé au ministère par Louis XVIII, refusa constamment d'accepter le traitement auquel il avait droit comme ministre. Ce n'est pas que cet homme d'état fut très riche et capable de servir l'Etat avec ce désintéressement sans en souffrir, car si nous en croyons une lettre adressée à sa femme, dans les premiers temps de son ministère, il avait dû demander à Mme de Villèle de vendre une pièce de blé afin de payer ses frais d'installation.

Ce trait a de quoi surprendre quand nous le comparons à l'acharnement qu'ont mis nos législateurs fédéraux à demander une augmentation de leur indemnité parlementaire qui est portée de \$2,500 à \$4,000.

D'aucun, trouvant l'augmentation justifiée par le coût de la vie, trouve déplorable qu'elle ait été votée par un parlement de guerre, qui aurait dû, il y a déjà longtemps, réclamer un renouvellement de son mandat.

L'Irlande la tragique :—

Les émeutes de Londonderry, où une véritable guerre civile règne en permanence ; l'assassinat de policiers anglais aux portes mêmes de Dublin Castle ; les menaces de mort contre le vénérable cardinal Logue, ont de nouveau appelé l'attention du monde entier, durant le mois de juin, sur la malheureuse Irlande qui, après avoir mérité le titre glorieux d'île des saints y a ajouté celui moins enviable d'île martyre. Les communiqués optimistes de Downing Street et de Dublin Castle ne trompent plus personne : jamais l'Angleterre ne pourra rétablir un gouvernement stable en Irlande, avec la coopération du peuple irlandais, et sans cette coopération, il lui sera toujours impossible de gouverner, autrement que par la force de ses armes et par des méthodes de répressions telles que celles qui sont, aujourd'hui en honneur, qui font frémir d'horreur et d'indignation le monde entier.

Les meilleurs amis de l'Angleterre ne peuvent que souhaiter qu'elle applique à l'Irlande les principes inclus dans le traité de Versailles, qui veulent que chaque peuple ait le droit de disposer de ses propres destinées. Il est indiscutable, aujourd'hui comme hier et plus qu'hier, que l'Irlande ne veut plus du régime anglais, et qui pourrait l'en blâmer ?

Comment cela finira-t-il ? Dieu seul le sait. Il nous est bien permis de croire cependant que l'Angleterre devra tôt ou tard accepter l'inévitable et rendre à l'Irlande sa liberté, qu'elle lui a volée il y a près de neuf siècles. C'est à ce prix seul qu'elle obtiendra l'estime de ceux qui croient à autre chose qu'au règne de la force brutale, et pour qui le droit et la justice ne meurent jamais.

Les alliés et l'Allemagne :—

De nouveau, les premiers ministres alliés ont eu à étudier la question de l'exécution du traité de Versailles. Réunis à Hythe, puis à Boulogne, ils ont, une fois de plus, signifié à l'Allemagne, leur volonté de faire respecter le traité consenti par elle, surtout en ce qui a trait au désarmement et aux indemnités de

guerre. Cet ultimatum est arrivé à Berlin au moment même où l'Allemagne subissait la plus terrible des crises ministérielles. Le parlement issu des dernières élections fédérales allemandes comprend trois groupes de force inégale, mais fort puissants : les réactionnaires, qui souhaitent le retour du régime impérial, et qui sont eux-mêmes divisés en deux ou trois fractions ; le centre, composé des catholiques et de divers autres partis, qui veulent le maintien du gouvernement républicain mais en conservant des allures bourgeoises ou même conservatrices ; la gauche, composée des socialistes majoritaires, qui veulent la république sociale mais sont adversaires des soviets, et les socialistes indépendants, partisans du régime communiste ou soviétique, tel qu'instauré en Russie, par Lenine. Ces trois groupes, de tendances fort diverses, presque irrécyclables, sont incapables de se maintenir au pouvoir, par eux-mêmes et doivent par conséquent s'allier à leurs voisins de droite ou de gauche. L'ancien chancelier Bauer ayant remis sa démission au président Ebert, celui-ci a demandé à Herr Fehrenbach, président du Reichstag, de former un ministère. Fehrenbach s'est mis à la tâche et s'étant cherché des alliés à droite et au centre, succomba sous les coups des socialistes radicaux et modérés. Il n'abandonna pas la partie, cependant, et au moment où nous écrivons ces lignes, il travaille à remettre son ministère sur pied. Quoiqu'il arrive, on peut prévoir qu'il ne pourra se maintenir au pouvoir sans l'appui ou au moins la neutralité de la gauche, ou sans de nouvelles élections, ce que personne ne semble désirer en Allemagne. C'est dans ces conditions que se trouve la grande vaincue pour faire face aux hommes d'état alliés à la conférence de Spa qui doit s'ouvrir vers le 15 juillet. Il est possible que l'on ajourne ces délibérations à plus tard afin de permettre à la situation politique intérieure de l'Allemagne de se stabiliser quelque peu.

La convention de Chicago :—

Les délégués du parti républicain réunis en convention nationale à Chicago, ont choisis le sénateur Warren Harding comme candidat à la présidence des Etats-Unis. Inconnu de l'étranger et fort peu en vedette aux premiers jours de la convention, M. Harding est aujourd'hui considéré comme le prochain président de la république voisine, car il semble bien que les républicains l'emporteront facilement aux prochaines élections américaines. Fait qui mérite d'être signalé, M. Harding est un journaliste qui est resté fidèle à sa profession, tout en s'occupant de politique. Cela ne lui a pas trop mal réussi, comme on voit.

A l'heure où paraîtront ces lignes, les démocrates auront probablement fait leur choix. Parmi les politiciens les plus en vue comme ayant une chance d'obtenir la candidature, on signale le procureur-général Palmer, l'adversaire irréductible des radicaux, Wm Jennings Bryan, déjà deux ou trois fois candidat malheureux, et M. McAdoo, gendre du président Wilson, qui cependant refuserait de se laisser mettre en nomination, si l'on en croit une dépêche parue l'autre jour. Il est bien possible que, comme à Chicago, ce soit un « dark horse » ou un « candidat obscur » qui triomphe à la fin.

Au parlement fédéral :—

Rien de bien saillant n'a marqué les derniers jours de la session à Ottawa. La nouvelle loi électorale a été adoptée sans grands changements au texte primitif soumis au parlement. Il est de même du nouveau budget, avec sa longue nomenclature de lourds impôts. L'hon. M. Ballantyne a réussi à faire accepter sa politique navale, qui pourvoit au développement de la marine marchande canadienne — politique vraiment nationale, — et à l'entretien du redoutable cadeau en ravires de guerre que vient de nous faire l'Angleterre — cela, c'est de la politique impérialiste.

Faute de mieux, Sir Robert Borden reste au pouvoir avec le même parti désuni et croulant, que l'on tentera de maintenir tant bien que mal, plutôt mal que bien, jusqu'en 1922, alors que le peuple aura à se prononcer sur son sort.

Le défunt tribunal du commerce :—

C'en est fait : le tribunal du commerce est mort, et comme on pouvait s'y attendre, ses derniers moments paraissent avoir été marqués d'un nouveau scandale. M. Murdock, le dernier de ses membres restés en fonction, n'a pas voulu s'en aller sans vider son sac.

Et vraiment, ce qu'il en a sorti n'est pas propre à nous édifier. M. Murdock accuse l'ex-président du tribunal, l'hon. juge Robson, d'avoir protégé les fraudeurs, au moins dans une circonstance qu'il spécifie ; il accuse de plus certains membres du cabinet et la commission du service civil d'avoir fait tout en leur pouvoir pour empêcher le tribunal du commerce d'accomplir sa tâche, qui était de protéger les consommateurs, contre les fraudeurs. C'est une pièce nouvelle au dossier du gouvernement unioniste et une pièce qui ne l'aidera certainement pas dans sa prochaine campagne électorale.

Il est juste d'ajouter que le juge Robson oppose un démenti catégorique aux accusations portées contre lui, par M. Murdock.

La guerre en Turquie :—

Ainsi qu'il était à prévoir, le traité de paix avec la Turquie ne peut être exécuté avant que les alliés aient de nouveau vaincu les Turcs. MM. Millerand et Lloyd George viennent de confier à la Grèce le mandat de chasser ou de mater les nationalistes turcs, maîtres de l'Anatolie. M. Venizelos, qui a accepté la tâche, au nom du gouvernement grec, se fait fort de l'accomplir sans l'aide des alliés. Et voilà la guerre de nouveau déchaînée ! Il reste à savoir si les Grecs viendront aussi facilement à bout des Turcs, qu'ils le prétendent. Il est à craindre, on le laisse du moins entendre dans les dépêches, que les nationalistes appellent à leurs secours les troupes bolshévistes, qui ont déjà des intelligences en Arménie et dans l'Azerbaïdjan. Et si cette crainte est fondée, ce n'est plus aux seules troupes nationalistes que les Grecs auront à faire face, mais bien à la Russie bolshéviste tout entière. Il faudra bien alors que l'Angleterre intervienne directement, si elle ne veut pas que les Russes lui ferment la route des Indes. On sait que la Russie bolshéviste n'a jamais abandonné les visées de l'ancien gouvernement impérial sur Constantinople et la riche proie des Indes ; Lénine l'a déclaré à maintes reprises. Ce serait donc la reprise du duel gigantesque entre la Russie et l'Angleterre, pour la possession de l'Asie centrale et pour le contrôle des détroits du Bosphore. D'un autre côté, la France a des intérêts considérables à protéger en Asie mineure de même que l'Italie. On voit donc que la guerre qui commence en Asie Mineure est susceptible de se développer en une nouvelle conflagration mondiale.

Notre fête nationale :—

La célébration de la fête Saint-Jean-Baptiste, le 24 juin, a été marquée par le dévoilement d'un monument à Dollard des Ormeaux, le sauveur de la Nouvelle-France. Notre ancienne mère-patrie avait voulu participer à l'imposante cérémonie en envoyant à Montréal, l'avis « La Ville d'Ys », dont tous les marins formaient une garde d'honneur au monument, érigé au Parc Lafontaine. C'est M. Marcel de Verneuil, gérant du consulat de France, qui a dévoilé le monument, aux applaudissements d'une foule immense réunie sur les lieux. Des discours ont été prononcés par MM. J.-B. Lagacé, président du comité du monument, l'hon. juge L.-P. Brodeur, descendant d'un des héros de Long-Sault, M. Marcel de Verneuil, M. Médéric Martin, maire de Montréal, M. John Boyd, M. Victor Morin, président de la Société St-Jean-Baptiste, Georges Baril, président de l'A. C. J. C.

Le matin, il y eut grand'messe solennelle à l'église Saint-Jean-Baptiste, chantée par Sa Grandeur Mgr Bruchési. Le prédicateur du jour était le R. P. Lamarche, O.P.

Le soir, il y eût séance publique de la « Semaine Sociale » au Parc Lafontaine ; les conférenciers en furent MM. Gaudiose Hébert, Henri Bourassa, Victor Morin, président général de la Société Saint-Jean-Baptiste, et M. l'abbé Fortin, aumônier général des ouvriers catholiques syndiqués de la province. Ce fut une belle et imposante manifestation religieuse, patriotique et sociale.

La Semaine Sociale :—

Il ne nous appartient pas d'exposer, même brièvement, les travaux de la première semaine sociale tenue à Montréal. Des plumes plus autorisées que la nôtre le feront sans doute, et avec profit pour les lecteurs de la *Revue Nationale*. Nous nous permettrons simplement d'exprimer l'espoir que ces journées sociales hâteront la solution du problème des relations entre le capital et le travail.

Le conseil central de l'A. C. J. C. :—

Samedi et dimanche, 26 et 27 juin, l'Association Catholique de la Jeunesse Canadienne-française a tenu son septième conseil fédéral. M. Guy Vanier, avocat, a été élu président, en remplacement du docteur G.-H. Baril, sortant de charge. Le dimanche soir, à la salle Saint-Sulpice, l'association a fêté le cinquantenaire de la proclamation du dogme de l'infaillibilité du Pape par une séance solennelle, que présidait Sa Grandeur Mgr Bruchési. Les orateurs de la circonstance ont été les abbés Currotte et Perrier, et M. Henri Bourassa.

Henri du VALLIER.

UNE CORRECTION

Dans l'article du Directeur de la *Revue : Semaine Sociale et intérêt national*, publié le mois dernier, un phrase a été rendue inintelligible par la suppression des derniers mots. Nous la reproduisons ici en soulignant les mots supprimés.

« Dans tous les pays, sans doute, l'on peut dire que la question sociale est la question nationale par excellence, attendu qu'une patrie ne peut rester ou devenir grande, alors que ses enfants sont en état actuel ou menaçant de guerre civile ; mais il semble que cette vérité soit encore plus « vraie » si on peut dire, chez nous qu'ailleurs. Et la raison n'en est pas difficile à donner, c'est que notre vie nationale est plus menacée que celle de la généralité des autres races et que, par suite, tout ce qui nous divise seconde, favorise l'action déjà dangereuse à l'extrême, des éléments qui nous sont hostiles ».

MEUBLES

de Salle à Dîner, de Chambre à Coucher, de Salon, de Vivoir.

LA PLUS HAUTE NOUVEAUTE.

LITERIE

Lits en cuivre et en fer, Sommiers et Matelas.

GLACIERES, CAROSSES POUR ENFANTS, TAPIS, RUGS, PRE-LART, POELES.

Nous défions toutes compétitions.
Votre crédit est bon.

E. Germain & Fils

963 STE-CATHERINE EST

Tél. Bell : EST 2247.

Entre Papineau et Cartier.

Tél : Bureau : Calumet 1899

Tél : Résidence : Calumet 1681

Christopher Lumber Co.,

Marchand de Bois "EN GROS"
PORTES, CHASSIS, ETC.

Gérant : Donatien BERTHIAUME.

M. Berthiaume est membre de la Société Saint-Jean-Baptiste, section Olier.

Nous sollicitons vos requisitions et commandes.

694, RUE ALMA,

MONTREAL

TEL. BELL, EST 688.

J.-E. Bourcier

MANUFACTURIER DE FOURRURES

219, rue Amherst,

MONTREAL.

Près rue Sainte-Catherine.

Imprimerie Maisonneuve

478, AVE. LASALLE

Impressions commerciales, Catalogues, Pamphlets, Revues, Programmes, etc.

TELEPHONE : LASALLE 2354

Vous aurez de belles et bonnes dents ce qui contribuera plus que toute autre chose à votre apparence, si vous confiez le soin de votre bouche au

DR. PINAULT CHIRURGIEN DENTISTE

Gradué avec très grande distinction et médaille d'or
de l'Université Laval.

Toujours à votre disposition pour traiter et extraire vos dents sans douleur : on ne fait que des travaux de première qualité. Prix modérés et satisfaction garantie. Ouvert de 9 a.m. à 9 p.m.

2602, Ste-Catherine Est, angle Létourneux. Tél. Las. 2709

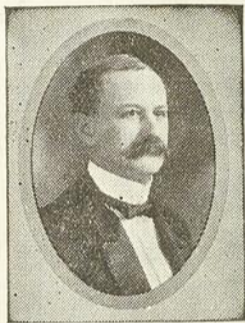
Hudon, Hébert & Cie

IMPORTATION ET GROS

Alimentation, Vins, Liqueurs

18, rue de Bresoles,

Montréal, Canada



Tél : Est 2323

J.-A.-W. DUFAULT

ENTREPRENEUR DE
POMPES FUNEBRES

Embaumage : une spécialité

456, rue Plessis Montréal

Troubles de la DIGESTION : —
Maladies d'ESTOMAC, du FOIE, des
INTESTINS et de la PEAU.
TRAITEMENTS ELECTRIQUES

Troubles des fonctions
URINAIRES et SEXUELLES :
Maladies de la VESSIE, des REINS
et des ORGANES GENITAUX.

Dr J.-M.-E. PREVOST

Des hôpitaux de PARIS, LONDRES, NEW-YORK
MEDECIN-SPECIALISTE

460, RUE ST-DENIS, (Coin Sherbrooke) MONTREAL
Téléphones : — BUREAU : EST 7580 — RESIDENCE : EST 6791.

Tél : Est 7403

Magasin : Main 576

FAUCHER & FILS

IMPORTATEURS D'ACCESSOIRES D'AUTOMOBILES
ETOFFES A COUVERTURE, BOURRURE, TAPIS,
— ACIER A RESSORT, ECROUS, ETC., ETC. —

362 à 368, rue Craig Ouest

MONTREAL

TELEPHONE EST 2029

La Maison Gravel, Enr.

LIBRAIRIE — PAPETERIE — IMPRESSION — JOUETS
Représentant du Phonographe Perfection.
Disques et Aiguilles.

384, rue Ste-Catherine Est - - - MONTREAL

BANQUE PROVINCIALE DU CANADA

Constituée en corporation par le Parlement en juillet 1900

Capital autorisé : \$5,000,000.00 — Capital versé et surplus au 30 juin 1919 :
\$3,000,000.00 — Actif total : au-delà de \$34,000,000.00

SIEGE CENTRAL : 7 et 9, Place d'Armes, - - - - - Montréal, Canada

CONSEIL D'ADMINISTRATION
Président : Sir Hormisdas LAPOINTE,
C.P., ex-maire de Montréal, de la
maison Laporte, Martin, Limitée,
administrateur du Crédit Foncier
franco-canadien.

Vice-Présidents : M. W.-F. CARSLY,
Tancrède BIENVENU, administrateur
de la Lake of the Woods Milling Co.
M.G.-M. BOSWORTH, vice-président du
Canadian Pacific Ocean Services
Limited.

L'hon. Némèse GARNEAU, C.L., Qué-
bec, président de la Cie de Pulpe de
Chicoutimi.

M. L.-J.-O. BEAUCHEMIN, de la Li-
brairie Beauchemin Ltée.

M. Martial CHEVALIER, Directeur-gé-
rant Crédit Foncier franco-canadien.

95 succursales dans les provinces de Québec, Ontario, Nouveau-Brunswick et
l'Île du Prince-Édouard.

BUREAU DE CONTROLE

Les fonds ou argents qui sont con-
fiés à cette Banque pour son Départe-
ment d'Épargne sont contrôlés par un
Comité de Censeurs, et les placements
sont examinés mensuellement par les
messieurs qui composent ce comité, à
savoir :

Président : Sir Alexandre LACOSTE,
C.R., Ex-juge en chef de la Cour
du Banc du Roi.

Vice-Président : l'hon. Narcisse PERO-
DEAU, N.P., ministre sans porte-
feuille du Gouvernement provincial,
administrateur Montreal Light Heat
& Power.

M. S.-J.-B. ROLLAND, président de la
Cie de Papier Rolland.

KERNEVEZ

(Suite de la page 17)

Les mois qui s'écoulaient n'amenant aucun rapprochement, elle se posa volontiers en victime, mais à ses propres yeux seulement. Pour rien au monde, elle n'eût voulu convenir devant personne que son fils lui manquait. Son fils ! Est-ce que, vraiment, il n'allait pas lui revenir un jour ? Est-ce qu'il resterait toujours ainsi, taciturne, irritable, avec des airs de juge, lui parlant à peine, ne l'embrassant plus jamais ? Pour qui donc, en vérité, dans l'intérêt de qui avait-elle agi ?

Alors, la maternité passionnée qui gonflait son cœur se dévoyait en des torrents de haine : « Oh ! cette Marik ! »

Et c'était une torture.

XXV

...« A la fin de votre lettre, chère madame Girault, vous me demandez : « N'es-tu pas triste ? Ne penses-tu pas trop au pays ? Et vous dites que, si j'ai du chagrin, il faut que je vous le confie, comme si vous étiez ma mère.

« Eh bien, non ; votre Marik n'est pas triste ; votre Marik est heureuse, très heureuse. Elle n'a qu'une chose dans son cœur, et son cœur en est plein ; c'est le souvenir de vous deux qui avez tant fait pour elle ; c'est l'espoir d'arriver au but que vous-même lui avez fixé »...

Lorsque Marik écrivait à Mme Girault qu'elle n'était pas triste, et que son cœur n'était plein que d'une chose, elle savait bien que ce n'était pas vrai. Le sentiment de la reconnaissance et celui de sa dignité donnaient à la jeune fille la force de dissimuler son secret, non de l'oublier : le souvenir de Pierre vivait en maître dans son cœur.

Les huit mois que Marik passa à l'école normale furent pour elle une halte accordée par la Providence. Le travail intellectuel, pour lequel, tout enfant, elle semblait faite, fut, moins encore un aliment pour son esprit, qu'un remède pour son âme. Tout d'abord, les devoirs, les leçons lui parurent d'une difficulté insurmontable. Oh ! sa première dictée, cette page d'orthographe qu'elle n'avait pas pu terminer, haletante de prendre au vol les mots prononcés si vite, lui semblait-il, et qu'elle ne comprenait même pas tous !

Elle s'acharna à ses tâches, s'y absorba au point de s'en donner la fièvre ; et, malgré cela, ce travail au-dessus de ses forces lui fut un apaisement, parce qu'il occupa toute sa pensée.

Elle ne se lia avec aucune de ses compagnes. Très modeste, à la fois, et très fine, elle jugeait leur rang social supérieur au sien, et, en ne se familiarisant pas, se plaça fort au-dessus de la plupart d'entre elles. En dehors de la confiance et de l'admiration sans réserves que lui inspirait Mme Docé, son cœur ne battit d'aucune affection nouvelle. La directrice, de son côté, fut conquise par le charme de cette nature honnête, distinguée et vibrante. Elle s'attacha à « la petite Bretonne » plus qu'à d'autres élèves plus banales et moins abandonnées ; et dans ce contact journalier avec une femme d'essence supérieure, Marik puisa cette sorte de grâce habituelle, qui vous fait accepter les combats sans amertume et les défaites sans désespoir.

« Je suis bien aise de vous voir reçue, mon enfant, dit Mme Docé à Marik qui vient de rentrer de l'examen, et se tient, tout émue encore, debout devant le bureau de la directrice.

— Oh ! c'est grâce à vous, madame, grâce à votre bonté et à votre patience, grâce aux leçons supplémentaires que vous m'avez données le soir. Sans vous...

— C'est votre intelligence, votre

docilité et votre soif d'apprendre qui ont tout fait. Je vais télégraphier votre succès à Mme Girault, car c'est un véritable tour de force que vous avez accompli, ma chère Marik. Mme Girault sera bien heureuse. On doit tant penser à vous là-bas, aujourd'hui ».

C'est vrai, c'est un tour de force que Marik vient d'accomplir. Quoique le programme des écoles maternelles ne soit guère chargé, il est extraordinaire qu'elle ait réussi, en huit mois, elle, l'inculte petite servante de Kergoz, à passer un examen, si modeste soit-il. Pour elle, qu'importe ! Elle n'a pas d'orgueil. Ce qui l'a fait tressaillir, c'est la fin de la phrase de Mme Docé : « On doit tant penser à vous là-bas, aujourd'hui ».

Oui, ils pensent à elle, les vaillants cœurs qui ont tout fait pour la sauver ; mais lui, l'ami de toute sa vie, lui, dont l'approbation serait, pour Marik, la plus enviable récompense ; il ne sait rien de son courage, de son travail, de ses progrès. Marik diplômée ! Non certes, Pierre ne se doute guère de cette chose invraisemblable. Pense-t-il encore à son amie d'enfance ? Comment la juge-t-il ?

« On doit tant penser à vous là-bas, aujourd'hui ! » Hélas !

En attendant la cloche du dîner, Marik s'est assise seule dans sa petite chambre. Le mouvement, l'excitation de cette journée si remplie ont cessé. Elle est lasse.

Par désœuvrement, avec des mouvements de somnambule, elle ouvre son armoire, cherche au fond de la planche la plus haute un paquet religieusement clos : *Mes chères hardes de Bretagne*.

Marik ferme sa porte à clef, ouvre le paquet, prend chacune de ses affaires, la vêt lentement, avec des mains qui tremblent, des mains déshabituées. Elle épingle les ailes de sa jolie coiffe de Fouesnant, oiseau blanc tout prêt à s'envoler, puis se regarde dans sa petite glace.

Dieu ! Comme elle a changé ! C'est n'est plus Marik à la peau brune, aux joues rondes de l'adolescence. C'est une demoiselle de la ville, plus fine, plus blanche, et qui, dans ses propres vêtements, a l'air de s'être déguisée. Ceux de là-bas la reconnaîtraient-ils ? Son cœur se serre étrangement, et voici que ses yeux fixés sur le miroir se troublent, se remplissent de larmes qu'elle essuie rageusement. Non ! elle n'est plus la petite Marik que Pierre aimait !

La cloche du dîner sonne. Vite, vite, elle replie ses vêtements, et en les repliant, elle les baise. C'est pour toujours maintenant qu'elle les enferme. Puisqu'il ne lui est pas permis de les reprendre, elle ne veut plus jamais les revoir. Car, rien que pour les avoir remis une minute, elle a élargi la blessure de son cœur.

XXVI

L'examen passé, une position ne fut pas longue à trouver. Des quatre coins de la France, et même de plus loin, on s'adressait à Mme Docé pour lui demander des directrices d'écoles maternelles ; c'était même un de ses moyens les plus sûrs de faire doublement le bien ; d'une part, envers les enfants pauvres qu'il s'agissait d'instruire, d'autre part, envers les jeunes institutrices qui avaient à gagner leur vie.

Un matin, elle fit venir Marik à son cabinet de travail.

« Je viens de recevoir cette lettre, dit-elle. Lisez-la. Je pense que la position dont il s'agit vous conviendrait ».

M. Voiel-Kroner, riche industriel originaire de Mulhouse, était venu après la guerre s'installer non loin de Paris, dans la riante vallée de Jcuuy, où il avait transporté son foyer et son importante manufacture de cotonnades.

(A suivre page 24)

Téléphone : EST 799.

La Pâtisserie Française

La meilleure pâtisserie.
La meilleure cuisine.
Les meilleurs chocolats.
Le meilleur service.

La plus jolie salle de thé.

KERHULU et ODIAU 176, RUE ST-DENIS

TOUJOURS EN AVANT

THÉ " PRIMUS " NOIR ET VERT NATUREL
(En paquets seulement)

Conserves alimentaires de fruits et légumes canadiens

« PRIMUS »

POUDRE A PATE
CREME DE TARTRE
GELEES EN POUDRE

PRIMUS

La marque « PRIMUS » est une garantie de qualité et de pureté

L. CHAPUT, FILS et CIE, Limitée

Maison fondée en 1842

2 à 12, rue de Bresoles

Montréal

VOTRE MEDECIN VA VENIR . . .

Gravement malade, vous attendez avec angoisse la visite du médecin, c'est l'heure des choses sérieuses, des réflexions amères et des regrets tardifs.

Une de ces choses auxquelles vous pensez naturellement dans ces circonstances, c'est l'assurance-vie ; la nécessité vous en paraît alors évidente pour votre famille. Mais inutile d'y penser, vous n'êtes plus en état de vous assurer ; c'est à l'époque où vous étiez plein de santé, que vous auriez dû le faire.

Aujourd'hui, vous vous portez bien ; prenez donc une police d'assurance-vie, vous le pouvez. Demain vous serez peut-être sous les soins du médecin ; aucune compagnie ne vous accepterait.

PENSEY-Y.

The Sun Life Assurance Co. of Canada

Nourrissez - vous convenablement

La Compagnie Montreal Dairy

LIMITEE

vous offre ses produits

CREME DOUCE—BEURRE—CREME GLACEE

Tél : Est 1618 — 1361 — 7019.

TEL : Jour, St-Louis 579
Nuit, St-Louis 1128.

Domicile :
684a, Parc Lafontaine.

E.-C. ST-AMOUR

(Enregistré)

Entrepreneur de Pompes Funèbres et Embaumeur. — Voitures doubles pour baptêmes, mariages, enterrements, etc.

Bureaux : 594, avenue Papineau,

Vis-à-vis l'église de l'Imm. Conception.

MONTREAL

DIGNE DE VOTRE PATRONAGE

LE PAIN
" VICTORIA " ou " PARISIEN "

DE LA BOULANGERIE

J. - A. BROSSEAU, Limitée

49 à 75 RUE BOYER

Ce pain — cuit sur la sole — est sain et nourrissant. Il est, à cause de sa saveur caractéristique, l'aliment préféré de tous les âges.
Appelez St-Louis 678—si votre épicer n'en a pas, de ce pain au goût vraiment délicieux.

J. - O. LAUZON

Pianos et Automatiques
Pratte, Haines Bros, Lauzon, New Scale
Williams, Marshall Wendell

Instruments de musique pour tous les choix. Agent de la machine à coudre " Singer ".

610, ave Mont-Royal Est, Entre de LaRoche et Christophe-Colomb,
Tél : St-Louis 5390.

P.-A. PHANEUF

Gramophones " VICTOR " et
— Records " VICTOR " —

Venez visiter nos salons de musique et entendre les derniers records en vente et les plus populaires. Agent pour la machine à coudre " Singer ".

Catalogues de records envoyés sur demande.

MONTREAL

La Pâtisserie Parisienne

JOS. RONDEAU, Prop.

Médaille d'or, Paris 1899.

Le plus grand choix de pâtisseries françaises.

Assortiment complet de bonbons fins !!
Chocolats de qualité surfine !! Petits
fours, gâteaux secs, glaces et sorbets !

—: Table d'hôte fixe et à la carte —:

328 EST, rue STE-CATHERINE.

Tél. Est 7676.

Tél. St-Louis 4044.

A. DURIVAGE

BOULANGER

Pain de haute qualité dont la réputation est toujours grandissante.
Spécialité : Pain Français et de Fantaisie.

680 RUE FABRE,

MONTREAL

Plomberie, Chauffage à Vapeur et à Eau Chaude

Couvertures en gravois, Tôle galvanisée, Ventilation forcée et naturelle — Ventilateur Aéolien pour Ventilation et Zéphyr pour cheminées.

REPARATIONS GENERALES

T. Lessard & Fils, Limitée

191, rue CRAIG EST

Tél. Est. 3644

La "STRATHCONA"

COMPAGNIE D'ASSURANCE—INCENDIE

(Édifice Versailles)

90, rue Saint-Jacques,

Montréal

Cette compagnie essentiellement canadienne - française a été organisée en 1908, avec une charte provinciale, et opère dans la province de Québec seulement.

DEPOT COMPLET AU GOUVERNEMENT

Cette compagnie n'est pas contrôlée par la « Canadian Fire Underwriters Association »

☞ Nous invitons les institutions religieuses et les Fabriques à demander notre tarif spécial.

A.-A. MONDOU, N.P.

Président et Gérant-Général.

J. MARCHAND

Sec.-Trés.



L'ÉTÉ

L'été ; la fleur et la tige de blé font provision de tous les rayons de soleil, de toutes les gouttes de rosée, pour devenir plus riches et plus belles. L'oiseau ramasse les b... faire le... sa couvée et la femme... durant la rude saison.

L'homme sage ne restera pas inactif et imprévoyant ; il remplira bien, lui aussi, son rôle important dans la vie, par un travail constant et la pratique de l'ECONOMIE.

LA BANQUE D'ÉPARGNE

de la Cité et du District de Montréal

vous invite tous à la pratique de l'ECONOMIE et vous réserve toujours le meilleur accueil.

Bureau principal et seize succursales à Montréal.

A.-P. LESPÉRANCE,
Gérant général.